

Projet de recherche-action

Ethnographie des ethnobotanistes de Salagon

**MINISTERE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
DIRECTION GÉNÉRALE DES PATRIMOINES**

Remerciements

Je tiens à remercier les vingt-six personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche. Toutes m'ont généreusement accordées entre une et trois heures de leur temps. Ce rapport n'existerait pas sans elles.

Sommaire

Remerciements	2
Introduction.....	4
I) Esquisse d'une typologie de l'ethnobotanique.....	8
A) L'ETHNOBOTANIQUE : CHAMP D'APPLICATION ET METHODOLOGIE	8
1/ Une définition large : l'ethnobotanique comme pratique.	8
2/ Une définition plus restrictive : l'ethnobotanique comme discipline.....	12
3/ L'ethnobotanique comme métier	16
B) EBAUCHE D'UNE CARTOGRAPHIE DE L'ETHNOBOTANIQUE FRANÇAISE	21
1/ L'« école » de Salagon.....	21
2/ Salagon et le Muséum	28
3/ Salagon et les autres acteurs de l'ethnobotanique.....	36
II) La nébuleuse « Salagon »	44
A) ANALYSE SOCIOGRAPHIQUE DE LA POPULATION DU SEMINAIRE	44
1/ Composition générale.....	44
2/ La composante recherche.....	54
3/ La composante des « fidèles »	61
B) ENQUETE ETHNOGRAPHIQUE.....	65
1/ La fonction de formation	65
2/ La fonction de socialisation	72
3/ La fonction d'adhésion.....	78
Conclusion.....	86
Bibliographie.....	89
Annexes	96
QUESTIONNAIRE – RENCONTRES ETHNOBOTANIQUES.....	96
INVENTAIRE DES ARCHIVES DU SEMINAIRE D'ETHNOBOTANIQUE DE SALAGON.....	98

Introduction

En 2006, dans le cadre du 131^{ème} congrès national des sociétés historiques et scientifiques, l'anthropologue Michel Rautenberg, Professeur à l'université Jean Monnet de Saint-Etienne, proposait de s'intéresser au « *surplace de la « professionnalisation » chez les ethnologues* »¹. Pour le chercheur, il semblait urgent de réfléchir à l'insertion professionnelle des étudiants en ethnologie, dont les seuls débouchés résideraient aujourd'hui dans une carrière universitaire. La question ne se pose pas tout à fait dans les mêmes termes pour les ethnobotanistes, qui ne peuvent d'ailleurs se former à l'Université, mais les difficultés rencontrées pour exercer un métier hors cadre existent également. La précarité dans laquelle exercent certains ethnobotanistes professionnels, l'extrême hétérogénéité des profils et des recherches conduites, la difficile lisibilité d'une activité peu connue mais extrêmement dans l'air du temps, l'absence de formation universitaire, rendent la question de la professionnalisation de l'ethnobotaniste sans doute encore plus complexe que celle du « simple » ethnologue.

Qu'est-ce au juste qu'un ethnobotaniste ? L'énigmatique ethnologue et le botaniste guère plus célèbre pourrait-il former une seule et même personne ? Assurément cet hybride, qui emprunte des compétences aux sciences humaines et aux sciences naturelles, dispose d'un vaste savoir qu'il met à disposition d'un objectif : la compréhension des relations qui unissent l'homme à l'environnement végétal. Mais comment fait-on de « l'ethnobotanie », de « l'ethnologie botanique » encore vue écrite « ethno-botanique » ? C'est une des nombreuses questions qui interrogent les curieux, toujours plus nombreux, qui viennent assister au séminaire d'ethnobotanique (en un seul mot), organisé chaque année depuis 2001 à l'ethnopôle de Salagon, dans les Alpes de Haute Provence. Déjà, en 1997, Salagon, tout juste labellisé ethnopôle², organisait sur un week-end de juin une grande manifestation : des spectacles, un marché aux plantes, des animations étaient organisés dans les jardins. Par ailleurs, une table ronde invitait « *les chercheurs travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique* » à réfléchir sur le sujet : des taillis aux balcons, du bois sacré au giratoire : la flore et ses implications sociales. La lettre de présentation des festivités précisait : « *il s'agit d'offrir aux chercheurs travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique et de ses implications sociales, un lieu de rencontre et d'échange. Partant du constat que les chercheurs qui travaillent actuellement dans le domaine de l'ethnobotanique le font souvent isolément, la table-ronde sera pour chacun l'occasion d'exposer ses recherches, de s'informer sur les recherches en cours, de mettre en place des projets communs* ».

¹Cette communication paru dans l'ouvrage collectif publié aux éditions du CTHS *Nouveaux contextes, nouveaux objets, nouvelles approches*, 2009.

²« L'appellation ethnopôle s'attache à une institution qui, en matière de recherche, d'information et d'action culturelle, œuvre à la fois au plan local et au niveau national. A travers cette appellation, la mission du patrimoine ethnologique entend, dans le cadre propre à chaque structure, promouvoir une réflexion de haut niveau s'inscrivant tout à la fois dans les grands axes de développement de la discipline ethnologique et dans une politique de constitution des bases d'une action culturelle concertée » (DUBOST Françoise, LIZET Bernadette, ZONABEND Françoise, 1999, *Mission Ethnopôles*, disponible en ligne sur le site du Ministère de la culture et de la communication, 16 pages).

Les « *chercheurs travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique* » (longue périphrase pour ne pas dire « ethnobotanistes » ?) furent 23 à assister à cette table-ronde. Et ce rendez-vous pris, le souhait des organisateurs, Danielle Musset et Pierre Lieutaghi, fut contenté : « *on peut espérer, entre autres, que cette table ronde pourra déboucher sur l'organisation future de rencontres régulières sur la flore et ses implications sociales* », disait encore la lettre. En effet, en 2001, le nouvellement nommé « séminaire annuel de l'ethnobotanique du domaine européen » commença un cycle de conférences jusqu'à ce jour ininterrompu. Initialement, le séminaire annuel se décomposait en deux sessions : la première était généralement organisée au printemps, la seconde à l'automne. Deux thèmes pouvaient alors être traités. A partir du colloque sur les jardins de 2007, manifestation un peu à part, le séminaire ne proposa plus qu'une session annuelle, organisée sur deux journées (un jeudi et un vendredi) d'octobre. Un seul thème était alors traité (cf. tableau ci-dessous).

30 Mars 2001, 22 juin 2001, 28 septembre 2001, 16 novembre 2001.	Premier séminaire d'ethnobotanique du domaine européen.	
13 et 14 juin 2002, 10, 11, 12 octobre 2002.	La plante, de l'aliment au remède.	L'arbre dans l'usage et l'imaginaire du monde.
12, 13, 14 juin 2003, 16, 17, 18 octobre 2003.	Méthodologie de l'enquête orale appliquée à l'ethnobotanique.	Les plantes alimentaires du ramassage au jardin.
13, 14, 15 mai 2004, 7, 8, 9 octobre 2004.	Du symbolique à l'ornemental.	Du géranium au paysage.
19, 20 mai 2005, 6, 7, 8 octobre 2005.	Faire de l'ethnobotanique: de l'enquête de terrain à l'interprétation des données.	La plante et l'animal.
8, 9 juin 2006, 23, 24, 25 novembre 2006.	Les céréales: de Déméter aux OGM.	Les plantes des femmes.
27, 28 septembre 2007.	Colloque : Jardins et médiation des savoirs en ethnobotanique. Etat des lieux, bilan des expériences, approches théoriques.	
9, 10 octobre 2008.	L'imaginaire contemporain du végétal.	
22, 23 octobre 2009.	Du lis à l'orchidée, d'Aphrodite à Saint Valentin : écologie végétale du territoire amoureux.	
21, 22 octobre 2010.	Les plantes et le feu.	
13, 14, 15 octobre 2011.	Les plantes et l'effroi.	
11, 12 octobre 2012.	Les fruits, nourritures ambiguës des corps et des pensées.	
10, 11 octobre 2013.	Temps des plantes, temps des humains.	

L'objectif de cette recherche est d'interroger la place occupée par l'ethnopôle de Salagon dans le paysage de l'ethnobotanique française. Pour cela, la première partie de ce rapport proposera de réfléchir sur la notion « d'ethnobotanique » et « d'ethnobotaniste » à partir des données ethnographiques récoltées. Il s'agira d'analyser les différentes acceptations de l'activité-discipline proposées par les participants aux séminaires de Salagon. Sur la base de ces réflexions et à partir de la

bibliographie existante, une ébauche de cartographie de l'ethnobotanique française viendra clore ce chapitre. La seconde partie du rapport invitera à analyser plus précisément « la nébuleuse Salagon » à partir des matériaux sociographiques et ethnographiques.

Cette recherche repose sur un ensemble de données récoltées dans le cadre de trois séjours réalisés entre mars et octobre 2013 à l'ethnopôle de Salagon. Dans un premier temps, j'ai travaillé sur les archives du séminaire. Ces archives, qui n'avaient jamais été exploitées, se composent de 10 boîtes dont le détail figure en annexe. Travailler sur ces documents et plus particulièrement sur les fiches d'inscription remplies par les participants aux séminaires m'a permis de réaliser une base de données comprenant les nom, prénom, région d'origine, profession, « motivations dans le domaine de l'ethnobotanique » de l'ensemble des personnes ayant assisté à la table ronde de 1997, au colloque de 2007 et au séminaire d'ethnobotanique organisé depuis 2001. Sur le total des quatorze manifestations, l'ethnopôle a attiré 1083 participants, soit 574 personnes différentes.

En effet, le séminaire est largement fréquenté par un public de fidèles, dont ce rapport fera une ethnographie détaillée. Les participants les plus assidus, mais aussi ceux dont le profil-projet dans le domaine de l'ethnobotanique m'a semblé, au vu des éléments fournis par les fiches d'inscriptions, représentatifs des aspirations de l'ensemble du public, ont par la suite été contactés ce qui a conduit à la réalisation d'entretiens semi-directifs au cours de l'été 2013. Enfin, le troisième séjour de recherche m'a donné l'occasion d'assister au douzième séminaire. Participer à cette conférence, observer les interactions entre les intervenants et les participants, goûter à l'ambiance générale, mais également poursuivre les entretiens ethnologiques m'a permis de clore la partie purement ethnographique de cette recherche. Voici la liste des matériaux archivistiques et ethnographiques sur lesquels repose cette recherche :

- 10 boîtes d'archives stockées à l'ethnopôle regroupant pêle-mêle les fichiers d'inscriptions des participants aux séminaires, les programmes des douze séminaires, des courriers, les publications envoyées par les intervenants etc. Le détail figure en annexe.
- 2 boîtes d'archives (Cotes 19930615/13 et 19930615/24) conservées aux Archives nationales et consultées sur le site de Pierrefitte. Ces boîtes contiennent des documents qui émanent de la Mission du Patrimoine Ethnologique et qui retracent l'histoire du Conservatoire ethnologique de Salagon devenu en 1996 Ethnopôle et en 2000 Musée départemental.
- 2 carnets de terrain contenant les notes prises lors des trois séjours de recherche à l'ethnopôle et durant le séminaire d'ethnobotanique des 10 et 11 octobre 2013,
- 10 questionnaires remplis par les membres du collectif des « rencontres ethnobotaniques », réseau d'ethnobotanistes constitué à Salagon en 2012,
- 26 entretiens enregistrés et retranscrits (cf. tableaux ci-dessous).

Liste des personnes rencontrées dans le cadre de l'ethnographie.

(Toutes n'ont pas participé à un séminaire de Salagon)

NOM	PRENOM	REGION / DEPARTEMENT	CATEGORIE PROF.	METIER	FIDELITE	INTERV.
AMIR	MAGALI	PACA / 04	RECHERCHE	CHI	ASSIDU	OUI
BAIN	ELISE	ALSACE / 68	RECHERCHE	CHI	ASSIDU	OUI
BODOR	CORINE	PACA/ 04	EDUCATION	ANIM	0	NON
BOISVERT	CLOTILDE	ILE DE FRANCE / 75	CULTURE	ECRIVAIN	HABITUE	NON
BRUNEAU	EVA	PACA / 04	CULTURE	JARDIN;SLG	HABITUE	NON
CARRAT	CAROLINE	PACA / 04	EDUCATION	ASSO	HABITUE	NON
CHABER	LAURENCE	PACA / 04	RECHERCHE	CHI	ASSIDU	OUI
CHOLEZ	VANESSA	CHAMP. ARDENNE / 52	RECHERCHE	THESE	FAMILIER	OUI
COLL	DOMINIQUE	PACA / 05	EDUCATION	ASSO	ASSIDU	OUI
COSTE	PIERRE	PACA / 04	CULTURE	CULT	HABITUE	NON
COUPLAN	FRANCOIS	Suisse	EDUCATION	FORM	0	NON
DORE	DOROTHY	PACA / 04	CULTURE	SLG	ASSIDU	OUI
DUQUE	CORINE	BRETAGNE / 29	NATURE	JARDIN	0	NON
DURAND	JEAN-YVES	Portugal	RECHERCHE	CH	ASSIDU	OUI
GALL	LAURENT	BRETAGNE / 22	RECHERCHE	THESE	HABITUE	OUI
GARRETA	RAPHAELLE	MIDI-PYRENEES / 65	NATURE	CB	ASSIDU	OUI
GUARDIOLA	PIERRE	PACA / 04	NATURE	FORET	HABITUE	NON
HELARY	CELINE	PACA / 04	HERBORISTE	HERBO	REGULIER	NON
LIEUTAGHI	PIERRE	PACA / 04	RECHERCHE	CHI	ASSIDU	OUI
LIZET	BERNADETTE	ILE DE FRANCE / 75	RECHERCHE	CH	REGULIER	OUI
LUCCIONI	PASCAL	RHONE ALPES / 69	RECHERCHE	CH	ASSIDU	OUI
MARCO	CLAUDE	PACA / 13	EDUCATION	ASSO	HABITUE	OUI
MICHEL	CECILE	RHONE ALPES / 69	EDUCATION	ANIM	HABITUE	NON
MUSSET	DANIELLE	PACA / 04	RECHERCHE	CH	ASSIDU	OUI
RECKINGER	RACHEL	Luxembourg	RECHERCHE	CH	REGULIER	NON
THEVENIN	THIERRY	LIMOUSIN / 23	HERBORISTE	AGRI; PAM	HABITUE	NON

Quelques statistiques sur la catégorie professionnelle, le sexe et la fidélité des informateurs :

Participations	NB	%
0	4	15,4%
2	1	3,8%
3	2	7,7%
Entre 4 et 8	9	34,6%
Entre 9 et 14	10	38,5%
Total	26	100,0%

Catégorie Prof.	NB	%
Herboriste	2	7,70%
Nature	3	11,50%
Culture	4	15,40%
Education	6	23,10%
Recherche	11	42,30%
Total	26	100,00%

Sexe	NB	%
Homme	9	34,60%
Femme	17	65,40%
Total	26	100,00%

Légende :

CH : chercheur
CHI : chercheur indépendant
ANIM : animateur
JARDIN : jardinier
SLG : Salagon
ASSO : métier dans l'associatif
FORM : formateur
AGRI : agriculteur
PAM : plantes médicinales
THESE : doctorant
CB : conservatoire botanique
FORET : forestier
CULT : travail dans la culture (conservateur, éditeur)

I) Esquisse d'une typologie de l'ethnobotanique

La liste des thèmes abordés au cours des quatorze manifestations organisées par Salagon le prouve : les sujets de l'ethnobotanique sont divers et variés. Mais avant même de réfléchir aux thématiques privilégiées de l'ethnobotaniste, il faut savoir de quoi on parle exactement. L'ethnobotanique constitue-t-elle une activité vouée à la restitution d'usages et de savoirs, invitant à renouer avec le végétal dans la tradition orale, une science particulière, pratiquée dans les laboratoires de recherche, ou bien encore un mode de vie, une philosophie du quotidien, qui pourrait dès lors être appliquée par tout un chacun ?

A) L'ethnobotanique : champ d'application et méthodologie.

« Déjà le mot "ethnobotanique" n'est pas évident mais ce que ça peut recouvrir ça reste un peu mystérieux. » Caroline Carrat, jardinière et participante au séminaire.

1/ Une définition large : l'ethnobotanique comme pratique.

Faire de l'ethnobotanique ou acheter des tomates

Nombreux sont les interlocuteurs qui distingueront, au cours des entretiens, deux types d'ethnobotanique : une ethnobotanique du quotidien, faite de recours pratiques aux plantes, souvent médicinales, et une ethnobotanique plus réflexive, constituée de discours intellectuels sur les usages et les représentations qui lient les hommes aux plantes. Ainsi de François Couplan, ethnobotaniste évoluant en dehors de Salagon³ : « pour moi il n'y a pas une ethnobotanique puisqu'il en existe plusieurs façons. A partir du moment où vous mangez des tomates vous faites de l'ethnobotanique. A partir du moment où vous portez un tee-shirt en coton vous faites de l'ethnobotanique. Donc c'est difficile de donner une définition. L'ethnobotanique c'est l'art de vivre avec les plantes. Mais il est bien évident que ce n'est pas la définition que donnerait un anthropologue ou les gens de Salagon, qui ont leur vision à eux de l'ethnobotanique, une vision qui est tout à fait respectable. Moi l'ethnobotanique qui m'intéresse c'est de donner aux gens le maximum de clés pour trouver un art de vivre avec les plantes qui est à la base de toute vie sur terre ».

Jean-Yves Durand, ethnologue et membre du nouvellement créé comité scientifique du séminaire de Salagon, arrive à peu près à la même conclusion : « on a tendance, en général, à penser uniquement que l'ethnobotanique est un ensemble de savoirs, de classifications, applicables avec une dimension empirique. Mais il me semble que c'est bien plus que cela. L'ethnobotanique ce n'est pas l'étude des relations réciproques des hommes avec les plantes, c'est d'abord toutes les relations qui unissent les hommes avec les plantes. Donc c'est l'étude de ces relations mais ce sont déjà les relations en elles mêmes ».

³ François Couplan n'a jamais assisté à un séminaire de Salagon.

Ces deux définitions ne semblent pas incompatibles pour tous les participants au séminaire de Salagon, dont beaucoup reconnaissent volontiers l'intérêt des deux aspects. Pierre Guardiola, ouvrier forestier, « habitué »⁴ du séminaire de Salagon, explique ainsi *« je ne sais pas si c'est la bonne définition mais je pense que l'ethnobotanique étudie les usages des plantes, usages magiques, médicaux, industriels... Ça peut intéresser les ethnologues, les botanistes et les ethnobotanistes ! En tout cas ça fait partie des savoirs qui ne sont pas réservés aux scientifiques. Toutes les vieilles personnes que j'ai pu rencontrer et qui ont des connaissances sur les plantes, ce sont des ethnologues en herbe ! Ou ils font de l'ethnologie sans le savoir ! »*. Ainsi, pour Pierre Guardiola, l'ethnobotanique comprend bien une dimension réflexive, « scientifique », mais intègre aussi une dimension plus pratique, mise en application par de nombreuses personnes qui feraient de l'ethnobotanique sans le savoir. *« Moi n'étant pas vraiment scientifique je viens surtout pour le côté pratique. Mais il en faut pour tout le monde. La qualité de ce séminaire c'est que chaque année elle est relevée par les personnes qui font des recherches mais s'il n'y avait pas des gens comme Dominique Coll ça serait dommage quoi ! »*.

L'ethnobotanique appliquée

L'ethnobotanique comme pratique, comme expérimentation de la relation homme-plante, n'est pas une définition admise par tous les interlocuteurs. Magali Amir, chercheuse indépendante en ethnobotanique, rejette cette approche trop large de la discipline et conteste l'idée de *« Jean-Yves Durand pour qui quand on achète des tomates on fait de l'ethnobotanique. Moi je ne suis pas d'accord, quand on achète des tomates on ne fait pas de l'ethnobotanique, on achète des tomates »*. Toutefois, de nombreux participants reconnaissent à certains intervenants le don de rendre l'ethnobotanique plus concrète, plus expérimentale, moins intellectuelle. Dominique Coll est souvent citée par les participants qui cherchent à distinguer deux types d'approches dans l'ethnobotanique : l'une purement scientifique, la seconde plus appliquée. Dans l'ensemble du corpus des entretiens, son nom apparaît 28 fois. Pour Elise Bain, ethnologue et co-organisatrice du séminaire de Salagon, *« Dominique Coll n'est pas du tout ethnologue, mais elle fait de l'ethnobotanique appliquée »*.

Les commentaires sur l'approche de Dominique Coll sont souvent élogieux. Ainsi d'Eva Bruneau, jardinière à Salagon, *« elle fascine tout le monde, tous les gens qui ont des mines de connaissances car ils ont vachement étudié, ils sont fascinés car elle quand elle parle, elle vit le truc »*. Les jardiniers et les forestiers ne sont pas les seuls à apprécier les conférences de Dominique Coll. Pour Jean-Yves Durand, *« Dominique Coll, qui n'est pas du tout universitaire, m'apporte des quantités d'informations, un type de regard sur une réalité que je trouve réellement enrichissant »*. Laurent Gall, doctorant en ethnoécologie⁵,

⁴Dans la seconde partie de ce rapport, on distinguera l'assiduité des participants au séminaire selon le nombre de fois où ils y ont assistés. La qualité « habitué » est attribuée aux personnes qui sont venues entre 4 et 8 fois au séminaire.

⁵Si l'ethnobotanique s'intéresse aux rapports que les hommes entretiennent avec les plantes, l'ethnoécologie prend en compte les relations que les sociétés tissent avec l'ensemble de leur milieu naturel.

considère pour sa part que « *Dominique Coll a une approche de terrain, avec les gens du cru, elle essaye de faire revivre les savoirs et je crois qu'elle réussit* ».

Dominique Coll et Claude Marco sont sans doute, à Salagon, les deux représentants de cette forme d'ethnobotanique. Les communications de ces intervenants se démarquent par un même effort sur la forme et la restitution. Dominique Coll l'admet, « *je ne me vois pas arriver qu'avec mon ordinateur. Des fois je déménage la moitié de ma maison ! Il faut que ça passe* ». En 2010, Claude Marco avait proposé une communication théâtralisée, le programme mentionnait d'ailleurs à côté de son intervention « conférence-spectacle ». Pour l'ancien instituteur, l'ethnobotanique « *c'est un terme énormément galvaudé (...) Il y a des gens que je ne supporte pas qui prennent le titre d'ethnobotaniste. Pour moi ces gens ils font de l'anecdo-botanique, c'est un terme que j'ai inventé. (...) Mais plutôt que de dire que c'est de la mauvaise ethnobotanique, peut être que c'est un champ complètement différent dont le but n'est pas de trouver de la vérité mais de susciter un intérêt pour les plantes. (...) On raconte des anecdotes sur les plantes et c'est ce que je fais. En fait mon domaine d'intervention, sauf deux ou trois trucs, mes spectacles, c'est de l'anecdo-botanique : comment raconter des histoires sur les plantes qui font qu'on les voit autrement* ».

Les représentants de cette ethnobotanique appliquée ou « anecdo-botanique » ne revendiquent pas le titre d'ethnobotanistes. Ils se reconnaissent « non scientifiques » et marquent d'ailleurs un vif respect pour ceux qu'ils considèrent comme les vrais tenants de l'ethnobotanique. Claude Marco s'enthousiasme ainsi d'avoir « *découvert cette année toute une nouvelle génération, essentiellement des jeunes femmes. Moi j'ai été épaté, avec une approche scientifique, de la méthodologie, de la passion, j'ai été complètement bluffé, vraiment le baume au cœur. (...) Moi je leur baise les pieds car du coup je ne me sens plus obligé de faire des petits trucs car il y a ces jeunes qui arrivent et ils le feront 10 fois mieux que moi* ». Quant à Dominique Coll, elle estime que les ethnobotanistes de Salagon « *sont vraiment des gens qui me font grandir* ».

L'ethnobotanique scientifique et l'ethnobotanique appliquée : deux approches complémentaires

Les informateurs proposent l'exemple de Dominique Coll pour distinguer, voire opposer, l'ethnobotanique « scientifique », « universitaire », de l'ethnobotanique « appliquée », « pratique », « vivante ». Si la première est quelque peu dénigrée par certains, et notamment par François Couplan pour qui « *l'ethnobotanique ça doit pas rester dans les musées* », la plupart des participants au séminaire s'accommodent volontiers des deux dimensions. Ainsi de Pierre Guardiola qui justifie sa participation au séminaire en expliquant que « *moi quand j'y vais je prends des notes et je suis toujours à l'affût de la plante, de recettes, de méthodes, de choses comme ça. Tout ce que je peux prendre qui peut me servir après pratiquement dans la nature quand je me retrouve à me balader ou en*

bossant. Mais je comprends que ça ne peut pas être que cela. Ça ferait baisser, je pense, la qualité, le niveau du séminaire. Mais c'est vrai qu'il y a des fois où très humblement on comprend peut être pas tout (rires) ». Dominique Coll apprécie également l'aspect plus scientifique de certaines communications proposées à Salagon « je trouve que ça m'oblige à écouter des conférences difficiles et c'est pas mal. Pascal Luccioni au début je me disais "c'est pas possible, je comprends rien à ce mec, il pense en grec !" [...] Jamais je ne serais allée à une conférence d'un mec comme cela, et je m'aperçois que la sélection nous impose cela et ça me fait faire un bond ».

L'intérêt des communications de Dominique Coll, qui contrastent avec certaines conférences, est soulevé par de nombreux participants. Danielle Musset, directrice de l'ethnopôle et co-organisatrice du séminaire, constate en effet que « *tout le monde adore ses interventions car elle fait cela sans prétention du tout, elle raconte, c'est une praticienne* ». Ainsi, à Salagon, l'ethnobotanique scientifique coexiste volontiers avec cette ethnobotanique plus appliquée. Pourtant, pour Dominique Coll, il n'a pas été évident d'intervenir au séminaire « *je me souviens que je pensais que je n'avais pas ma place au séminaire. (...) Je me disais "ce qu'ils font c'est génial, mais je ne suis pas du niveau, je ne peux pas y aller". (...) J'avais l'impression qu'il fallait que je me justifie, j'avais qu'une envie c'était d'être acceptée à ce séminaire. (...) Et je me suis aperçue que Salagon me prenait comme j'étais, sans mon côté scientifique. J'expérimente, je me trompe, faut que ça passe vraiment par la pratique, beaucoup, beaucoup, beaucoup* ». Si les communications de Dominique Coll sont toujours appréciées, pour certains, la « non-scientificité » de ses travaux nécessite de la classer dans un autre registre. Pour Thierry Thévenin, producteur de plantes médicinales et herboriste, « *Dominique Coll ne fait pas du tout de l'ethnobotanique mais ça passionne tout le monde, elle incarne, elle est typiquement dans les gens qui incarnent leur sujet* ». Pour Elise Bain, « *elle n'est pas du tout scientifique, elle le dit elle-même, mais elle est intéressante car elle pratique énormément* ».

En définitive se profilent déjà trois visions de l'ethnobotanique. La première, franchement différente des deux autres, proposée par Jean-Yves Durand et François Couplan, voit de l'ethnobotanique dans tous rapports unissant l'homme au végétal. Les deux suivantes estiment que l'ethnobotanique n'est pas le rapport qui unit l'homme à la plante mais l'étude de ce rapport. Comme l'argumente Magali Amir « *pour faire de l'ethnobotanique il faut savoir qu'on en fait* ». Ces deux définitions se rejoignent sur l'objet de l'activité, qui est vouée à l'étude des relations hommes plantes, mais divergent dans leurs approches et thématiques privilégiées. Tandis que « l'anedco-botanique » propose une réflexion théâtralisée et expérimentale de la relation hommes/plantes, l'ethnobotanique comme discipline, en plein questionnement méthodologique, repose sur des jalons scientifiques qu'il convient maintenant d'étudier.

2/ Une définition plus restrictive : l'ethnobotanique comme discipline

Une discipline à part entière ?

Tandis que certains voient de l'ethnobotanique « partout », d'autres, au contraire, posent des conditions bien particulières à l'exercice « scientifique » de l'ethnobotanique. Mais qu'est ce qui distingue réellement l'ethnobotanique « scientifique » de l'ethnobotanique appliquée ou anecdo-botanique ? N'est-il pas absurde de qualifier la première de scientifique et la seconde « d'amatrice » compte tenu du fait que l'anecdo-botanique repose sur l'expérimentation : une méthode à la base du protocole scientifique ? Pour Pierre Lieutaghi *« il y a ethnobotanique comme démarche quand on s'interroge sur une relation au végétal, ou plus exactement, sur un fait de société déterminé, fût-ce de façon indirecte, par la présence, ou un signe quelconque, dans le réel ou l'abstrait, d'une ou de plusieurs plantes. Quant à l'ethnobotanique comme discipline, c'est une ethnologie à velléités globales qui choisit de considérer les sociétés dans la plus large étendue possible de leurs relations avec le végétal et les milieux végétaux, dans la prise en compte des méthodes des sciences humaines aussi bien que des données naturalistes »*⁶.

Historiquement, l'ethnobotanique « comme discipline » s'est développée en France dans les années 1960, sous l'impulsion d'André-Georges Haudricourt et de Roland Portères qui initièrent au Muséum National d'Histoire Naturelle un courant de recherche fondé sur l'interdisciplinarité. Dans son « cours d'ethno-botanique générale » délivré en 1969-1970 aux étudiants du laboratoire d'ethno-botanique et d'ethno-zoologie du Muséum, Roland Portères expliquait que l'ethno-botanique *« n'est inféodée ni à la botanique ni à l'ethnologie, (...) elle représente une explication nouvelle de l'une et de l'autre, en ce sens qu'elle explique l'une par l'autre, tout en gardant son unité, son autonomie et son originalité, pour rester créatrice »*. A Salagon, cette définition a été largement débattue lors du premier séminaire d'ethnobotanique de 2001. Pour Pierre Lieutaghi, *« cette position théorique à la croisée des voies dont on sait à quel point elles se sont longtemps ignorées l'une l'autre (et se suspectent encore) ne s'accorde pas bien à la réalité des faits »*.

En effet il y a un *« maniement de l'ethnobotanique qui diffère selon la perspective initiale où l'on se situe »*. Pour l'ethnobotaniste, *« l'ethnobotanique "naturaliste", pour autant qu'on ne s'en tienne pas aux simples inventaires, va plutôt privilégier la prise en compte des incidences de la flore et du milieu végétal sur les faits de société. Avec le risque de voir l'attention trop exclusive à la plante faire négliger certaines contingences sociales qui sous-tendent, en arrière plan, ce qui se manifeste à travers cette plante. A l'inverse, l'ethnobotanique comme simple thème de recherche dans un propos ethnologique plus large tendra à se servir des rapports au végétal comme illustration, parmi d'autres, de l'interrogation ethnologique ou anthropologique sur une société donnée. Elle oubliera les*

⁶LIEUTAGHI Pierre, 2003, *Entre naturalisme et sciences de l'homme, quel objet pour l'ethnobotanique ?* *Eléments pour une approche globale des relations plantes/sociétés*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, page 42, Premier volume.

spécificités qui s'attachent au couple plantes/sociétés. Elle négligera habituellement ce qu'on peut déjà apprendre d'important en considérant pour lui-même le milieu végétal qui participe à la construction de l'espace du regard, des activités sociales, et plus profondément des représentations du monde »⁷.

L'approche naturaliste et l'approche anthropologique

Dès lors, force est de privilégier l'une ou l'autre des deux entrées possibles. Tandis que pour Pierre Lieutaghi « *c'est sur l'arrière-plan naturaliste que l'ethnobotanique comme discipline semble susceptible de produire le plus d'interrogations spécifiques, car elle peut alors faire la part de ce qui relève en propre du végétal* »⁸, pour de nombreux informateurs, l'ethnobotanique est un champ de l'ethnologie. Elise Bain par exemple se place « *dans l'école de ceux qui pensent qu'on est plus dans le répertoire des discours. Et pour répertorier des discours il faut être ethnologue, sans forcément avoir suivi une formation universitaire de cinq ans mais il faut savoir ce que c'est l'ethnologie et en maîtriser la méthodologie, savoir faire des entretiens, savoir repérer les discours, savoir poser les bonnes questions, mener des entretiens semi directifs pour faire parler au maximum les personnes pour comprendre ce qu'ils ont à dire sur les représentations* ». Il en va de même pour Vanessa Cholez, doctorante en anthropologie au Muséum, pour qui « *le rapport hommes/plantes constitue une des portes d'entrées pour comprendre les sociétés et le fonctionnement d'un groupe d'individus. J'aborde le végétal comme un révélateur, comme une grille de lecture* ». Rachel Reckinger, ethnologue et ancienne organisatrice du séminaire, considère également que l'ethnobotanique est « *une sous discipline de l'ethnologie : on s'intéresse d'abord à ce que fait l'homme avec les plantes plutôt que ce que font les plantes avec l'homme, j'ai toujours compris cela comme ça. On a cette interaction mais qui va plutôt de l'homme vers la plante plutôt que de la plante vers l'homme.* »

Ainsi, deux « écoles » semblent coexister au sein même de Salagon. Les partisans d'une ethnobotanique « naturaliste », telle que définie par Pierre Lieutaghi, et ceux qui se reconnaissent dans l'approche de Danielle Musset, pour qui « *l'ethnobotanique est un champ de l'ethnologie* ». Pour Pierre Coste, éditeur des Actes du séminaire de Salagon, « *la façon dont les séminaires abordent l'ethnobotanique la place dans le champ de l'ethnologie* ». Il est vrai que la plupart des personnes rencontrées font de l'ethnobotanique un courant ou un champ de l'anthropologie. Si les membres du « collectif des rencontres ethnobotaniques » sont partagés sur la question : 30% définissent l'ethnobotanique comme une composante de l'ethnologie, 30% comme une discipline à part entière, 20% comme une discipline au carrefour des deux sciences et 20% ne se sont pas prononcés ; il est notable de remarquer qu'aucun des interrogés n'a choisi de positionner l'ethnobotanique comme champ de la botanique. Et le constat est

⁷ LIEUTAGHI Pierre, 2003, *Entre naturalisme et sciences de l'homme, quel objet pour l'ethnobotanique ?* *Eléments pour une approche globale des relations plantes/sociétés*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, pages 41-47, Premier volume.

⁸ Ibid.

similaire lorsque l'on regarde la discipline d'origine des participants au séminaire. Si tous n'ont pas renseigné sur leur fiche d'inscription leur « discipline de rattachement », sur les 359 mentions identifiées, 156 (soit 43,5%) témoignent d'un rattachement à l'anthropologie, seulement 78 (21,7%) font part d'une affiliation à l'ethnobotanique et à peine 11,1% d'un rattachement à la botanique (cf. tableau 1/a).

Tableau 1/a : Disciplines de rattachement des participants au séminaire de Salagon

DISCIPLINES	NOMBRE	PART	ETHNOECOLOGIE	6	1,70%
ANTHROPOLOGIE	156	43,50%	BIOLOGIE	5	1,40%
ETHNOBOTANIQUE	78	21,70%	GEOGRAPHIE	3	0,80%
BOTANIQUE	40	11,10%	PHARMACIE	2	0,60%
LITTERATURE	32	8,90%	ARCHITECTURE	2	0,60%
ECOLOGIE	9	2,50%	ECOANTHRO	1	0,30%
HISTOIRE	9	2,50%	ARCHEOLOGIE	1	0,30%
ARCHEOBOTANIQUE	8	2,20%	TOTAL	359	100,00%
SOCIOLOGIE	7	1,90%			

Les modalités de l'ethnobotanique

Si la plupart des participants rencontrés s'accordent à dire que l'ethnobotanique est un champ de l'ethnologie, tous ne sont pas d'accord en revanche sur l'importance attribuée à la compétence naturaliste. Pour Eva Bruneau, l'ethnobotanique « *ça fait partie de l'ethnologie. La base naturaliste est moins importante, à un moment donné ce n'est pas une base, c'est un élément qu'il faut avoir dans son sac* ». En revanche, pour Thierry Thévenin, « *il faut avoir les qualités d'un ethnologue, pas forcément être diplômé, je pense qu'on peut très bien faire de l'ethnobotanique sans avoir eu aucune formation en étant complètement autodidacte, mais il faut avoir ces qualités : un peu de recul, de temps aussi, pour écrire, rédiger, voir les choses. Et une compétence en botanique, ça j'en suis certain, et je trouve que le mot ethnobotanique est un peu dévoyé à cause de cela, il y a beaucoup d'ethnobotanistes qui ne sont pas du tout botanistes et c'est vraiment source d'erreur* ».

Danielle Musset arrive encore plutôt au constat inverse puisqu'elle considère que « *bien sûr il faut connaître la botanique mais on ne peut pas faire d'ethnobotanique si on n'a pas de formation d'anthropologue* ». Pour l'ethnologue, disposer d'une compétence en ethnologie est primordiale car « *il y a beaucoup de gens qui font de l'ethnobotanique mais pour moi ça manque complètement de dimension anthropologique. L'ethnobotanique ça doit permettre d'avoir une compréhension globale de la société et de son rapport au monde* ». S'il est si difficile de définir la place de l'ethnobotanique, « *au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines* »⁹, cela tient aussi au fait qu'il est rare de posséder une égale compétence en ethnologie et en botanique. Comme le constate Jean-Yves Durand « *dans cette histoire d'ethnobotanique je me sens compétent en ethno mais pas en botanique et il y a à Salagon des gens qui sont compétents de l'autre côté et*

⁹BARRAU Jacques, 1971, « L'ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines », *Bulletin de la Société Botanique de France*, Vol. 118, pp. 237-248.

quelques un qui arrivent à faire le pont de manière pleine et entière. Mais ils sont une minorité dans l'ensemble, c'est sûr ». Dans un rapport rédigé en 2000 et proposant un *Etat des lieux des Formations et de la Recherche en Ethnobotanique du Domaine Européen*¹⁰, Rachel Reckinger décrivait les différents cursus existant pour se former en ethnobotanique en Europe. Comme le notait l'ethnologue, *« l'ethnobotanique en tant que matière alimentant la totalité d'un cursus n'est enseignée qu'à l'Université de Lille. Elle fait par ailleurs l'objet d'un séminaire intensif, alliant l'ethnobotanique à l'ethnopharmacologie, co-organisé par la Société Française d'Ethnopharmacologie (SFE) et l'Université de Metz ».* Mais ces cursus, étudiés plus en détail dans la partie suivante, privilégient très largement l'ethnopharmacologie.

Les structures proposant une formation qualifiante en ethnobotanique étant rares, la plupart des ethnobotanistes disposent soit d'une formation d'ethnologue, soit d'une formation de naturaliste. Ainsi, sur les 10 membres du « collectif des rencontres d'ethnobotaniques », 40% ont une formation d'anthropologue ou de sociologue, 20% disposent d'une formation d'écologue et 20% ont réalisé des études dans des domaines tout à fait différents. Bernadette Lizet, chercheuse au Muséum, le constate aussi : *« ce n'est pas facile de recruter des ethnobotanistes ! Il y a un problème de fonds de compétences qui n'est pas facile à trouver ».* Pourtant, si une formation en ethnobotanique existait, elle remporterait sans conteste un vif succès. Pierre Lieutaghi en fait foi *« je reçois toutes les deux semaines des coups de fil de gens qui voudraient faire de l'ethnobotanique. Je ne peux pas leur répondre ! Ils vont aller à Lille ou à Metz faire de l'ethnopharmacologie, ce n'est pas inutile en soi, mais les problématiques débattues à Salagon ne sont débattues nulle part ailleurs ».*

Dès lors, s'il est difficile de définir la place exacte de l'ethnobotanique comme discipline et qu'il est a fortiori ardu d'attribuer les compétences requises pour l'exercer, et ce d'autant plus qu'il n'existe pas de formation qualifiante en ethnobotanique, qui peut légitimement se qualifier d'ethnobotaniste ? Comme le constate Pierre Lieutaghi, Salagon *« réunit des gens qui ne sont pas, la plupart d'entre eux, au sens strict, des ethnobotanistes. Ce sont des personnes d'autres disciplines qui un moment donné, dans leur travail, rencontrent des problématiques qui ont à voir avec l'ethnobotanique. A ce moment là ils parlent de quelque chose qui rentrent dans le champ de l'ethnobotanique sans être ethnobotanistes, ça fait rebondir les choses, ça interroge ».* Ainsi d'Elise Bain qui ne se qualifie pas d'ethnobotaniste étant donné *« [qu'au] au niveau de ma formation universitaire, j'ai fait des études d'anthropologie, donc je ne peux pas dire que je suis botaniste, je suis anthropologue. Comme il n'y a pas de chaire d'ethnobotanique en France, qu'il n'y a pas de formation universitaire en ethnobotanique, c'est logique qu'on ne puisse pas se dire ethnobotaniste ».*

¹⁰RECKINGER Rachel, *Etat des lieux des Formations et de la Recherche en Ethnobotanique du Domaine Européen*, www.culture.gouv.fr/mpe/ethnopoies/Salagon/documents/rapportethnobotata.rtf

3/ L'ethnobotanique comme métier

L'ethnobotanique ne fait pas l'ethnobotaniste

« J'évoque souvent l'exemple du mémoire (il reste, semble-t-il, à écrire) sur les nombreux rituels qui accompagnent le semis du persil : est-ce qu'on est ethnobotaniste pour avoir conduit ce type d'étude ? Ne peut-on s'en tenir à la qualité d'ethnologue ou d'ethnographe ? Sans doute s'agit-il de distingo de peu d'importance, puisque ces divers travaux prennent bien place parmi les thèmes de l'ethnobotanique générale, et enrichissent celle-ci d'autant mieux qu'ils répondent à une ethnologie bien construite. Pour autant, l'ethnobotanique comme champ de l'ethnologie, si elle s'alimente de toutes les productions de l'ethnologie qui la concernent, ne se fait discipline en droit de s'affirmer autonome que lorsqu'elle devient l'essentiel non seulement d'un travail, mais d'une pensée à visées synthétisantes : "faire de l'ethnobotanique" est une chose, que beaucoup partagent, se dire ethnobotaniste une autre »¹¹.

A en croire Pierre Lieutaghi, de nombreux ethnologues revendiqueraient le titre d'ethnobotaniste pour avoir simplement travaillé, à un moment donné de leur carrière, sur un sujet en prise avec le végétal. C'est plutôt la tendance inverse que révèle cette ethnographie. Pour commencer, sur l'ensemble des participants aux séminaires (1083), seulement 3,2% ont inscrit sur leur fiche d'inscription qu'ils étaient ethnobotanistes. Sur l'ensemble des personnes (574) ayant assisté aux séminaires, ils sont encore moins nombreux : tout juste 2,6% « osent » se définir comme ethnobotanistes. Il semblerait dès lors que pour avoir été galvaudée, dévoyée, « l'étiquette » d'ethnobotaniste est rarement revendiquée par les chercheurs travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique.

Pour proposer d'étendre la réflexion ethnobotanique, le collectif des rencontres ethnobotaniques devrait totaliser une large part d'ethnobotanistes. Mais ici aussi, le qualificatif n'est jamais revendiqué. A la question, « vous considérez-vous comme un(e) ethnobotaniste » ? aucun interrogé n'a répondu oui, 55,6% ont refusé le titre et pour 33,3%, c'est un casse-tête. Ainsi de Laurent Gall : « *qu'est-ce qu'être ethnobotaniste? Suis-je ethnobotaniste? Sans doute! Mais je ne le revendiquerai pas* » ; ou de Grégory Nombret « *s'il fallait me coller une étiquette sur le front, pourquoi pas (doit-on avoir un minimum d'années d'expérience pour ça ?). Même si je suis un peu plus ethnobotaniste que le reste, je ne me considère pas spécialiste. Ce serait prétendre tout savoir, et l'exhaustivité n'existe pas* ». En raison de la double démarche naturaliste et anthropologique requise et compte tenu de l'abondance des relations qui unissent l'homme à la plante, être ethnobotaniste nécessite pour Grégory Nombret de disposer d'un savoir quasi exhaustif. Sur ce même motif, Raphaëlle Garreta refuse le « titre » d'ethnobotaniste : « *je n'ai pas les connaissances botaniques donc moi je n'oserai pas me dire ethnobotaniste. Il n'y a pas*

¹¹LIEUTAGHI Pierre, 2003, *Entre naturalisme et sciences de l'homme, quel objet pour l'ethnobotanique ? Eléments pour une approche globale des relations plantes/sociétés*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, 1^{er} volume, p. 45.

moins ethnobotaniste que moi ! ». Il y a là un déni quasi-systématique de légitimité : face à l'étendue des savoirs en jeu, on ne se sent jamais à la hauteur, compétent, pour oser revendiquer une expertise sur le sujet. Et ce d'autant plus qu'il n'existe pas de formation pleine et entière consacrée à l'ethnobotanique générale.

Ethnobotaniste, un métier difficile à exercer

Pour être ethnobotaniste il faudrait dès lors être un spécialiste de l'ethnobotanique et faire de ce domaine d'intervention l'activité principale de sa vie active. Laurence Chaber considère ainsi qu'elle est devenue ethnobotaniste lorsqu'elle a commencé à exercer à plein temps cette activité : *« je ne peux pas me dire ethnobotaniste car je n'ai pas de diplôme universitaire ; mais il n'y en a pas ! (rires). Mais à force de travailler à l'EPI, de faire ce travail d'enquêtes sur le terrain, il faut bien mettre une étiquette. Tant que j'étais productrice j'étais à cheval sur les deux, ça ne gênait pas beaucoup, mais quand j'ai cessé de l'être il me fallait une étiquette. Comme je faisais de l'ethnobotanique je suis devenue ethnobotaniste. (...) En travaillant dans le domaine où je travaillais, je suis devenue ethnobotaniste sans trop savoir comment ça s'est fait ! (rires). Un moment il faut formaliser les choses »*. Etre ethnobotaniste constituerait donc un métier. Mais pour Julie Le Bigot, membre du collectif des rencontres ethnobotaniques, *« même si c'est cela que l'on souhaite faire il est difficile d'en vivre. Tu trouveras jamais (ou que très exceptionnellement) une offre d'emploi pour un/une ethnobotaniste »*.

Magali Amir, ethnobotaniste dans les Alpes de Haute-Provence, en a conscience : *« c'est un métier à part entière »* mais *« niveau économique c'est vraiment un boulot difficile »*. La précarité du métier d'ethnobotaniste est débattue au sein du collectif des rencontres ethnobotaniques. Comme le constate Emilie Hennot *« comme beaucoup d'entre nous (je parle du groupe), nous [le centre aquascope de Virelles en Belgique] n'avons pas non plus de financement pour la recherche proprement dite »*. C'est également le cas de Laurent Gall, membre du collectif, qui se définit comme *« un intermittent de l'ethnobotanique »*. Magali Amir, qui avoue *« avoir du mal à bosser en tant qu'ethnobotaniste »*, considère que l'ethnobotanique *« c'est extensible à l'infini mais les commanditaires n'ont pas de l'argent à l'infini à mettre dessus ! »*. Dès lors, vivre de l'ethnobotanique, condition nécessaire pour se revendiquer ethnobotaniste, constituerait un souhait largement partagé mais difficilement réalisable compte tenu de la situation économique actuelle. C'est également le constat auquel arrivait Laetitia Nicola qui réalisa en 2007 un rapport intitulé *Création d'une base de données sur les savoirs de la nature ; 1- inventaire ethnobotanique* : *« peu de personnes rencontrées se définissent (ou ont été définies) comme "ethnobotaniste" (5/33). Ce terme est très connoté et impressionne ("ça fait pompeux") ? Cela est en partie lié à la professionnalisation : peu d'enquêteurs vivent de l'ethnobotanique, ceux qui le font mettent en œuvre un réel "choix de vie" et en vivent souvent difficilement. (...) L'ethnobotanique est souvent alors le fait de recherches personnelles et bénévoles faites sur du temps libre (en*

parallèle à une profession, la plupart sont dans la fonction publique), ce qui induit notamment une difficulté à se reconnaître comme compétent en ethnobotanique »¹².

Par ailleurs, différentes possibilités existent pour exercer professionnellement le métier d'ethnobotaniste. Magali Amir et Laurence Chaber appartiennent à la catégorie des chercheuses indépendantes¹³, Laurent Gall et Vanessa Cholez réalisent une thèse de doctorat, Isabelle Cavallo et Dominique Bonnet sont salariées d'association, Marie-Claude Paume et Pierre Lieutaghi sont écrivains, Alain Renaux et Michel Chauvet sont chercheurs. Si peu de participants inscrivent sur leur fiche d'inscription qu'ils sont ethnobotanistes, un certain nombre travaillent toutefois « dans le domaine de l'ethnobotanique ». Une analyse fine des fiches d'inscription a permis d'identifier 53 personnes dans la base de données des personnes et 93 participants dans la base de données comprenant l'ensemble du public du séminaire. Le tableau 1/b détaille les catégories professionnelles des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des personnes (53/574 soit 9,2%). Le tableau 1/c recense les catégories professionnelles des participants identifiés comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des participants (93/1083 soit 8,6%).

Tableau 1/b : Catégories professionnelles des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des personnes

Catégorie professionnelle	NB	PART
RECHERCHE	22	41,50%
EDUCATION A L'ENVIRONNEMENT	13	24,50%
NATURE	6	11,30%
DIVERS	5	9,40%
MEDICAL	4	7,50%
CULTURE	3	5,70%
Total	53	100,00%

Tableau 1/c : Catégories professionnelles des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des participants

Catégorie professionnelle	NB	PART
RECHERCHE	54	58,10%
EDUCATION A L'ENVIRONNEMENT	15	16,10%
DIVERS	6	6,50%
NATURE	6	6,50%
MEDICAL	5	5,40%
CULTURE	4	4,30%
AGRICULTURE	3	3,20%
Total	93	100,00%

¹² NICOLA Laetitia, 2007, *Création d'une base de données sur les savoirs de la nature, 1- inventaire ethnobotanique*, rapport final, Mission à l'Ethnologie, non publié.

¹³ Cette composante sera étudiée dans la seconde partie du rapport.

Le métier d'ethnobotaniste se situe donc à l'interface entre plusieurs domaines d'activités : il comprend nécessairement une partie ethnographique consacrée à la récolte d'information, une compétence rédactionnelle pour la mise en forme des données, enfin du temps doit aussi être consacré à la restitution et à l'organisation d'ateliers/animations de sensibilisation. Par ailleurs, comme le constate Magali Amir, *« entre le professionnel et le personnel il n'y a pas vraiment d'écart. Mon intérêt pour l'ethnobotanique et pour les plantes ne s'arrêtent pas quand j'ai fini mon boulot, c'est tout le temps que je suis mon fil d'ethnobotaniste, d'amoureuse des plantes, d'amoureuse des gens, de ce lien là »*.

Comme en témoigne Magali Amir, la pratique de l'ethnobotanique se caractérise aussi par un investissement émotionnel de toute la personne et déborde largement du strict cadre professionnel. Les termes employés par l'ethnobotaniste, qui se décrit comme « amoureuse » de son sujet de recherche, invitent à s'interroger sur l'engouement bien particulier dont les ethnobotanistes font preuve lorsqu'ils parlent de leur travail. Ainsi de Vanessa Cholez qui évoque sa *« sensibilité particulière avec le monde végétal. J'avais envie de travailler sur quelque chose qui m'anime dans le cadre de ma thèse »*. Ou de Laurence Chaber : *« le fil conducteur de ma vie c'est le végétal »*. Mais aussi de Pierre Lieutaghi qui juge son parcours *« plutôt dirigé par des engouements, des coups de cœur, sinon des passions, que par des raisons de construction de carrière »*. Enfin, pour François Couplan, *« ethnobotaniste ça veut dire vivre des plantes, vivre avec les plantes »*.

Par ailleurs, la rencontre avec le végétal remonte souvent à l'enfance et fait à ce titre partie de l'histoire personnelle des informateurs. Vanessa Cholez explique ainsi que *« depuis la petite enfance j'ai une attirance, une fascination pour le monde végétal qui m'interpelle beaucoup. (...) En fait, petite, c'était vraiment les petites plantes qui m'interpellaient, la diversité des formes, des couleurs, leurs propriétés, parce que mon père va extrêmement rarement chez le médecin, il se soigne par lui-même et par les plantes, c'est comme ça que ça a commencé »*. Les grands-mères tiennent un rôle privilégié dans ces rencontres avec le végétal. Dans l'ensemble du corpus, le terme « grand-mère » est cité 29 fois. Notamment par Dominique Coll *« quand je réfléchis j'ai des souvenirs très petite de cette grand-mère qui me racontait comment elle allait au génépi, que la montagne était glissante, elle me racontait que son arrière grand oncle était colporteur de l'Oisans. (...) Donc j'ai des souches, j'ai vraiment ça dans les gènes »*. Et par Corinne Bodor et Corinne Duque, qui réalisaient toutes les deux un stage à Salagon cet été. Quand elles racontent leur rencontre avec le végétal, elles se remémorent des souvenirs de vacances, passées auprès de leur grand-mère. La première raconte ainsi *« on avait notre grand-mère qui utilisait pas mal les plantes, elle avait un potager, elle avait plein de recettes. Donc il y a un retour aux sources »*. Et la seconde *« avec ma grand-mère on ramassait des petites plantes sauvages, des tussilages, pas grand-chose, de la matricaire. Et puis j'aimais bien les tisanes de ma grand-mère »*.

Plusieurs participants décrivent également dans des termes exaltés leur rencontre avec l'ethnobotanique. Eva Bruneau se souvient très bien du jour où « *le mot ethnobotanique a fait son apparition (...). C'était vraiment un coup de cœur. (...) Je n'ai pas de spécialisation tout ce que j'ai c'est cet amour. (...) Tout m'intéresse dans la plante. (...) J'aime autant faire sécher une plante, la cuisiner, la jardiner, concevoir un jardin, y'a tout qui me plaît dans la plante. La plante elle me parle, c'est un monde qui me parle, dans lequel je suis bien* ». Déjà discipline et métier, l'ethnobotanique constitue également une passion. Dans l'ensemble du corpus constitué par les 26 entretiens, 80 mots sont composés autour du radical « passion » (cf. tableau 1/d)

Tableau 1/d : Liste des mots composés autour du radical « passion »

passionnant	27	adjectif
passionner	21	verbe
passion	17	nom
passionné	14	adjectif
passionnel	1	adjectif

Telle qu'elle se pratique à Salagon, l'ethnobotanique requiert un amour des plantes, une passion pour le monde végétal. Comme le constate Bernadette Lizet, « *le public est vraiment très spécial, par cette passion, l'investissement de toute la personne, le plaisir d'y être, ça remplit l'existence l'ethnobotanique, c'est une vision du monde, une vocation* ». Mais cette caractéristique est-elle commune à tous les acteurs français de l'ethnobotanique ou fait-elle justement la spécificité de « l'école de Salagon »?

B) Ebauche d'une cartographie de l'ethnobotanique française

« En fait je ne sais pas où sont les ethnobotanistes aujourd'hui. J'en connais dans des endroits très diversifiés. (...) Pour moi il n'y a pas grand monde qui fait de l'ethnobotanique en France. » Magali Amir, ethnobotaniste dans les Alpes de Haute Provence.

1/ L' « école » de Salagon

Salagon et la Mission du Patrimoine Ethnologique

Créée en 1978, la Mission du Patrimoine Ethnologique (MPE) devenue par la suite Mission à l'ethnologie et récemment fondue dans le département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique de la Direction générale des patrimoines, a partie liée avec l'histoire de Salagon. Le 9 août 1978 est instituée au sein du Ministère de la culture une direction du Patrimoine. Le 28 décembre 1978, le ministre de la Culture, Jean-Philippe Lecat, confie à Redjem Benzaïd, inspecteur général des Finances, la présidence d'un groupe d'experts chargé « *d'étudier le contenu d'une politique nationale du patrimoine ethnologique dans les domaines de la recherche et de la formation, de l'action culturelle, de la conservation et de la diffusion* »¹⁴. Coordonné par Isac Chiva, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et sous-directeur du Laboratoire d'anthropologie sociale, le groupe de travail rend en octobre 1979 son rapport intitulé *L'Ethnologie de la France, besoins et projets*¹⁵. Quelques mois plus tard, le 15 avril 1980, naissent le Conseil du Patrimoine Ethnologique et la Mission du Patrimoine Ethnologique.

Ces deux outils institutionnels ont pour but de contrôler les différents mouvements de patrimonialisation qui émergent au même moment dans la société civile. Comme le relate Pierre Nora « *les autorités centrales découvrent avec un mélange de stupeur et d'effarement que, depuis trois ou cinq ans, un immense tissu local s'était spontanément constitué sur le terrain, sans rien demander à personne : pas moins de six mille associations de défense du patrimoine et quatre mille associations rurales de culture et de loisirs ! Une régionalisation de fait s'était installée avant la loi. Il ne restait plus aux politiques qu'à enfourcher le courant porteur et à lui donner, si possible, l'armature d'une véritable politique de l'ethnologie, dont une mission venait, précisément, d'être instituée au ministère* »¹⁶.

Mais il s'agit également d'installer une discipline : l'ethnologie. Un double intérêt scientifique et politique sied donc à l'installation de cette mission. Ainsi, « *l'ethnologie de la France est conçue à la fois "comme besoin", comme devant poursuivre l'entreprise*

¹⁴ BENZAID Redjem, (présenté par), 1979, *Rapport sur l'ethnologie de la France*, Paris : la Documentation française.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ NORA Pierre, 1996, « La ruée vers le passé », *Magazine Littéraire*, hors série, La passion des idées : 68-70.

*déjà ancienne d'édification de la nation française, mais alors confrontée aux mutations et aux effets perceptibles de la mondialisation, et "comme projet" visant conjointement la connaissance et la mise en valeur d'objets culturels plus souvent immatériels, l'encadrement de pratiques sociales de l'ethnologie et du patrimoine et, partant, la professionnalisation nécessaire de la couverture savante du territoire national ».*¹⁷

La MPE dispose de plusieurs leviers d'action. Tout d'abord, elle participe au pilotage de la recherche en ethnologie de la France. Depuis 1980, différents programmes de recherche ont été financés par la Mission. En 1981, elle lançait ainsi deux appels à projet : le premier portant sur « l'ethnologie en milieu urbain », le second sur « les savoirs naturalistes populaires ». Les 12 et 13 décembre 1983, le Centre de rencontre de Sommières (dans le Gard) accueillait une trentaine de chercheurs représentant une partie des équipes ayant reçu un financement de la MPE pour ce second appel d'offres qui invitait notamment à analyser les « *savoirs botaniques et zoologiques locaux classifications et nomenclatures des plantes et animaux ; conceptions locales de leur physiologie et de leur comportement ; usages traditionnels des plantes et des animaux ; leur rôle dans l'alimentation ; leurs significations symboliques ; leurs vertus et propriétés* »¹⁸. Parmi les participants figuraient Dorothy Dore et Danielle Musset qui avaient toutes deux bénéficiées d'un financement, la première pour un rapport rédigé avec Pierre Lieutaghi sur « *Les plantes dépuratives de la pharmacopée populaire haut-provençale : essai d'ethnopharmacologie préventive* », la seconde pour un rapport sur « *Les plantes alimentaires dans la vallée de la Roya* ». Jacques Barrau, président de séance, présenta en introduction le concept d'ethnoscience. Un concept qu'il invitait d'ailleurs à abandonner « *je n'aime guère cette préfixation en ethno* » pour se tourner vers l'histoire naturelle : « *ethnoscience ou folkscience ? Si je pouvais remettre en question ces termes et ceux d'ethnobotanique, d'ethnozoologie, d'ethnobiologie, d'ethnominéralogie, d'ethnoécologie, etc., j'avoue que je leur préférerais bien volontiers celui d'histoire naturelle populaire* »¹⁹.

La politique de la MPE a permis à toute une génération de chercheurs de bénéficier de financements (24 rapports ont été rédigés entre 1980 et 1985 suite à la publication de l'appel d'offre sur les savoirs naturalistes populaires) mais surtout elle a ouvert sur des possibilités de rencontres, d'échanges, d'émulations. Pierre Lieutaghi se souvient de ce contexte fortuit qui lui a permis de faire « *un peu comme les bons ouvriers de l'industrie automobile qui commencent chaudronniers et finissent patrons d'usine* ». Ces différentes opportunités ont en effet abouti à la même époque à l'émergence de Salagon qui « *est donc né de la rencontre d'un ethnobotaniste et d'une ethnologue, dans un monument historique ce qui a généré quelque chose qui avait à voir avec la nature* ».

¹⁷TORNATORE, Jean-Louis, 2004 « La difficile politisation du patrimoine ethnologique », *Terrain*, 42.

¹⁸Texte de l'appel d'offre de la MPE sur les Savoirs Naturalistes Populaires.

¹⁹BARRAU Jacques, 1985, « A propos du concept d'ethnoscience », *Les Savoirs naturalistes populaires : actes du séminaire de Sommières, 12 et 13 décembre 1983*, Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme, page 6.

En 1981, le prieuré de Salagon, mis en vente par ses propriétaires paysans, est racheté par la commune de Mane qui en confie la gestion à l'association Alpes de Lumière pour vingt-cinq années. L'association, qui doit y installer un « Conservatoire du patrimoine ethnologique de la Haute-Provence », embauche Danielle Musset en 1985 : *« j'ai été embauchée comme ethnologue départementale. C'est un poste qui avait été créé par l'association Alpes de Lumière sur un financement du Conseil général mais c'était un poste associatif. J'ai occupé ce poste jusqu'au moment où Alpes de Lumière a laissé la place au Conseil Général pour la gestion de Salagon [en 1999]. Quand Alpes de Lumière est partie, le Conseil Général a souhaité que je prenne la direction de Salagon. Donc je n'étais plus ethnologue départementale mais directrice de Salagon, ce que je suis toujours »*. Rapidement émerge l'idée d'aménager des jardins. C'est à ce moment là que Pierre Lieutaghi met un pied dans l'institution : *« il y a eu la restauration du monument, de l'Eglise, et à ce moment là, la demande a été de faire autour de l'Eglise romane un jardin qui aurait évoqué la relation avec la flore au Moyen Age. Donc on a fait le jardin médiéval, dont je me suis occupé spécialement car je travaillais sur la botanique médiévale à cette époque. Il y a eu un bon concours de circonstances. Le jardin s'est presque fait tout seul. Cette amorce là a désigné Salagon comme un lieu où on s'intéressait aux relations flore-société, ce qui n'était pas prévu au départ du tout »*.

Par ailleurs, la MPE dispose d'autres outils : elle *« soutient la création audiovisuelle en ethnologie de la France »*, encourage la *« publication et la valorisation des recherches »* et assure *« l'action culturelle et les recherches en région »*. A ce titre, *« la direction générale des patrimoines anime également le réseau des ethnopôles, centres dédiés à la culture ethnologique, qui sont aussi des pôles de ressources documentaires et de recherche scientifique sur différentes thématiques »*²⁰. En 1996, le conservatoire ethnologique de Salagon est labellisé ethnopôle. Trois années plus tard, en 1999, le Conseil du Patrimoine Ethnologique confiait à Bernadette Lizet, Françoise Dubost et Françoise Zonabend une mission d'information et de réflexion visant à produire un état des lieux des trois ethnopôles existant. Bernadette Lizet se souvient qu'elle était alors *« particulièrement en charge de l'expertise de Salagon, pour faire remonter au siège d'éventuels problèmes et pour éclairer la politique d'ethnopôle développée par la MPE »*.

Dans le cadre de cette mission, Bernadette Lizet a activement participé à la création du séminaire de Salagon : *« dès le premier séminaire pour lequel j'étais vraiment co-organisatrice, j'étais très intéressée par cet événement en train de se produire, décodable, décryptable, la nébuleuse d'une ethnobotanique nouvelle, incarnée par des trajectoires de personnes très diverses, et qui était là, rendu palpable, par la présence de tous ces gens et de leurs discours, que ce soit sous la forme d'exposés canoniques ou autres et par les personnes inscrites au séminaire et qui étaient manifestement passionnées, qui intervenaient beaucoup »*.

²⁰ Du patrimoine ethnologique au pilotage de la recherche, texte en ligne sur le site du Ministère de la culture : www.culturecommunication.gouv.fr/Disciplines-et-secteurs/Patrimoine-ethnologique/Patrimoine-ethnologique

Dans son rapport remis en novembre 1999 à la MPE, la chercheuse relevait que parmi « les perspectives qui se sont dégagées, on soulignera la place assignée aux stages et séminaires de formation et d'échange scientifique. Et tout particulièrement, celui, annuel, qui devrait être consacré à l'ethnobotanique, ses objets, ses méthodes. Organisé en collaboration avec Pierre Lieutaghi, responsable scientifique des Jardins, il permettrait d'évaluer et de valoriser le corpus d'informations recueilli en 1982-1983 lors de l'appel d'offre « Savoirs naturalistes populaires ». Il permettrait également de fédérer, à partir de Salagon, des compétences relativement marginales ou marginalisées, depuis les universités régionales (Aix-Marseille et Nice) jusqu'au Muséum National d'Histoire Naturelle »²¹. Deux ans plus tard le séminaire annuel d'ethnobotanique allait avoir le jour. Avec en introduction une présentation effectuée par Bernadette Lizet et Serge Bahuchet présentant l'histoire de l'ethnobotanique au Muséum.

Les membres actifs

L'organisation du séminaire annuel d'ethnobotanique, ininterrompue depuis 14 ans, a contribué à faire de Salagon un des hauts lieux de l'ethnobotanique française. Ce séminaire a formé 1083 participants, ce qui représente 574 personnes différentes. Parmi ces participants, certains ont cherché à se professionnaliser dans le domaine et revendiquent de ce fait une appartenance à « l'école de Salagon ». Ainsi d'Elise Bain qui explique « je me suis formée à Salagon, donc je suis vraiment de l'école de Salagon. (...). Quand je dis l'école de Salagon, le terme n'existe pas mais je pense que c'est évident que ça existe en soit. Parce qu'il y a des tas de gens qui se sont formés à l'ethnobotanique à travers Salagon : Laurence Chaber, Magali Amir, moi-même, des tonnes de gens, c'est évident ! Des gens qui font de l'ethnobotanique mais qui n'en auraient jamais fait s'ils n'avaient pas été proches de Salagon. Ou qui n'en font pas de la même manière qu'un ethnologue qui au cours de son terrain est amené à faire tout un coup de l'ethnobotanique. Et qui n'en font pas non plus comme les ethnopharmacologues ».

Dans la base de données constituée à partir des fiches d'inscriptions, 93 participants (ce qui représente 53 personnes différentes) ont été identifiés comme exerçant une activité dans le domaine de l'ethnobotanique²². Mais ces participants ne sont pas les individus qui assistent le plus fréquemment au séminaire. En effet, trois seulement (Pierre Lieutaghi, Laurence Chaber et Magali Amir) sont « assidus »²³ et près de la moitié font partie de la population des « nouveaux » (cf. tableau 1/e). Par ailleurs, ces personnes

²¹DUBOST Françoise, LIZET Bernadette, ZONABEND Françoise, 1999, *Mission Ethnopôles*, disponible en ligne sur le site du Ministère de la culture et de la communication, 16 pages.

²²Les personnes identifiées comme « travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique » sont celles qui ont signalé sur leur fiche d'inscription poursuivre des recherches en ethnobotanique.

²³L'assiduité des participants aux séminaires a été évaluée sur la base du nombre de participations recensées. Le qualificatif « assidu » s'applique aux personnes qui ont assisté en 8 et 14 fois au séminaire. Le qualificatif « nouveau » est attribué à ceux qui ne sont venus qu'une seule fois à Salagon.

participent assez rarement en tant qu'intervenants. A peine 30% ont proposé une conférence à Salagon (cf. tableau 1/f).

Tableau 1/e : Fidélité des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des personnes

FIDELITE	NB	%
NOUVEAU	25	47,20%
FAMILIER	14	26,40%
HABITUE	10	18,90%
ASSIDU	3	5,70%
REGULIER	1	1,90%
Total	53	100,00%

Tableau 1/f : Interventions des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des personnes

INTERVENTION	NB	%
NON	66	71,0%
OUI	27	29,0%
Total	93	100,0%

Dès lors, il semblerait que « l'école » de Salagon soit principalement fréquentée et animée par des acteurs qui ne sont pas des professionnels de l'ethnobotanique (tels que définis dans la partie précédente).

Les « assidus » représentent 2,3% de l'ensemble des participants au séminaire. Dans cette population, il est notable de constater que les chercheurs sont largement majoritaires. Plus de 60% des « assidus » font partie de la composante recherche²⁴ (cf. tableau 1/g). Par ailleurs, dans la composante recherche, les participants « assidus » et « habitués » sont également majoritaires vu qu'ils représentent 43,2 % de l'ensemble de cette population (cf. tableau 1/h).

Tableau 1/g : Part des assidus dans les différentes catégories professionnelles

CATEGORIE PROFESSIONNELLE	ASSIDUS	PART
RECHERCHE	87	60,80%
NATURE	30	21,00%
CULTURE	11	7,70%
EDUCATION A L'ENVIRONNEMENT	8	5,60%
DIVERS	4	2,80%
HERBORISTE	3	2,10%
AGRICULTURE	0	0%
MEDICAL	0	0,00%
Total	143	100,00%
PART DES ASSIDUS		13,20%

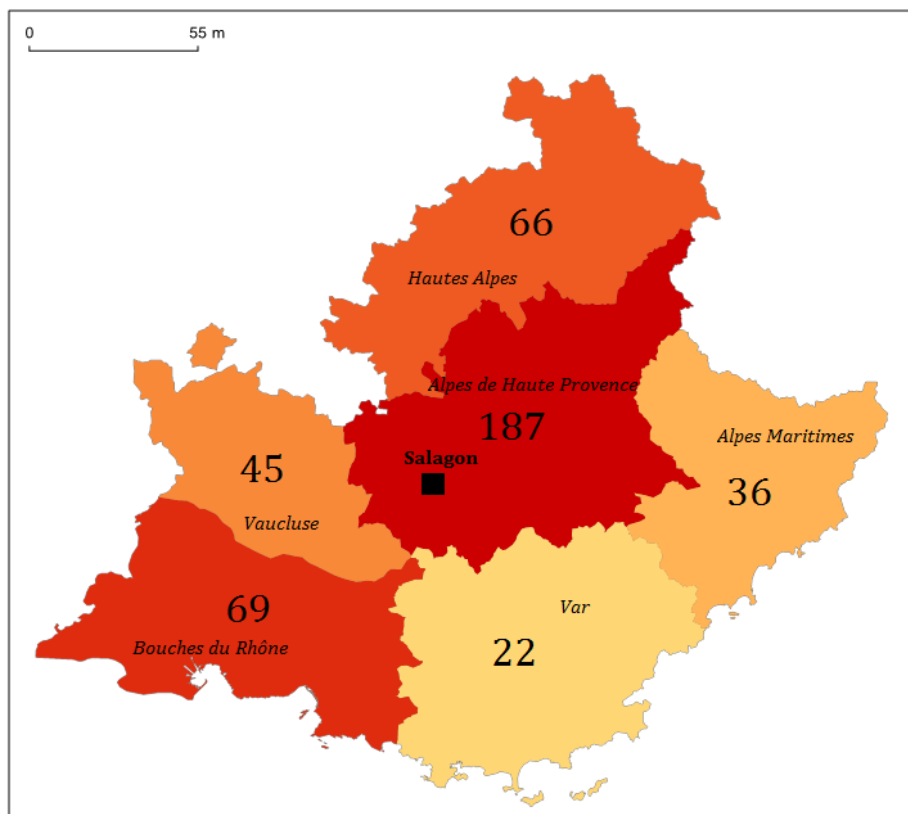
Tableau 1/h : Fidélité des chercheurs

RECHERCHE	NOMBRE	PART
NOUVEAU	134	34,10%
ASSIDU	87	22,10%
HABITUE	83	21,10%
FAMILIER	77	19,60%
REGULIER	12	3,10%
Total	393	100,00%

²⁴Cette composante qui comptabilise 393 participants (soit 205 personnes) sera étudiée dans la seconde partie du rapport.

Enfin, sur les 1083 participants venus à Salagon en quatorze années de séminaires, 438 étaient originaires de la région Provence Alpes Côte d'Azur (PACA), soit 40,4%. Ces régionaux sont par ailleurs en grande partie domiciliés dans le département des Alpes de Haute Provence (cf. croquis 1/a).

Croquis 1/a : Participants originaires de la région PACA.²⁵



Le comité scientifique

Depuis 2012, un comité scientifique apprécie la valeur des communications soumises par les intervenants qui souhaitent proposer une conférence à Salagon. Ce comité scientifique est composé de Pierre Lieutaghi, Danielle Musset, Pascal Luccioni, Jean-Yves Durand et d'Elise Bain qui sélectionnent ensemble les interventions retenues pour le séminaire d'ethnobotanique. Elise Bain explique que « *le comité existait informellement depuis l'année dernière puisqu'en fait j'ai voulu, depuis un ou deux ans, compte tenu du fait qu'il y a de plus en plus de monde, qu'on fasse vivre un peu le séminaire en dehors du petit milieu de Salagon et de Pierre Lieutaghi. Je n'étais pas la seule à penser cela, on s'était dit que ça serait bien de diffuser l'appel à communication pour inviter des ethnologues, et autres, sur des sites d'anthropologie, la société française d'ethnologie (SFE) et puis Calenda. Or pour s'inscrire à Calenda et à la SFE, en tant que séminaires, il fallait dire quel était le comité scientifique* ».

²⁵ 13 participants ont indiqué sur leur fiche d'inscription venir de la région PACA mais sans signaler leur département d'origine.

La création du comité scientifique témoigne de la volonté émise par Salagon de s'ouvrir plus largement sur le monde de la recherche. En effet, le séminaire est largement fréquenté par un public de fidèles et pour certains, telle que Bernadette Lizet, « *il y a un vrai problème de vivier (...) c'est un peu trop dans l'entre-soi* ». Sortir du « *petit milieu de Salagon* », pépinière d'ethnobotanistes retranchés dans les Alpes de Haute Provence est un souhait partagé par les organisateurs mais également par les participants. Ainsi de Cécile Michel, en recherche d'emploi et anciennement animatrice nature, qui semble constater « *une petite routine qui s'installe, il y a toujours les mêmes qui reviennent et c'est bien quand il y a des nouveaux car quand on est dans l'auditoire c'est intéressant de voir des nouvelles choses* » et d'Elise Bain, qui estime également qu'il fallait « *pour ne pas tourner en rond, pour ne pas avoir toujours les mêmes têtes, même s'il y a toujours des nouvelles personnes, (...) renouveler un peu le truc, donner un nouveau souffle* ».

Mais la volonté d'ouvrir le séminaire sur un plus large public ne signifie pas pour autant ouverture sur le « grand public ». Depuis 2001, le programme du séminaire mentionne que « *le séminaire est ouvert à toute personne disposant déjà de bases en ethnologie et/ou botanique, ou motivée par un projet de recherche personnel, dans tous les cas impliquée par un investissement prioritaire dans les thématiques abordées au cours des journées* ». D'ailleurs, Danielle Musset ne considère pas « *que le séminaire soit grand public, on a de plus en plus de monde c'est vrai, donc c'est un public qui est peut être plus diversifié, moins confidentiel, mais ce n'est pas forcément du grand public, ce sont des gens qui ont quand même, pour la plupart, fait des enquêtes, en font, et s'intéressent à titre professionnel ou personnel à l'ethnobotanique* ». Pour d'autres, le séminaire serait même de moins en moins « grand public ». Ainsi de Dorothy Dore qui en se remémorant la dernière édition du séminaire avoue trouver « *que c'était moins grand public (...) c'est plus institutionnel qu'auparavant* ».

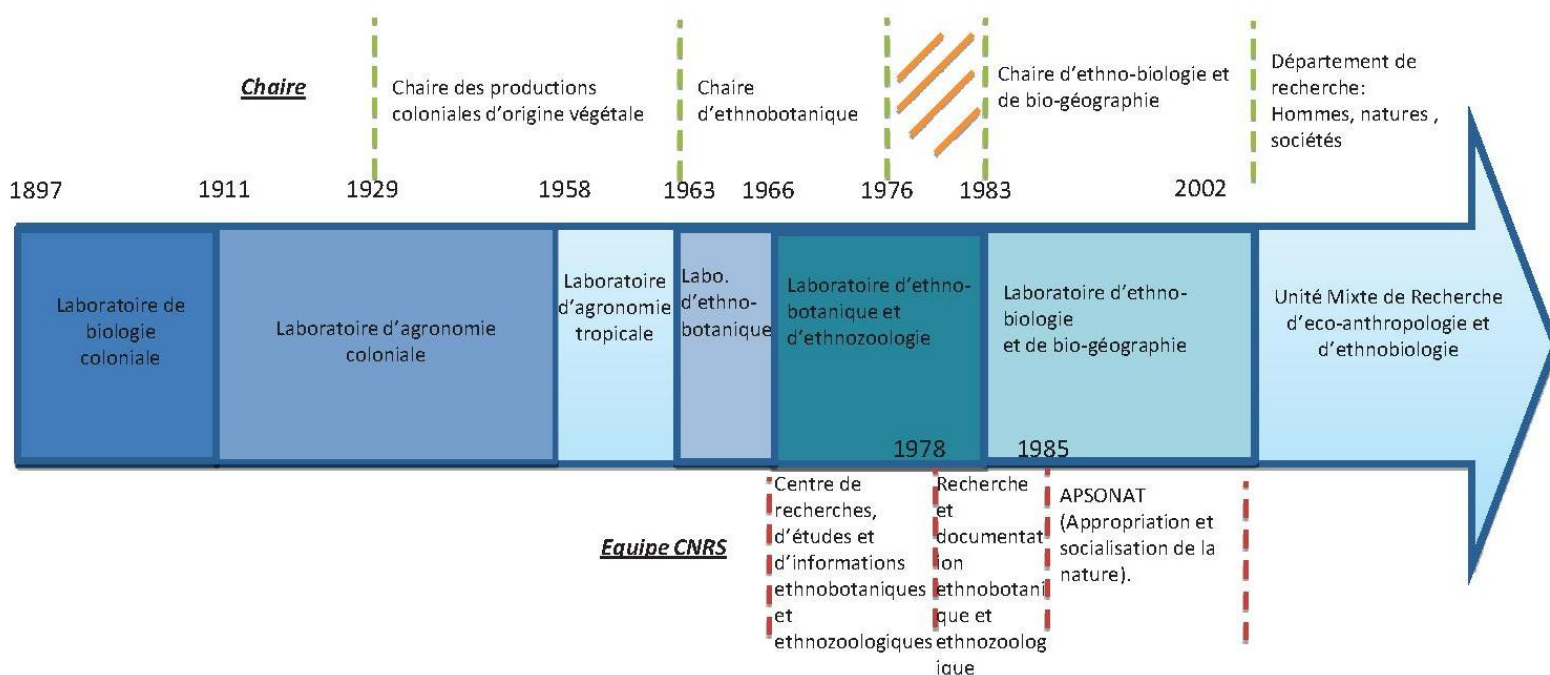
Ainsi, la récente création du comité scientifique semble constituer le marqueur d'un processus en cours visant à positionner Salagon dans le paysage de la recherche universitaire et plus spécialement dans le monde de l'anthropologie sociale et culturelle. En effet, il est notable de constater que parmi ces cinq personnalités, une seule (Pierre Lieutaghi) est ethnobotaniste. Danielle Musset, Jean-Yves Durand et Elise Bain sont ethnologues et Pascal Luccioni est maître de conférences en langues anciennes. Ce dernier assume d'ailleurs de pratiquer « *une sorte d'ethnobotanique de tricheur, [car] je fais de l'ethnobotanique de gens qui ne sont pas là pour en répondre, ou avec qui je n'ai pas de relations* ». Ainsi, à la manière de Pascal Luccioni qui se définit lui-même comme un « *serviteur de l'ethnobotanique* », « l'école » de Salagon serait principalement constituée de chercheurs en sciences sociales ayant développé à Salagon une compétence en ethnobotanique.

2/ Salagon et le Muséum

Ethnobotanique et Ethnozoologie

L'histoire de l'ethnobotanique au Muséum National d'Histoire Naturelle a été profondément marquée par la patte des différents chercheurs qui se sont succédés à la tête du laboratoire d'ethnobotanique (qui n'aura de cesse de changer de nom, cf. illustration 1/a). Le laboratoire d'ethnobotanique du Muséum a été créé en 1963 par Roland Portères, qui rebaptisait ainsi le laboratoire d'agronomie coloniale qu'il dirigeait depuis seize ans. Portères publia de nombreux articles en ethnobotanique, récolta des échantillons de plantes lors de ses missions en Afrique et contribua à définir la place et le champ de l'ethnobotanique. Agronome de formation, il entendait faire de l'ethnobotanique une discipline à part entière et proposait dans son « Cours d'ethnobotanique générale » une réflexion sur l'histoire, le statut, la pensée de l'ethnobotanique. Il forgea ainsi différents concepts, dont « l'ethnobotanicité » qu'il définissait comme « *l'état ou le fait de mise en relation fonctionnelle entre le Monde Végétal et les Sociétés humaines. (...) Les hommes en société ne connaissent qu'une partie du domaine floristique de leur environnement. (...) Dans tous les cas : usage sans nom, nom sans usage, nom et usage, il y a ethnobotanicité. (...) Il existe un taux d'ethnobotanicité qui se définit comme étant le rapport quantitatif entre les unités végétales taxinomiques connues par le groupe (usages et évocations, appellations) et celles présentes dans l'espace ethno-floristique* ». ²⁶

Illustration 1/a : Evolution du laboratoire d'ethnobotanique du Muséum National d'Histoire Naturelle (1897-201...)



²⁶PORTERE Roland, 1969-1970, *Cours d'ethno-botanique générale*, Paris, Laboratoire d'ethno-botanique et d'ethno-zoologie, MNHN, 151 pages.

Ce concept a été repris par Pierre Lieutaghi qui constatait toutefois que « *la comparaison entre un ensemble de taxons sélectionnés par une société, ainsi des médicinales ou des alimentaires, et la flore globale de son territoire estimée selon les critères savants, pêche par une différence importante de nature : la flore "en relation" correspond à un tri, tandis que la flore globale est un ensemble brut où tous les taxons ne sont pas détenteurs de sens ou d'emplois potentiels. (...) C'est donc plutôt à l'intérieur d'une collecte ethnobotanique, qui ne considère que la part socialisée de la flore, qu'on peut tenter des bilans chiffrés comparatifs suffisamment fiables, le TEB restant une approximation très généraliste. (...) Le nombre d'espèces "socialisées" est à considérer parallèlement à la diversité de leurs fonctions. Il est probable que le TEB chute lorsqu'on peut avoir recours à des plantes polyvalente* »²⁷. Appliquée sur différents résultats d'enquêtes, l'expérience révélait que « *le taux d'ethnobotanité dans notre pays atteste que la connaissance populaire des plantes, exprimée en nombre d'espèces aujourd'hui perçues et mises en œuvre, se situe vraisemblablement entre 15% et 20%* ».

En 2001, Serge Bahuchet et Bernadette Lizet proposèrent une conférence à deux voix sur l'ethnobotanique au Muséum. Pour les deux chercheurs, la transformation du laboratoire d'agronomie coloniale en laboratoire d'ethnobotanique « *repose implicitement sur l'œuvre d'André-Georges Haudricourt* »²⁸. En effet, à la même époque, Haudricourt publiait l'un de ses plus fameux articles « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ». Haudricourt y expliquait qu'en Occident, la mentalité paternaliste se retrouve aussi bien dans l'esclavage pratiqué sous l'Antiquité que dans les pratiques des bergers qui commandent et protègent leur troupeau dans une dialectique de maître à esclave. Cette relation à la nature traduit un rapport direct positif : l'homme intervient en permanence auprès de l'animal surdomestiqué. Face à cette civilisation paternaliste, la culture de l'igname en Nouvelle Calédonie témoigne d'un autre rapport à la nature : une relation indirecte négative. La culture du tubercule ne nécessitant en effet que peu d'interventions de l'homme.

Comme le constatent Bernadette Lizet et Serge Bahuchet, « *la méthode ethnobotanique et ethnozoologique d'Haudricourt est à la fois profondément originale et résolument interdisciplinaire* ». Celui que beaucoup décriront comme un « passe-muraille »²⁹ résume ici efficacement sa démarche « *ce qui caractérise une science, c'est avant tout le point de vue plutôt que l'objet. Prenons une table : elle peut être étudiée du point de vue mathématique, c'est un parallélépipède aplati ; du point de vue physique, c'est un objet solide qui résiste à l'écrasement ; du point de vue chimique, c'est un composé de carbone, susceptible de combustion ; du point de vue*

²⁷ LIEUTAGHI Pierre, Badasson & Cie : *tradition médicinale et autres usages des plantes en Haute-Provence*, Actes Sud, Arles, 2009, pages 579-580.

²⁸ BAHUCHET Serge, LIZET Bernadette, 2003, « L'ethnobotanique au Muséum national d'histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon*, Premier volume, page 23.

²⁹ ARLAUD Jean, DIBIE Pascal, 1987, *Haudricourt, le passe-muraille*, 1990, 50 mn, Films de La Lauze.

*biologique, c'est un tissu dit de bois, formé par les anciens vaisseaux conducteurs de la sève des grands végétaux ; et du point de vue des sciences humaines, c'est un objet autour duquel l'homme s'assied pour manger ou travailler. Si l'on peut étudier le même objet de différents points de vue, il est sûr par contre qu'il y a pour moi un point de vue essentiel, celui qui peut donner les lois d'apparition et de transformation de l'objet : la table, c'est l'évolution historique de la façon de s'asseoir, de manger, et de travailler qui l'explique »*³⁰. Ainsi, pour comprendre les relations que les hommes entretiennent entre eux, il est utile de partir du végétal mais l'ethnobotaniste peut tout aussi bien se faire ethnozoologiste : *« une question reste pour moi sans réponse : si c'était les autres êtres vivants qui avaient éduqué les hommes, si les chevaux leur avaient appris à courir, les grenouilles à nager, les plantes à patienter »*³¹. Haudricourt va donc chercher à associer les deux démarches : en 1965, il fonde la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique (SEZEB). Un an plus tard, le laboratoire de Portères devient « laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie ».

Mais si au Muséum l'interdisciplinarité au sein des ethnosciences continue de guider les pratiques des chercheurs, à Salagon, peu de participants étudient les relations que les hommes entretiennent avec les animaux. Pour Bernadette Lizet, qui travaille autant sur l'animal que sur le végétal, *« l'ethnozoologie n'a absolument pas la visibilité sociale que peut avoir l'ethnobotanique »*. Pascal Luccioni considère que ce phénomène est extrêmement paradoxal car *« quand Greenpeace réussit à sauver des baleines ils soulèvent beaucoup plus d'enthousiasme que lorsqu'ils vont réussir à sauver une orchidée »*. Différentes raisons ont été avancées par les participants pour expliquer cet intérêt exclusif pour les plantes.

Pour beaucoup, le monde végétal est plus facilement accessible que le monde animal. Ainsi de Vanessa Cholez qui considère *« qu'on va plus facilement avoir accès aux plantes qu'aux animaux. Les animaux il faut se poster, il faut attendre, les plantes elles sont là, elles sont plus accessibles »* et de Pascal Luccioni pour qui *« le monde végétal représente une variété immédiate plus perceptible que le monde animal »*. Par ailleurs, compte tenu du volet pratique associé à l'ethnobotanique, de nombreux informateurs cherchent en assistant au séminaire à recueillir des recettes. Ainsi de Céline Hélary, qui vient de terminer sa formation d'herboriste à l'Association pour le Renouveau de l'Herboristerie et qui envoie parfois aux autres étudiants de l'école les recettes et les conseils thérapeutiques qu'elle relève au cours des conférences. D'ailleurs, Céline Hélary l'admet, elle *« n'arrive pas encore très bien à faire une différence claire entre l'ethnobotanique et l'herboristerie »*.

Par ailleurs, plusieurs informateurs ont émis l'hypothèse que le monde végétal serait plus vaste que le monde animal : *« dans notre vie quotidienne les animaux ça se résumant*

³⁰ DIBIE Pascal, HAUDRICOURT André-George, 1987, *Les pieds sur terre*, Editions Métailié, Paris.

³¹ Ibid.

beaucoup aux animaux domestiques » constate Vanessa Cholez. Enfin, la plupart des informateurs considèrent qu'ils se sont tournés vers l'ethnobotanique du fait d'une sensibilité exacerbée pour le monde végétal. Ainsi de Raphaëlle Garreta, ethnologue au conservatoire botanique de Midi-Pyrénées, qui confie s'être naturellement intéressée aux plantes car « *c'était peut être plus évident que les animaux, j'étais beaucoup moins branchée par les animaux* » ou de Vanessa Cholez qui a voulu mettre sa sensibilité pour le monde végétal au service d'une « *prise de conscience de ce qu'est le végétal, qui est souvent perçu comme inerte, à peine vivant. C'est ça qui me motive dans mes travaux, de participer à cette prise de conscience là, que ce n'est pas inerte, qu'il y a des interactions incroyables, un langage* ». Mais le fait que le séminaire d'ethnobotanique ne se consacre pas davantage aux animaux ne signifie pas pour autant que les participants sont hostiles au monde animal. On constate par exemple que de nombreux participants sont végétariens (en 2008, 13,2% des participants signalèrent sur leur fiche d'inscription vouloir manger un repas végétarien).

Ethnobotanique et ethnobiologie

Si les chercheurs du Muséum étendent en 1966 leur sujet de recherche à l'animal, à la même période, aux Etats-Unis, l'ethnobotanique et l'ethnozoologie sont fondues dans « l'ethnoscience », objet d'étude investi par les anthropologues de l'école de la « new ethnography ». L'ethnoscience³² « *peut être interprétée comme impliquant une analyse ethnobotanique, ethnogéographique, etc. Mais il est important de souligner que l'approche est une ethnographie générale, en aucune manière limitée à ces branches de l'ethnographie (...). Ce préfixe doit être compris ici dans un sens particulier: il se réfère aux systèmes de savoir et de connaissance d'une culture donnée* »³³. Ainsi, tandis qu'aux Etats-Unis l'ethnobotanique constitue une catégorie de cette « ethnoscience », qui recouvre « *les systèmes d'idées, de notions, de représentations et d'attitudes que les diverses sociétés humaines ont développés au cours de leur histoire et qu'elles entretiennent et développent à l'égard de leurs environnements* »³⁴, en France, « les ethnosciences » sont des disciplines scientifiques se préoccupant des rapports entre l'homme et la nature « *dans un rapport de réciprocité, [qui doit] recourir à l'étude d'un objet considéré comme un ensemble d'activités humaine dont toutes les composantes sont solidaires* »³⁵.

Haudricourt critiquait volontiers l'ethnoscience américaine « *ce qu'on appelle l'ethnoscience, c'est la science des gens qui n'ont pas de science. Il n'y a pas très longtemps, il y avait les universitaires et les ingénieurs qui savaient, le "peuple" qui en savait un peu* »

³² Le terme apparaît pour la première fois dans la troisième édition du livre de MURDOCK Georges P., 1950, *Outline of cultural materials*, New Haven : Behavior science outlines.

³³ STURTEVANT William C., 1964., "Studies in Ethnoscience", *American Anthropologist* 66:99-131

³⁴ BARRAU Jacques, 1984, Ethnologie : ethnoscience, *Encyclopædia Universalis*, Paris : 482-484.

³⁵ HAUDRICOURT André-George, 1991, « Les plantes cultivées d'Europe », *Le grand livre des fruits et des légumes, Histoire, culture et usage* par Daniel Meiller et Paul Vannier, La Manufacture, Besançon.

moins et les "sauvages" qui ne savaient rien du tout. Aujourd'hui, nous pensons que les fameux "sauvages" savent des tas de choses que nous ne savons pas et nous nous intéressons aux humains, aux végétaux qui apportent des réponses enrichissantes aux problèmes que nous nous posons »³⁶. Mais celui que les journalistes surnommaient le « zappeur transsciences »³⁷ n'était pas moins critique avec les ethnosciences françaises. Lassé des préfixations en « ethno », il appelait comme son collègue Jacques Barrau à l'abolition des frontières entre les disciplines. Pour Jacques Barrau, « il eût été infiniment préférable que l'on s'en tînt chez nous au vieux terme d'Eugène Rolland, "histoire naturelle populaire", au lieu de ce foisonnement d'ethno-disciplines naturalistes ! »³⁸. Mais comme le constate Serge Bahuchet « la réconciliation des deux écoles viendra plus tard, par la reprise du concept d'ethnobiologie proposé par Castetter (1944) et qui, en réunissant à la fois ethnobotanique, ethnozoologie et ethnoécologie (on disait aussi, en souriant, les ethno-X), permet cette approche globale, à l'échelle d'une société »³⁹.

Jacques Barrau est engagé au laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie en 1966. Ingénieur agricole de formation, il a soutenu une thèse au laboratoire d'agronomie tropicale en 1957 sur les plantes alimentaires de l'Océanie et a commencé sa carrière en Nouvelle Calédonie. Là bas il fait la rencontre de l'ethnobotaniste américain Harold Conklin qui l'initiera à une vision de l'ethnobotanique fortement influencée par l'anthropologie cognitive et par l'écologie. Après avoir été un an professeur d'ethnobiologie à l'Université de Yale, Barrau arrive au Muséum chargé de ses nouvelles influences qu'il imprimera à son tour sur les chercheurs du laboratoire d'ethnobotanique. Ainsi de Serge Bahuchet qui explique que ce nouveau tournant ethnoécologique consiste à « remettre les savoirs biologiques populaires dans leur contexte écologique ». Dès lors, « l'ethnoécologie dépasse l'association des savoirs et des savoir-faire des ethnosciences françaises, pour rechercher les relations entre eux »⁴⁰.

Ces différentes influences ont marqué l'histoire du laboratoire d'ethnobotanique et a fortiori, la méthodologie de la discipline elle-même. Dans les années 1970-1980, une véritable émulation se produit autour du séminaire « Ecologie et sciences humaines » animé à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales par Jacques Barrau. Clotilde Boivsert, fondatrice de l'Ecole des plantes de Paris, y fait la rencontre de Pierre Lieutaghi, qui le fréquente également. L'ethnobotaniste nouera à cette époque des relations amicales avec Jacques Barrau. En 1986, lorsque Pierre Lieutaghi publie *L'herbe qui renouvelle*, il commence son ouvrage par une dédicace « à Jacques Barrau.... ». En 2002, dans l'avant propos à la seconde édition du *Livre des arbres*, l'ethnobotaniste raconte qu'« au moment de la rédaction du présent ouvrage [en 1969] (où le mot ethnobotanique ne figure même pas), je n'avais qu'une très vague idée de la constitution en discipline du domaine des relations sociétés/monde végétal. C'est la rencontre avec le

³⁶ Ibid.

³⁷ « Le zappeur transsciences », *Libération*, 26 septembre 1990.

³⁸ BARRAU Jacques, 1984, Ethnologie : ethnosciences, *Encyclopædia Universalis*, Paris : 482-484.

³⁹ BAHUCHET Serge, 2012, « Du Jatba-Revue d'ethnobiologie à la Revue d'ethnoécologie », *Revue d'ethnoécologie*, 1.

⁴⁰ Ibid.

regretté Jacques Barrau et le Laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie du Muséum (devenu Laboratoire d'ethnobiologie), dès le début des années 1970, qui allait orienter mes recherches vers un mode plus soucieux de compréhension que d'accumulation de faits et d'anecdotes ».

Jacques Barrau mènera par ailleurs plusieurs recherches en Haute Provence. Ainsi, en 1970, il publie dans le *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée* un article sur « une exposition ethnobotanique en Haute Provence ». Dans cet article, le chercheur avoue que « *la recherche ethnobotanique n'est pas nécessairement une entreprise exotique et on oublie trop souvent que la France offre à ses travaux un champ encore riche* »⁴¹. On y apprend également que différents chercheurs du laboratoire d'ethnobotanique (dont André-Georges Haudricourt) récoltèrent durant l'été 1970 quelques simples et plantes utiles dans la région de Brantes (84), ce qui donna lieu à une exposition sur la flore du pays dans l'ancienne chapelle du village. Bernadette Lizet, qui a fréquenté les deux hommes, témoigne que « *dans les activités de recherche de l'équipe à l'époque dirigée par Jacques Barrau et ensuite par Claudine Friedberg, il y avait des échanges réguliers avec Pierre via Barrau. Parce que Pierre était très proche de Jacques Barrau. Barrau associait Pierre très régulièrement à la recherche* ».

Dès lors, si à Salagon l'ethnobiologie continue de s'exercer à travers un intérêt prioritaire pour le monde végétal, cela n'implique ni un désintérêt pour le reste du champ de recherche, ni un rejet des traditions et influences imprimées par les grands fondateurs que ce sont Haudricourt, Portères et Barrau. Pour certains intervenants, il s'agit plutôt de limiter son sujet de recherche. Ainsi de Magali Amir, qui avoue que « *ça pourrait être les animaux car c'est passionnant aussi, ça pourrait être les pierres aussi, il y a plein de choses, mais faut bien un peu se limiter et moi dès le début de ma vie ça a été les plantes et les hommes* ». Pour d'autres, tout en étant centrés sur le végétal, la perspective de Salagon est bien ethnoécologique puisque comme le constate Pascal Luccioni « *l'ethnobotanique est particulièrement bien placée pour réfléchir aux questions d'ethnoécologie car le végétal du fait qu'il est lié au sol, qu'il est immobile enfin il peut bouger, mais il est immobile à un moment T contrairement aux animaux, il nous renseigne donc plus sur le milieu que ne le fait l'animal qui peut être là un peu par hasard* ».

⁴¹BARRAU Jacques, 1970, « Activités du laboratoire d'ethnobotanique - Une exposition ethnobotanique en Haute-Provence », *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, 17 : 342-345, Paris.

En 1985, Claudine Friedberg, qui a pris la tête du nouvellement nommé laboratoire d'ethnobiologie et de bio-géographie, intègre l'équipe à une Unité de Recherche Associée (URA) baptisée « appropriation et socialisation de la nature » (APSONAT). Entrée au Laboratoire d'Agronomie Tropicale en 1956 comme assistante, Claudine Friedberg y réalise par la suite sa thèse sur « les Bunaq de Timor et les plantes » sous la direction d'André-Georges Haudricourt. Pour Serge Bahuchet et Bernadette Lizet, ce changement de direction crée « *une véritable rupture avec l'ethnobotanique, la perspective est délibérément anthropologique* »⁴².

Pour Claudine Friedberg, « *en anthropologie, l'intérêt pour les relations que les sociétés entretiennent avec les éléments naturels de leur environnement s'est manifesté de plusieurs façons à travers 1) l'étude de "la culture matérielle", 2) l'analyse des modes de connaissance des objets et phénomènes naturels en liaison avec leur utilisation aussi bien technique que symbolique* ». Cette interdisciplinarité se serait développée grâce à l'apport majeur de trois chercheurs : André Leroi-Gourhan, André-Georges Haudricourt et Claude Lévi-Strauss. Toujours selon Claudine Friedberg, « *c'est pour comprendre les "positions" des plantes et des animaux figurant dans les mythes que Lévi-Strauss porta tant d'attention à leurs caractéristiques biologiques, écologiques et comportementales susceptibles de justifier la place qu'ils occupent dans les couples d'opposition les associant, par exemple, les uns à la sécheresse et les autres à l'humidité ou les uns au monde aquatique, les autres à l'air ou encore le mouvement migratoire de certains animaux au cycle des saisons. L'enseignement de Lévi-Strauss sensibilisa donc ceux qui venaient l'écouter à la nécessité de connaître le milieu dans lequel vit une société pour comprendre le langage mythique par lequel elle exprime sa conception du fonctionnement du monde* »⁴³.

Dans le rapport scientifique qu'elle rédige sur les activités d'APSONAT, Claudine Friedberg explique que « *les activités de l'URA se définissent comme une approche anthropologique dans le champ interdisciplinaire des rapports entre écosystèmes et systèmes sociaux* ». Elle précise que « *les méthodes que nous appliquons sont celles de l'ethnoscience, c'est-à-dire la combinaison de deux types d'analyse. Dans l'une nous examinons les faits en mettant en évidence les catégories et les représentations indigènes, dans l'autre nous utilisons les outils scientifiques propres à la biologie et aux sciences de l'homme. Nos objets d'études ne sont jamais considérés comme des phénomènes isolés mais ils sont replacés dans les écosystèmes et les systèmes sociaux* »⁴⁴. Elle reprend ainsi explicitement la démarche proposée par Lévi-Strauss qui expliquait que « *l'un [la nature] impose à la pensée mythique des contraintes résultant du rapport à un milieu*

⁴²BAHUCHET Serge, LIZET Bernadette, 2003, « L'ethnobotanique au Muséum national d'histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon*, Premier volume, pages 29-30.

⁴³FRIEDBERG Claudine, 1992, sous la direction de Marcel Jollivet, « Ethnologie, anthropologie : les sociétés dans leurs "natures" », *Sciences de la nature, sciences de la société : les passeurs de frontières*, Paris : CNRS éd, p. 155-166

⁴⁴Rapport scientifique 1985-1989, Apsonat, URA 882, Muséum national d'histoire naturelle, CNRS.

particulier ; l'autre [la culture] traduit des exigences mentales qui se manifestent avec constance, indépendamment des différences entre les milieux »⁴⁵.

Cette emprise de l'anthropologie sur les ethnosciences se renforce aujourd'hui à travers l'étude des Traditional Ecological Knowledges. La Convention sur la Diversité Biologique, signée lors du sommet de Rio de 1992, préconisait la prise en compte des « *savoirs, innovations et pratiques des communautés autochtones et locales* »⁴⁶. Depuis, l'étude des savoirs naturalistes des peuples locaux est devenue un véritable champ de recherche en anthropologie. En 2001, une chaire d'anthropologie de la nature est créée au Collège de France sous la direction de Philippe Descola. Dans sa leçon inaugurale, l'anthropologue définissait ainsi la nouvelle vocation de l'anthropologie « *elle est de contribuer avec d'autres sciences, et selon ses méthodes propres, à rendre intelligible la façon dont des organismes d'un genre particulier s'insèrent dans le monde, en sélectionnent telles ou telles propriétés pour leur usage et concourent à le modifier en tissant, avec lui et entre eux, des liens constants ou occasionnels d'une diversité remarquable mais non infinie.* » Il s'agit donc d'étudier « *comment, sur une chaîne de discontinuités accessibles à tous, des ensembles d'hommes ont su tisser une trame singulière en nouant des points selon un arrangement et des motifs qui leur sont propres, mais grâce à une technique qu'ils partagent avec d'autres, au moins sous forme de variante* ».

Cette démarche structuraliste s'applique bien à la question des relations hommes/plantes. Comme le constate Pierre Lieutaghi « *que des lignes structurantes traversent la relation des hommes et des plantes par delà cultures et climats n'expose pas pour autant ce dialogue à l'uniformité. Bien au contraire, les contingences naturelles et sociales induisent, dans les mailles de ce réseau à tendances déterministes, une immense diversité de modulations qui répondent à celle de la flore comme à l'inventivité des sociétés* »⁴⁷. Elle présente également l'avantage, comme le remarque Claudine Friedberg, de proposer une démarche holiste « *sans qu'il soit nécessaire de la saucissonner en différentes ethno "quelque chose", ce qui embrouille plus que cela ne simplifie la démarche* »⁴⁸. En 2009, la revue *Anthropobotanica* a été créée par le Muséum National d'Histoire Naturelle pour permettre à des chercheurs issus de disciplines différentes mais travaillant tous sur l'histoire des relations entre l'homme et le monde végétal, de proposer différentes études ethnobotaniques. La même année, Serge Bahuchet prenait la tête du laboratoire qui devenait *Laboratoire d'eco-anthropologie et d'ethnobiologie*.

⁴⁵ LEVI-STRAUSS Claude, 1983, « Structuralisme et écologie », in *le Regard éloigné*, Paris, Plon, 398 pages.

⁴⁶ *Convention sur la Diversité Biologique*, 1992, Nations Unis, 32 pages.

⁴⁷ LIEUTAGHI Pierre, 2008, « L'ethnobotanique, science humaine au miroir des plantes », sous la direction de Francis Hallé et Pierre Lieutaghi, *Aux origines des plantes, tome 2, des plantes et des hommes*, Paris, Fayard.

⁴⁸ FRIEDBERG Claudine, 2005, « Ethnoscience et autres ethno « machins » aujourd'hui », *Le Journal de la Société des Océanistes*, 120-121.

3/ Salagon et les autres acteurs de l'ethnobotanique

Ethnobotanique et ethnopharmacologie

Quand on leur demande de définir l'ethnobotanique, de nombreux informateurs choisiront de décrire la discipline en l'opposant à sa « sœur rivale », l'ethnopharmacologie. L'ethnopharmacologie est « *l'étude scientifique interdisciplinaire de l'ensemble des matières d'origine végétale, animale ou minérale, et des savoirs ou des pratiques s'y rattachant, que les cultures vernaculaires mettent en œuvre pour modifier les états des organismes vivants, à des fins thérapeutiques, curatives, préventives, ou diagnostiques* »⁴⁹. Partant d'un même intérêt pour la relation homme/plante, la démarche et la finalité des deux ethnosciences prennent des chemins différents : tandis que l'ethnobotanique s'intéresse aux relations réciproques qui unissent l'homme et la plante (médicinale mais pas seulement), l'ethnopharmacologie privilégie « *la recherche extractive et chimique appliquée aux plantes connues pour leur activité thérapeutique mais aussi toxicologique* »⁵⁰.

Intimement liées, les deux disciplines pourraient, selon Claudine Friedberg, bénéficier de la même approche méthodologique. En effet, pour la chercheuse, « *les méthodologies d'enquête mises au point depuis plusieurs décennies dans le cadre de l'ethnoscience s'appliquent à l'ethnopharmacologie* ». Ainsi, l'ethnobotaniste et l'ethnopharmacologue doivent respecter différentes étapes dans le travail d'enquête. Tout d'abord « *il faut souligner l'importance du recueil des termes vernaculaires non seulement pour les noms de plantes mais aussi pour les maladies, les préparations médicamenteuses et toutes les notions qui y sont liées. (...) Ceci implique une pratique suffisante de cette dernière ou à défaut une connaissance approfondie de la culture locale* ». Ensuite, « *pour déterminer ce que les informateurs attendent de l'action d'une plante il faut savoir comment ils imaginent son impact sur le fonctionnement du corps. Pour comprendre ce que signifient leurs concepts dans ce domaine, on doit inévitablement en venir à les interroger sur ce qu'ils pensent de l'organisation du monde et de la société* ». Enfin, « *il faut tenir compte des niveaux de savoir : faire la différence entre la médecine de spécialistes et la médecine domestique, entre ce qui est écrit et ce qui est oral, entre ce que l'on dit et ce que l'on fait. C'est au prix de telles précautions dans les enquêtes de terrain que l'on peut espérer cerner le type d'efficacité d'une plante médicinale et donc orienter efficacement les analyses permettant de mettre en évidence ses principes actifs et ses possibles applications* »⁵¹.

⁴⁹FLEURENTIN Jacques, DOS SANTOS José, 1991, « L'ethnopharmacologie, une approche pluridisciplinaire », *Ethnopharmacologie. Sources, méthodes, objectifs, Actes du Premier colloque européen d'ethnopharmacologie, Metz, 23-25 mars 1990*, Paris : Éd. de l'ORSTOM, Metz : Société française d'ethnopharmacologie, page 26.

⁵⁰VERAIN, A. « Les plantes médicaments : évolution de leur utilisation et de leur législation », *Ethnopharmacologie. Sources, méthodes, objectifs, Actes du Premier colloque européen d'ethnopharmacologie, Metz, 23-25 mars 1990*, Paris : Éd. de l'ORSTOM, Metz : Société française d'ethnopharmacologie, page 51.

⁵¹FRIEDBERG Claudine, 1991, « Méthodologie d'enquête sur les plantes médicinales dans le cadre de l'ethnoscience: exemples indonésiens », *Ethnopharmacologie. Sources, méthodes, objectifs, Actes du Premier colloque européen*

C'est au cours du premier colloque européen d'ethnopharmacologie, organisé en 1990 par la Société française d'ethnopharmacologie (SFE), que ces précisions méthodologiques ont pu être apportées. La SFE est une association créée en 1986 « *qui vise à recenser les savoirs thérapeutiques traditionnels et promouvoir le développement des médicaments à base de plantes dans les pays du Nord et du Sud* »⁵². Les activités de l'association (basée à Metz) comprennent la publication d'une revue biannuelle (*Ethnopharmacologia*), plusieurs sessions de formation en ethnopharmacologie appliquée, l'organisation de colloques, la mise à disposition d'un fond documentaire et la programmation de visites guidées du jardin de plantes médicinales de l'établissement. L'association est présidée par le pharmacien Jacques Fleurentin et dirigée par un conseil d'administration composé essentiellement de pharmaciens et d'ethnopharmacologues. Pierre Lieutaghi est « membre correspondant » de la société.

Malgré ces connexions, pour beaucoup d'informateurs, il n'y a que peu de points communs entre l'ethnobotanique et l'ethnopharmacologie. Certains, comme Pierre Coste, accusent même « *l'ethnopharmacologie pilotée par la recherche du meilleur rendement dans le meilleur délai* » de laisser de côté « *tout le processus qui a permis d'identifier telle plante à tel mal* ». L'ethnopharmacologie constituerait alors un « *appauvrissement* » de l'entreprise ethnologique. D'autres, comme Pascal Luccioni, considèrent tout de même que l'ethnopharmacologie a du « *contribuer à l'écho qu'a pu avoir l'ethnobotanique* ». Vanessa Cholez explique qu'elle a « *découvert l'ethnopharmacologie avec la SFE et puis, de lecture en lecture, j'ai découvert l'ethnobotanique* ». Aujourd'hui doctorante en anthropologie, la jeune chercheuse considère s'être « *vraiment éloignée de l'ethnopharmacologie et du "simple usage" des plantes médicinales (...) pour construire peu à peu un regard plus holistique sur le rapport hommes/plantes* ». Pour beaucoup, les plantes médicinales constituent une porte d'entrée vers l'étude plus globale de l'ensemble de la relation homme-plante. Ainsi également de Pierre Lieutaghi, qui a commencé son travail d'ethnobotaniste en s'intéressant prioritairement aux plantes médicinales et plus particulièrement à la pharmacopée haute provençale. En 1984, avec la collaboration de Dorothy Dore, il rédigeait un rapport sur *Les plantes dépuratives de la pharmacopée populaire haut-provençale, Essai d'ethnopharmacologie comparative*. Dans ce rapport, l'ethnobotaniste expliquait qu'après avoir été « *quelque peu entraînés par l'attente implicite des autres partenaires du projet, nous avons accordé une place prioritaire au recueil des informations d'ordre ethnopharmacologique. (...) En quelques sortes il nous appartenait de proposer des pistes de recherche tant aux caryosystématiciens qu'aux biochimistes et aux pharmacologues* ». Plus loin il reconnaissait toutefois que « *sans doute [ce rapport] s'écarte-t-il quelque peu de l'objet premier de l'enquête, car parler de la pharmacopée populaire conduit nécessairement à l'ethnomédecine.* »

d'ethnopharmacologie, Metz, 23-25 mars 1990, Paris : Éd. de l'ORSTOM, Metz : Société française d'ethnopharmacologie, pages 85-86.

⁵² Texte de présentation de l'association, en ligne sur le site : www.ethnopharmacologia.org

Bernadette Lizet se souvient qu'à son arrivée au Muséum « *il y avait un séminaire d'ethnomédecine avec une petite feuille de chou qui publiait. Et l'ethnomédecine était totalement partie prenante de la recherche avec peu de soucis d'articulation avec l'ethnobotanique sensu stricto d'ailleurs* ». Clotilde Boivsert fréquentait également le séminaire « *il y avait Haudricourt, Claudine Friedberg* » se rappelle-t-elle. En effet, de 1980 à 2004 était organisé au sein du laboratoire d'ethnobotanique du Muséum un séminaire d'ethnomédecine dirigé pendant près de vingt-cinq ans par Alain Epelboin, médecin et ethnologue. La première séance du séminaire, alors intitulé séminaire d'anthropologie médicale, eu lieu le 20 novembre 1980. Parmi les participants figuraient Claudine Friedberg et Pierre Lieutaghi.

Pistée par les ethnobotanistes, l'ethnomédecine fait néanmoins partie du champ de l'anthropologie médicale. « *Au début des années 1980, l'ethnomédecine occupait une large part du champ de l'anthropologie médicale en décrivant les pratiques diverses observées lors des travaux de terrain des ethnologues. Cette approche se penchait sur de grands systèmes médicaux (par exemple les médecines indiennes ou chinoises), identifiant les corpus de connaissance, les logiques culturelles, les pratiques médicales et leurs effets* ». A côté de l'ethnomédecine, l'anthropologie de la maladie « *se penche sur les logiques symboliques et les logiques sociales des représentations dans les systèmes cognitifs de la maladie. Fondamentalement sociologique et non plus naturaliste, ni médicale, elle présente les rouages de l'efficacité symbolique et thérapeutique de processus sociaux tels que la sorcellerie. Abandonnant les substances et la pharmacopée, elle traite des symboles qui rendent malade ou tuent, aussi bien que des logiques thérapeutiques qui transforment des pratiques exotiques en rites de guérison* »⁵³.

En 1986, dans le numéro 37 du *Bulletin d'ethnomédecine*, Pierre Lieutaghi proposait un article sur la réédition toute récente du *Livre des Simples Médecines*, manuscrit français de la fin du XVe siècle, à laquelle il avait participé. L'ethnobotaniste y expliquait que « *tels les historiens de la médecine, les ethnologues n'ont guère pris en compte la pharmacopée, perçue comme domaine mineur et sans grande signification propre à côté du monde riche de symboles des oraisons, fontaines miraculeuses, saints thérapeutes, guérisseurs et sorciers. (...) S'il n'est pas utile de séparer (par un nouvel usage abusif du préfixe le plus docile des sciences humaines) une "ethnopharmacologie" de l'ethnomédecine, il faut souhaiter une plus grande attention à l'histoire, aux modes de connaissance, de sélection, d'emploi des simples dans leur acception présente ou ancienne* »⁵⁴.

⁵³ HOURS Bernard, 1999, « Vingt ans de développement de l'anthropologie médicale en France », *Socio-anthropologie*, 5.

⁵⁴ LIEUTAGHI Pierre, 1986, « Le livre des simples médecines, un printemps de la pensée médiévale du corps et de la nature », *Bulletin d'ethnomédecine*, numéro 37.

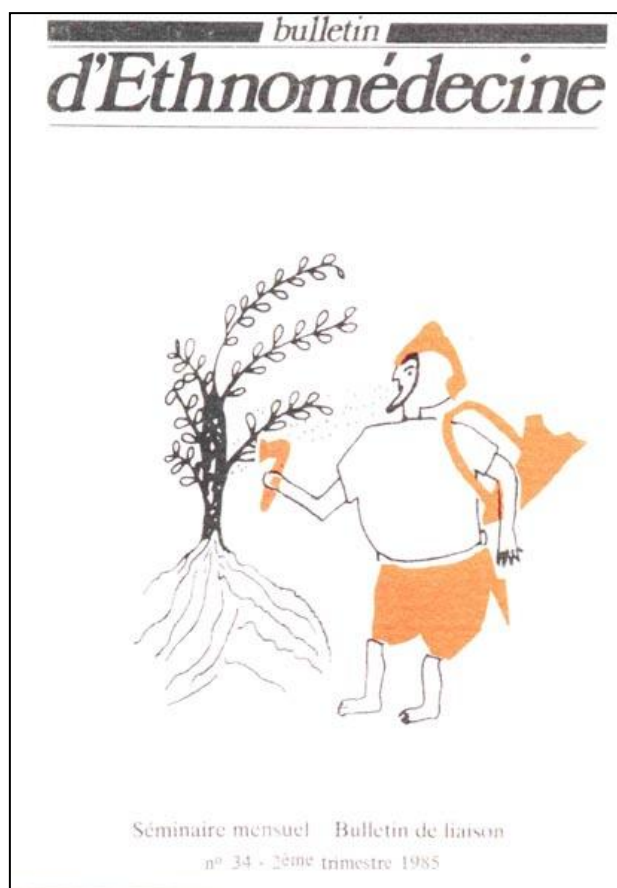


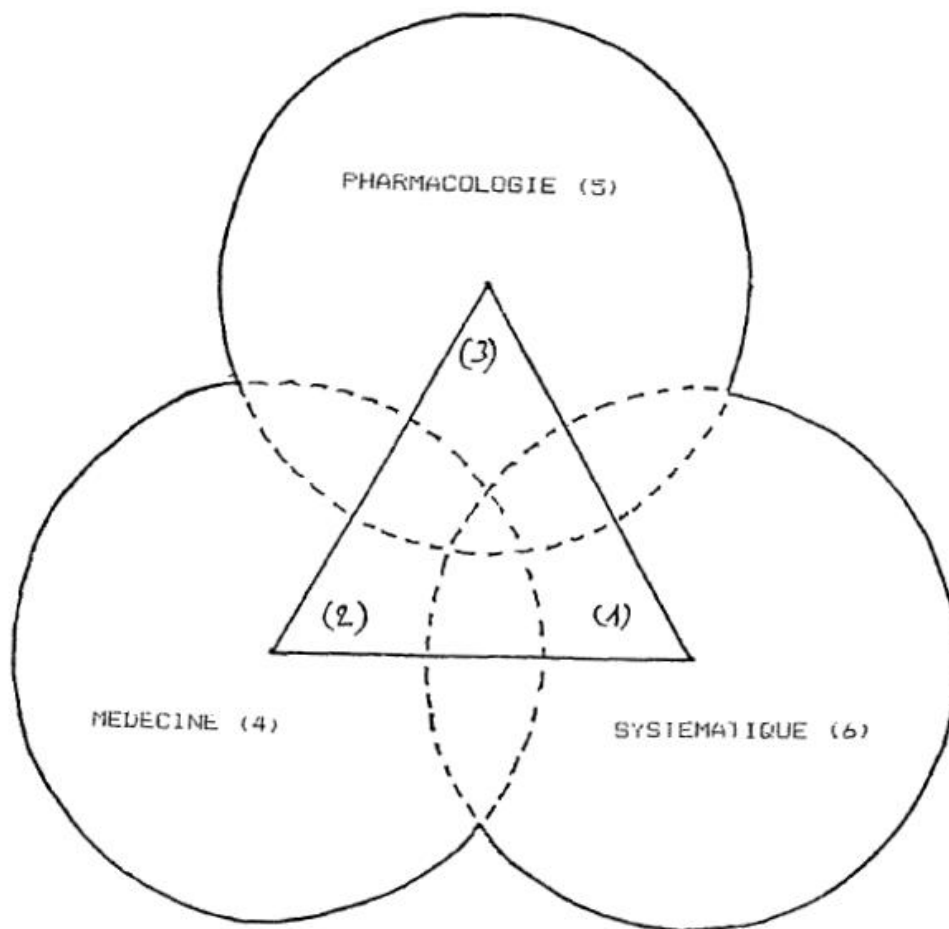
Illustration 1/b : Bulletin d'ethnomédecine, dessin de couverture : Chez les fulbe bandé : « Un gars qui cherche des remèdes », Dessin de Doudou Ba, Ibel, Sénégal Oriental

Ainsi, des allers-retours existent entre l'ethnomédecine et l'ethnobotanique qui partagent toutes deux ce même double ancrage côté sciences biologiques et côté sciences humaines. Tandis que l'ethnobotaniste se frotte au domaine naturaliste, l'ethnomédecin doit maîtriser les concepts des sciences biomédicales. Mais l'ethnobotanique ne se résume pas à l'étude des plantes médicinales et l'ethnomédecine à l'étude des pharmacopées populaires.

Pour l'ethnobotaniste/ethnopharmacologue Pierre Cabalion, « les richesses que l'on peut tirer de cette dualité se présentent à tous les interfaces entre les sciences qui visent à comprendre et décrire le fonctionnement du système vu de l'intérieur (ethnomédecine, ethnopharmacologie, ethnobiologie) et celles qui veulent en déduire des généralités (les mêmes, sans le préfixe). Ces difficultés sont celles de chacune des sciences (bonnes pratiques à respecter) et de plus celles que génère la confrontation des points de vue, des habitudes, des méthodes et des techniques »⁵⁵. Le chercheur a tenté de schématiser les liens et les interfaces qui existent entre les différentes ethnosciences.

⁵⁵CABALION Pierre, « Ethnopharmacologie et difficultés de terrain », *Actes du Premier colloque européen d'ethnopharmacologie, Metz, 23-25 mars 1990*, Paris : Éd. de l'ORSTOM, Metz : Société française d'ethnopharmacologie, pages 155-157.

Illustration 1/c : Interfaces entre les sciences et les ethnosciences, schéma présenté par Pierre Cabalion au cours du Premier colloque européen d'ethnopharmacologie, Metz, 23-25 mars 1990



Sciences étudiant des objets cohérents localement:

(1) ETHNOBIOLOGIE

Conception locale de la nature, Ethnobotanique, Ethnozoologie.

(2) ETHNOMEDECINE

Conception locale de la maladie et du corps, Ethnologie, Anthropologie.

(3) ETHNOPHARMACOLOGIE

Conception locale du médicament et de son activité.

Sciences à vocation universelle:

(4) SYSTEMATIQUE

Classification de tous les organismes vivants, végétaux ou animaux.

(5) MEDECINE

Symptomatologie et thérapeutique généralisables à tous les humains.

(6) PHARMACOLOGIE

Conception « moderne » du médicament.

Si la frontière peut sembler floue entre l'ethnobotanique et l'ethnomédecine, elle est également poreuse entre l'ethnobotanique et l'herboristerie. Ainsi, pour Eva Bruneau, « *l'herboristerie c'est l'ethnobotanique* », car « *l'herboristerie c'est un tiroir de la grande armoire des pratiques des hommes avec les plantes* ». Cette réponse reste toutefois isolée. La plupart des informateurs n'incluent pas l'herboristerie dans l'ethnobotanique mais constate un lien « *simple* », « *évident* », « *logique* » entre les deux activités. Ainsi de Dominique Coll, pour qui « *l'ethnobotanique et l'herboristerie sont liées, c'est évident ! C'est vraiment une suite totalement logique, complètement évidente, ça coule de source* ». De la même façon, pour Clotilde Boivsert, « *c'est très simple, l'ethnobotanique c'est l'étude des plantes, l'herboristerie c'est la vente !* ». De nombreux informateurs feront de l'herboristerie la partie pratique de l'ethnobotanique. Ainsi, pour Rachel Reckinger, « *l'herboristerie c'est plus pragmatique, plus performatif. On essaye vraiment de faire quelque chose avec les plantes sur les plans concrets, surtout médicinal ou culinaire. Alors que l'ethnobotanique est l'étude de ces usages* ». De la même façon, pour Laurent Gall, « *l'herboristerie serait comme la partie pratique, ou la branche armée de l'ethnobotanique. Il y a une connexion claire* ». Thierry Thévenin considère pour sa part que « *l'herboristerie ça va être une expression concrète de ce que l'on met en œuvre avec les plantes, un des aspects de l'ethnobotanique* ».

Inextricablement liées, les deux activités s'influencent. Pour Pierre Guardiola, « *si l'ethnobotanique étudie les usages des plantes, l'herboristerie c'est un usage à part entière, comment se soigner avec les plantes, c'est un lien direct* ». Pour Pascal Luccioni « *ça paraît évident que les ethnobotanistes vont s'intéresser à l'herboristerie, pratique artisanale voire commerciale* ». Danielle Musset se souvient ainsi que « *lorsqu'on avait travaillé avec Dorothy [Dore] en Italie, en Valle Stura, il y avait une herboriste qui était très célèbre dans la vallée* ». L'herboriste intéressera alors l'ethnologue pour des questions de « *circulation des savoirs, de transmission des savoir-faire, du rôle social des plantes dans tel ou tel type de société* ». L'influence s'exerce aussi dans l'autre sens. Comme le relève Pascal Luccioni, les herboristes, « *c'est peut être plus surprenant, s'intéressent parfois voire souvent à l'ethnobotanique pour essayer de mieux comprendre leurs propres pratiques et pour essayer de produire du savoir en lien avec leurs pratiques* ». Pour Danielle Musset c'est aussi « *l'aspect inventaire de l'ethnobotanique [qui] peut intéresser l'herboristerie* ».

Par ailleurs, l'imprécision qui caractérise les deux activités confine parfois à la confusion des mots. Ainsi d'une épicerie-tisanerie à Paris qui devient « *magasin ethnobotanique* »⁵⁶ au détour d'une phrase, ou de ces manuels d'ethnobotanique utilisés comme des précis de phytothérapie. De nombreux informateurs m'expliqueront ainsi qu'ils utilisent le *Livre des bonnes herbes* de Pierre Lieutaghi comme un livre de remèdes. Par exemple,

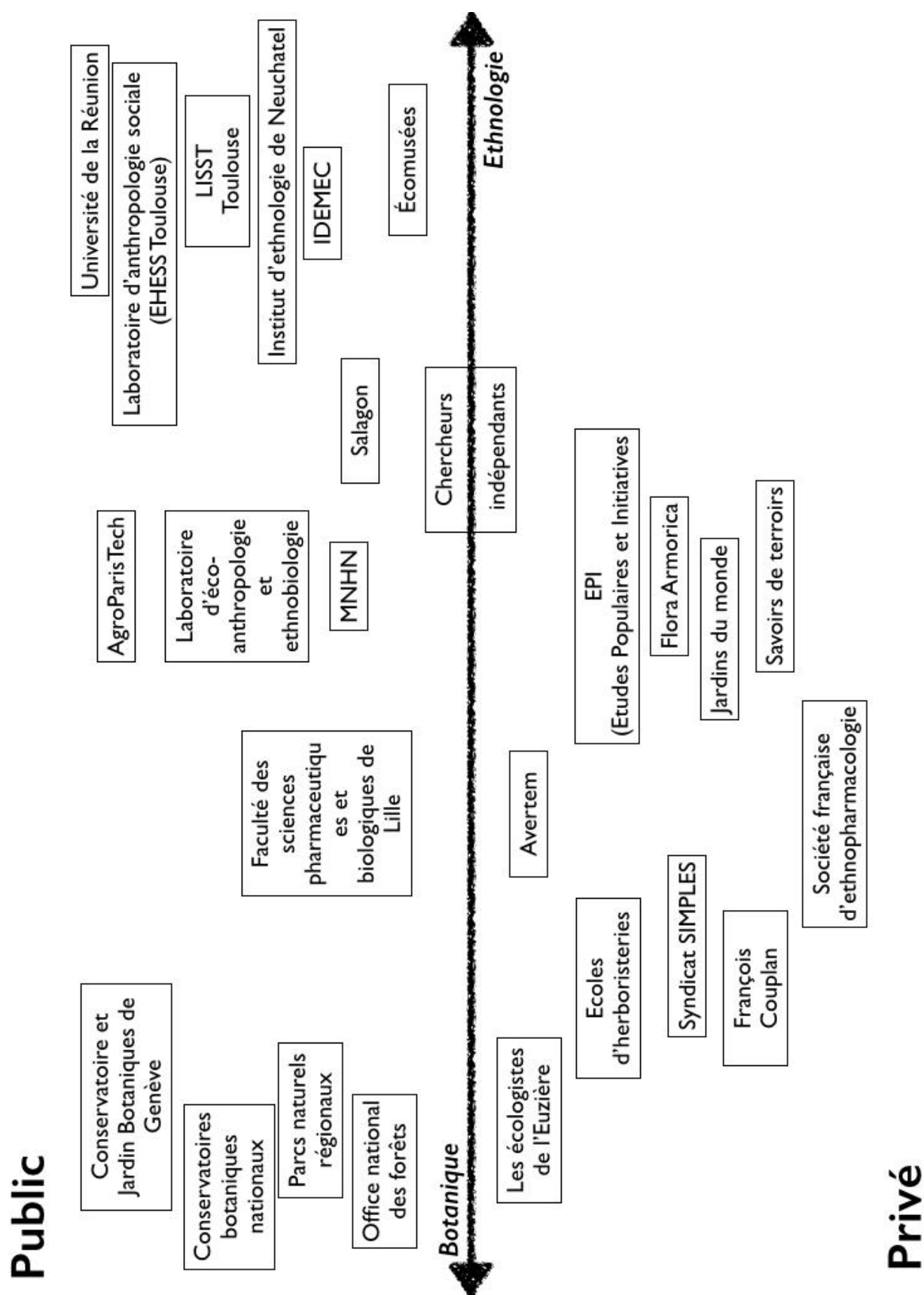
⁵⁶ Article publié sur le site de la Mairie du 20^{ème} arrondissement de Paris :

www.mairie20.paris.fr/mairie20/jsp/site/Portal.jsp?document_id=19414&portlet_id=3000&comment=1¤t_page_id=761

dans la bibliothèque de Cécile Michel, « *le Livre des bonnes herbes et La plante compagne je les utilise comme des manuels. A la maison j'ai plein de manuels et je vais regarder dans tous les livres quand j'ai un problème, pour comparer. J'ai donc L'herboristerie de Patrice de Bonneval, les livres de Pierre Lieutaghi, et d'autres petits livres, Les plantes médicaments de Delachaux/Niestlé, un bouquin sur l'aromathérapie* ».

Si, pour la plupart des informateurs ces deux démarches sont extrêmement complémentaires, pour certains toutefois, telle Laurence Chaber, « *l'ethnobotanique et l'herboristerie sont deux choses bien différentes qui se nourrissent l'une l'autre, mais qui sont dans des préoccupations très différentes* ». De même pour François Couplan « *si je prends le domaine de l'ethnobotanique scientifique qui est l'étude des rapports entre les hommes et les plantes, l'herboristerie c'est un petit fragment de l'ethnobotanique* ». Dès lors, bien qu'au cœur des deux activités, le végétal ne suffit pas à créer une communauté d'intérêt entre les deux professions. D'ailleurs, pour Dorothy Dore, « *ce n'est pas tout à fait les mêmes plantes ; j'ai jamais vu un herboriste utiliser la pariétaire alors que c'était une plante très utilisée dans la société d'ici, une plante très très importante* ».

Illustration 1/d : Cartographie des principaux acteurs de l'ethnobotanique française



II) La nébuleuse « Salagon »

Salagon c'est un séminaire, deux jours de conférences, une publication. C'est aussi Pierre Lieutaghi, que beaucoup assimilent volontiers à l'institution. Mais pour nombre d'informateurs Salagon c'est avant tout une école de pensée, voire une famille. Alors on ne parle presque plus du séminaire, de l'ethnopôle : Salagon c'est un site, un paysage, une histoire, une culture, un imaginaire, des amis : des choses qui jouent également dans l'attachement particulier qui unit certains participants à ce rendez-vous annuel.

A) Analyse sociographique de la population du séminaire

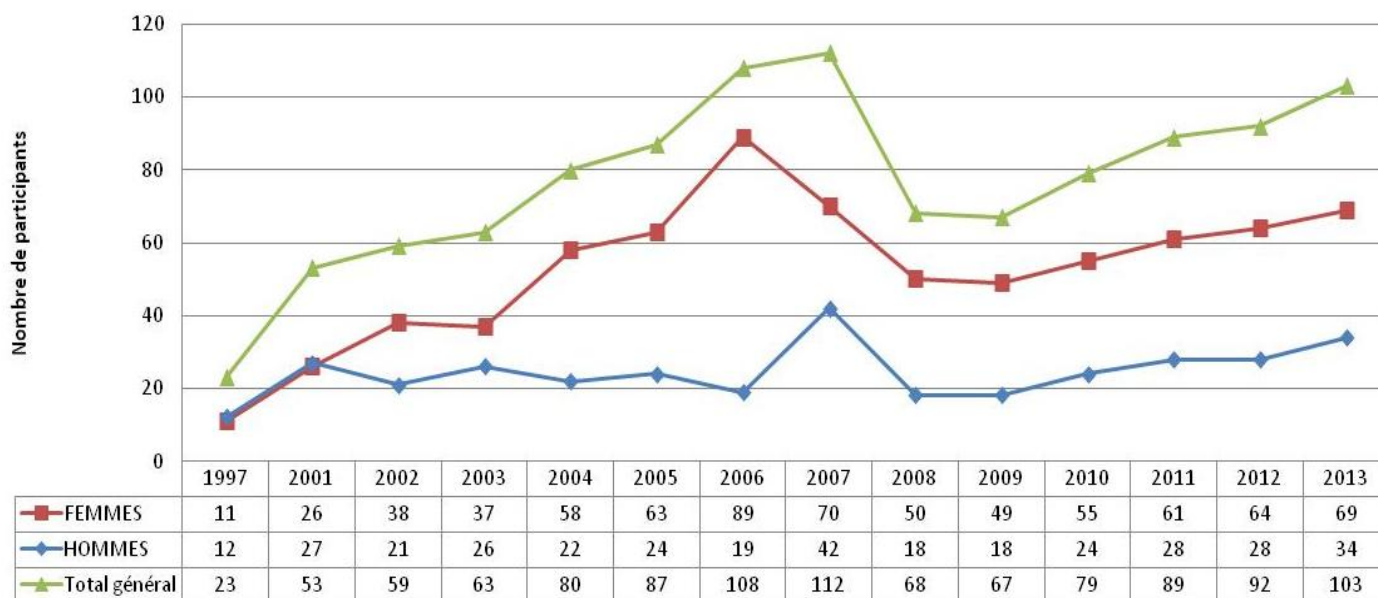
« Salagon c'est le fin du fin ! On est sûr de ce que l'on trouve à Salagon ! »,
Clotilde Boisvert, écrivain et fondatrice de l'école des plantes de Paris.

1/ Composition générale

Un public fidélisé

L'étude sociographique du public du séminaire de Salagon repose sur les bases de données établies à partir des fiches d'inscription remplies chaque année par les participants. Deux bases de données ont été construites. La première prend en compte la totalité des participants venus depuis 1997 écouter les conférences données à Salagon ; elle comprend 1083 participants. Après un pic de participation obtenu en 2007 (112 participants), la fréquentation du séminaire a diminué pour atteindre 67 participants en 2009. Mais depuis elle ne cesse de croître. Ainsi, entre 2001 et 2013, la participation a augmenté de plus de 94%.

Graphique 2/a : Evolution du nombre de participants



Par ailleurs, en 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, les séminaires étaient organisés sur plusieurs sessions (généralement une au printemps et une à l'automne). Toutefois, sur chaque séminaire annuel, le public est calculé en personnes et non en participants. Cela signifie que si une personne a assisté aux deux sessions du séminaire, elle ne sera pas comptée deux fois. A l'inverse, si une personne a assisté à une seule des sessions annuelles, elle comptera autant qu'une personne ayant assisté aux deux sessions. Pareillement, chaque session annuelle comprend plusieurs journées de conférence, mais qu'une personne ait assisté à une seule intervention ou aux deux journées de conférence, sa participation a été comptabilisée de la même façon. Enfin il faut noter qu'un problème de contingent limite l'accès au séminaire. Par ailleurs le manque de salle adéquate à Salagon oblige à une certaine itinérance autour de Forcalquier. Ainsi, en 2013, le contingent ayant été rempli, certaines personnes n'ont pu s'inscrire au séminaire faute de place.

Si Salagon doit refuser des inscriptions, c'est bien que le séminaire connaît une croissance exponentielle. Mais en réalité le séminaire attire souvent les mêmes personnes, le renouvellement du public est limité. Ainsi, une seconde base de données a été établie en ne comptant plus qu'une fois chaque personne venue au séminaire ; cette seconde base de données comptabilise 574 personnes.

Pour construire cette seconde base de données, la règle a été de retenir la région, la profession et la catégorie professionnelle mentionnées le plus grand nombre de fois sur les fiches d'inscription. Par exemple, une personne venue assister six fois au séminaire, quatre fois en indiquant venir de Rhône Alpes et deux fois en inscrivant une adresse en PACA se verra attribuer la région Rhône Alpes. Par ailleurs, les rubriques renseignées sont prioritaires sur les rubriques non renseignées. A titre d'exemple, une personne venue deux fois au séminaire mais n'ayant renseigné qu'une fois les informations sur sa région d'origine et sur sa profession se verra attribuer les éléments renseignés sur la fiche d'inscription la plus complète.

Enfin, lorsque la règle du plus grand nombre n'a pu permettre de dégager une région et une profession uniques, j'ai choisi de conserver les renseignements les plus récents. Par exemple, une personne venue assister une première fois au séminaire en tant qu'étudiante puis une seconde fois étant salariée se verra attribuer les renseignements liés à sa profession. De même, une personne ayant changé plusieurs fois de profession ou de région sans qu'une règle majoritaire se dégage se verra attribuer les renseignements inscrits en dernier lieu. Un certain nombre de personnes ont fait l'objet d'un traitement au cas par cas.

Ainsi le public du séminaire est largement constitué de « fidèles », c'est-à-dire de personnes venues assister entre 2 et 14 fois au séminaire. A partir de ce constat, une qualité a été attribuée aux personnes de la seconde base de données en fonction de l'assiduité de leur participation (cf. tableau 2/a).

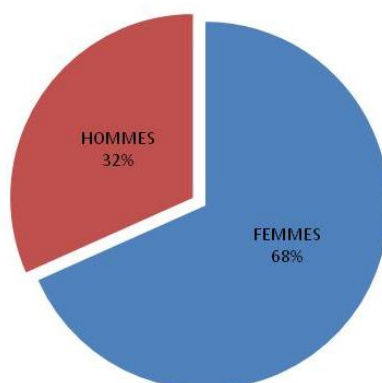
Tableau 2/a : Fidélité des participants au séminaire de Salagon

PARTICIPATION	QUANTITE	POURCENTAGE	QUALITE
1	380	66,2%	Nouveaux
2	106	18,5%	Familiers
3	28	4,9%	Réguliers
entre 4 et 8 inclus	47	8,2%	Habitué
entre 9 et 14 inclus	13	2,3%	Assidus

Un séminaire genré ?

A Salagon, un participant sur deux est une participante. Voir deux participants sur trois (cf. graphique 2/b.). L'effet reste identique quand on analyse les statistiques de la base de données des personnes : les femmes représentent 65,7% de cette population.

Graphique 2/b : Répartition hommes/femmes chez les participants au séminaire de Salagon



Comment expliquer cette « sur-féminisation » du public ? En 2006, la session d'automne du séminaire de Salagon fut consacrée aux « Plantes des femmes ». 86 personnes assistèrent à cette session : 74 femmes et 12 hommes. Dans le programme du séminaire, Pierre Lieutaghi rappelait quelques unes des tâches prioritairement attribuées aux femmes et qui ont contribué à faire naître cette « culture féminine du végétal » : « piler l'ortie pour la volaille, ramasser l'herbe des lapins, les glands des porcs, écharbonner l'orge ou le blé, tamiser la cendre des lessives, rouler le tampon de prêle dont on frotte la poêle, rechercher en fin d'hiver les premières pousses qui permettront de pallier un peu la disette, cueillir l'herbe qui calme la dysménorrhée, fait tomber la fièvre, arrête le sang ».

Elise Bain le constate également « c'est sur qu'il y a un attrait féminin pour la plante. Il l'a été anciennement de par le lien avec la sphère médicale, la sphère domestique, le jardin proche de la maison. Mais je pense aussi moderne parce qu'il y a une mode de la nature tout simplement et beaucoup de gens surfent là-dessus. Et du coup je pense qu'il y a plein de gens qui ont envie de se reconverter, de se tourner vers la nature, et je pense que les femmes se retrouvent vachement là dedans ».

Dans sa note préliminaire, qui fait également office d'appel à communication, Pierre Lieutaghi invitait les intervenants à ne pas s'en tenir « *au "traditionnel" dans ses relations quasi-obligées avec le passé* ». Reste que l'appel de l'ethnobotaniste n'a apparemment pas été entendu. Le séminaire traita prioritairement des questions de médecine humaine et d'économie domestique : sur 11 interventions, 5 avaient trait à un de ces deux sujets. Ce traitement de la question laissa parfois certains habitués du séminaire, telle que Caroline Carat, qui avoue ne pas être venue à cette session : « *j'avais une telle saturation sur le sujet que j'avais juste pas envie !* ».

Plus curieux encore est de comprendre pourquoi la sur-représentation des femmes est moins marquée dans la population des intervenants. En étudiant la base de données des personnes, on constate que les femmes occupent 65,7% de l'amphithéâtre et seulement 59,3% de l'estrade. Comme le constate Dominique Coll « *c'est vrai que ce sont souvent des hommes qui écrivent les livres* ». En 2011, Thierry Thévenin, porte parole du syndicat SIMPLES⁵⁷, expliquait que la fête du syndicat serait cette année consacrée aux femmes qui « *ont entretenu et entretiennent des liens privilégiés avec les plantes. Liens de travail au jardin, à la cuisine, lien de fête, pour la parure, le plaisir ou la séduction, liens de vie pour aider à mettre au monde, pour repousser la maladie, pour nourrir la famille et les animaux, liens des secrets que l'on transmet, et même liens de mort, pour les rites du deuil ou sur les anciens bûchers. Tous ces liens mêlés ont construit la partie la plus intime et la plus profonde de notre culture, le plus souvent en dehors de nos livres, de nos codes, de nos édiles et de nos lois* ». Et pour l'herboriste « *c'est un fait : si les diplômes et les prix vont peut-être aux hommes, l'essentiel de la pratique, nous la devons aux femmes. Par exemple, lorsque nous organisons une sortie botanique, nous avons globalement 90% de femmes parmi les participants. Il s'agit donc de leur rendre hommage* »⁵⁸.

Le même (relatif) déséquilibre transparaît à Salagon. Et se ressent notamment dans les entretiens, lorsque de nombreuses participantes font part du sentiment d'infériorité qu'elles ressentent face à leur « mentor ». Ainsi d'Eva Bruneau, qui explique qu'« *au tout début, quand je suis venue, j'étais une petite étudiante, en tant que personne, en tant que femme, en tant que tout, j'étais toute discrète, toute petite dans mon fauteuil. (...) Mais ça m'a permis de côtoyer, même si j'étais transparente, des gens qui me faisaient rêver* ». Ou de Cécile Michel « *j'avais besoin que ces mentors tombent, j'avais besoin de les voir physiquement. Pendant longtemps Pierre Lieutaghi je l'ai mis sur un piédestal et je n'arrivais pas à le faire descendre. (...) Avant j'étais dans une position d'élève et maintenant je ne le suis plus du tout, du coup je me sens plus d'égal à égal. J'étais comme écrasée par les gens qui savent* ».

⁵⁷ Le syndicat SIMPLES (syndicat inter-massifs pour la production et l'économie des simples) est né dans les Cévennes en 1982. Il rassemble une centaine de producteurs-cueilleurs de plantes médicinales, aromatiques, alimentaires, cosmétiques et tinctoriales, installés en zone de montagne ou dans des zones préservées. Le syndicat promeut un cahier des charges strict qui invite à prendre en compte les questions environnementales et à veiller au respect de la ressource.

⁵⁸ *L'âge de faire*, « Une science pour apprendre à faire simple », novembre 2011, Numéro 58.

Des profils hétérogènes

Si le public de Salagon est fidèle et féminin, il est aussi fortement hétérogène. Tout d'abord, l'origine professionnelle des participants est la première source de diversité. Différentes catégories professionnelles ont été constituées à partir des éléments recensés sur les fiches d'inscription. Chaque année, les participants sont invités à renseigner leur « organisme de rattachement » et leur « motivation dans le domaine de l'ethnobotanique ». Voici le détail des catégories professionnelles et des professions constituées à partir de ces informations. Les chiffres donnés sont extraits de la base de données des participants.

Tableaux 2/b : Huit tableaux détaillant les professions et catégories professionnelles des participants au séminaire de Salagon.

EDUCATION A L'ENVIRONNEMENT	NOMBRE
Association	52
Animation	51
Formation	23
Conseil / Consultant	6
Total	132

DIVERS	NOMBRE
Non renseigné	172
Administratif	6
Hôtelier	3
Biologiste	2
Architecte	1
Informaticien	1
Journaliste	1
Ingénieur	1
Artisan	1
Cuisinier	1
Total	189

NATURE	NOMBRE
Conservatoire botanique	38
Jardinier	37
Accompagnateur montagne	28
Forestier	12
Salarié d'un Parc Naturel Régional	11
Paysagiste	9
Total	135

CULTURE	NOMBRE
Salarié par Salagon	43
Emploi dans la culture non déterminé	27
Artiste	21
Ecrivain	19
Artiste et animateur	1
Bibliothécaire	1
Total	112

AGRICULTURE	NOMBRE
Agriculteur	14
Bergère	2
Total	16

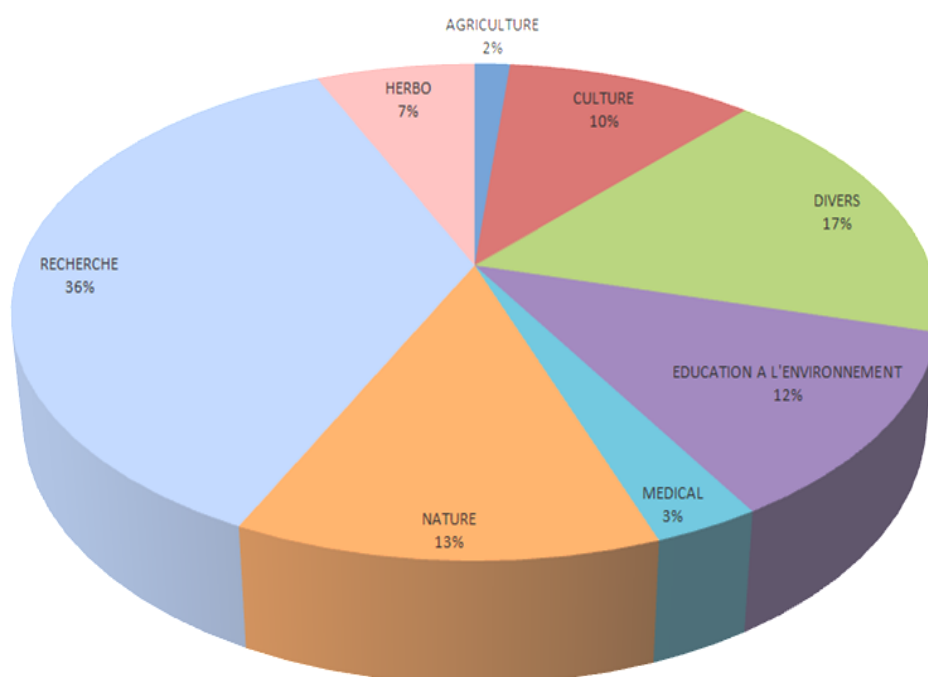
MEDICAL / PARAMEDICAL	NOMBRE
Infirmière	9
Pharmacien	7
Médecin	7
Paramédical	5
Psychothérapeute	4
Vétérinaire	1
Sage femme	1
Total	34

HERBORISTE	NOMBRE
Producteur de plantes médicinales	28
Ecole de plantes	19
Herboriste	10
Phytothérapeute	8
Accompagnateur montagne, phytothérapeute et jardinier	2
Thérapeute	2
Herboriste et jardinier	1
Total	72

RECHERCHE	NOMBRE
Chercheur	180
Etudiant	68
Chercheur indépendant	52
Doctorant	33
Enseignant	24
Universitaire	13
Chercheur indépendant et écrivain	13
Agronome	10
Total	393

Le public du séminaire est majoritairement constitué de personnes évoluant dans le milieu de la recherche (cf. graphique 2/c). Mais à la différence des autres colloques, Salagon accueille aussi des agriculteurs, des jardiniers, des accompagnateurs et des vétérinaires. Pour certains participants, c'est cette ouverture qui fait la force du séminaire. Ainsi de Vanessa Cholez : elle remarque qu'à Salagon « *on n'est pas dans un colloque avec que des chercheurs. C'est une des raisons pour lesquelles j'y retourne cette année. Ça se ressent beaucoup sur place. La démarche de vulgarisation elle me semble très importante. (...) En participant à ce genre de colloque je me sens plus à l'aise et plus à ma place que dans les colloques où il n'y a que des chercheurs, où on est dans un milieu très élitiste, ça ne m'attire pas trop* ».

Graphique 2/c : Catégories professionnelles des participants au séminaire de Salagon.

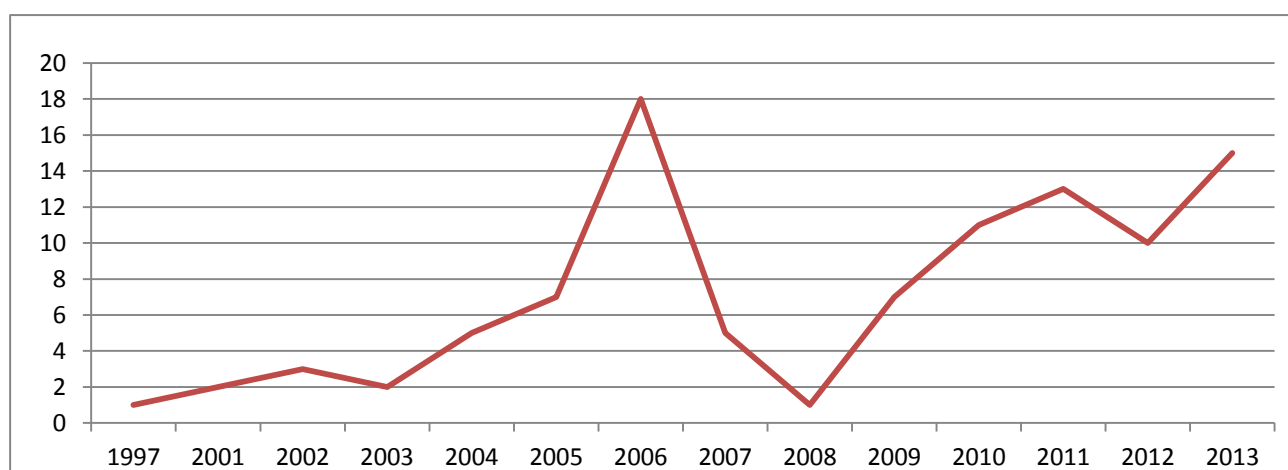


C'est aussi, pour Elise Bain, ce qui distingue Salagon des autres séminaires car « *ce séminaire il est vraiment ouvert à tout le monde en fait, c'est-à-dire aux universitaires comme aux non-universitaires, aux praticiens, aux producteurs, aux étudiants, à plein de gens. Pas mal de gens qui viennent des écoles de plantes aussi. Je n'ai jamais vu un séminaire avec autant de non universitaires ou de non chercheurs, c'est énorme* ». Pour Raphaëlle Garreta, ce qui fait la différence du séminaire de Salagon c'est que « *c'est pas un colloque* ».

Il est intéressant de noter que plusieurs informateurs opposeront le « séminaire », vécu comme accessible et convivial, au « colloque », qui est « générateur de stress », confidentiel, inaccessible. Pourtant, la session de 2007 du séminaire annuel, justement intitulée « colloque », se démarquait des autres éditions prioritairement adressées aux

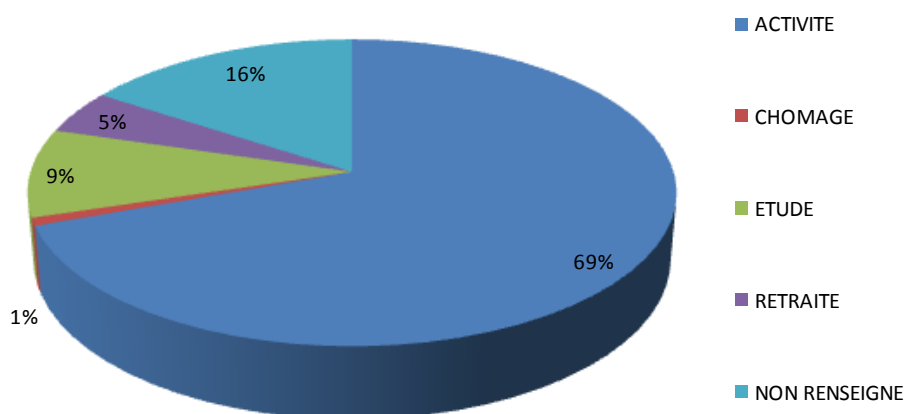
« chercheurs évoluant dans le domaine de l'ethnobotanique » car comme le mentionnait son programme « ce colloque est ouvert à tous : jardiniers amateurs ou professionnels, étudiants, chercheurs, passionnés de jardins, guides, médiateurs, etc. ». D'ailleurs, le colloque de 2007 sur les jardins ethnobotaniques a attiré beaucoup plus de non-chercheurs que les autres éditions (cf. graphique 2/f). A contrario, c'est en 2008, pour le séminaire consacré à « L'imaginaire contemporain du végétal », que les chercheurs furent, proportionnellement, les plus nombreux. En revanche peu d'herboristes se déplacèrent pour cette session (cf. graphique 2/d).

Graphique 2/d : Participation des herboristes au séminaire de Salagon.

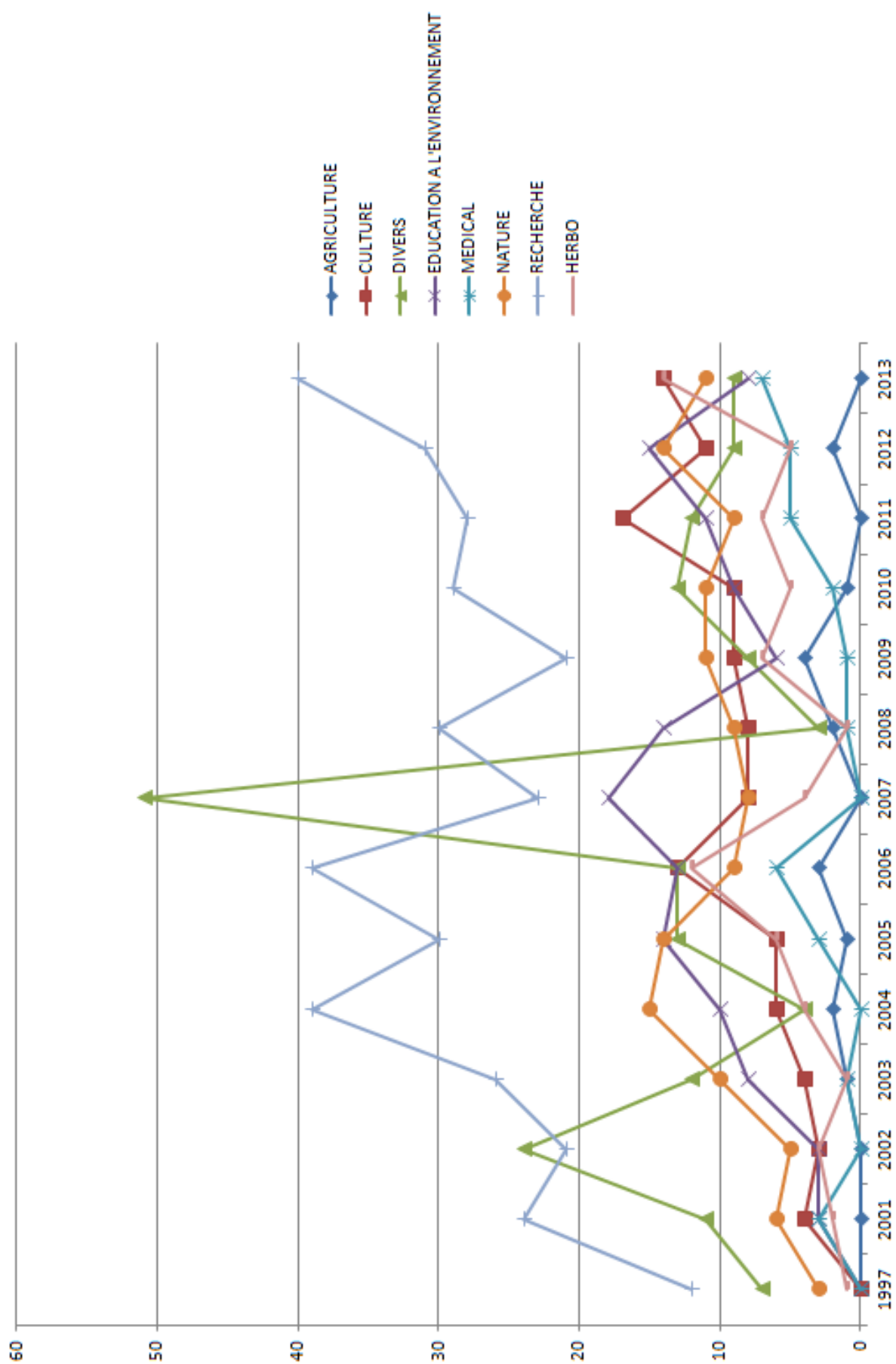


Enfin les participants ne sont pas invités à renseigner leur âge mais des statistiques sur leur statut professionnel (actif, étudiant, retraité ou chômeur) peuvent dans une certaine mesure compléter cette sociographie de la composition générale du public (cf. graphique 2/e).

Graphique 2/e : Statuts professionnels des participants au séminaire de Salagon

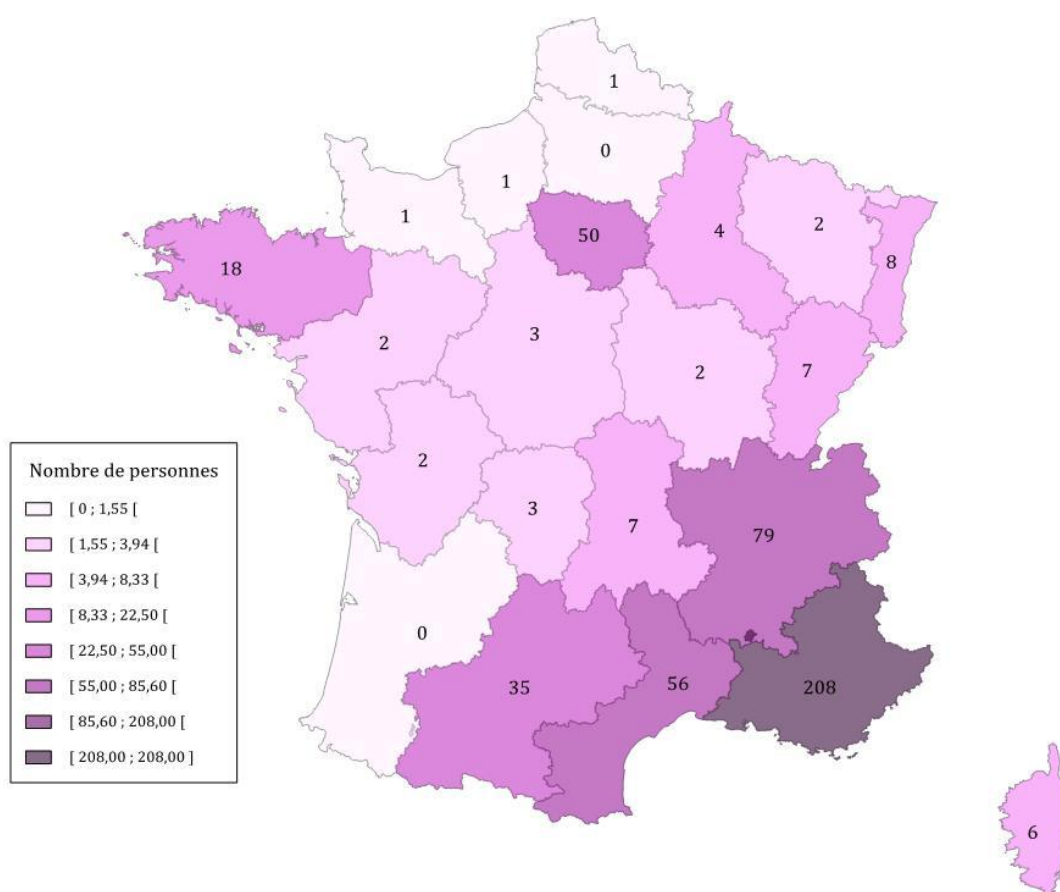


Graphique 2/f : Evolution de la participation au séminaire des différentes catégories professionnelles



Pour finir, l'attractivité du séminaire est essentiellement régionale. A elle seule la région Provence Alpes Côte d'Azur héberge 40,4% des participants et 42% des personnes. Mais des Bretons, des Suisses, des Portugais, assistent également au séminaire de Salagon. Sur les 574 personnes venues assister à une session du séminaire depuis 1997, 495 soit plus de 85% étaient originaires de France métropolitaine.

Croquis 2/a : Origine régionale des personnes ayant assisté au séminaire de Salagon



Les 15% restant étaient originaires des pays suivant :

Tableau 2/c : Pays d'origine des personnes ayant assisté au séminaire de Salagon

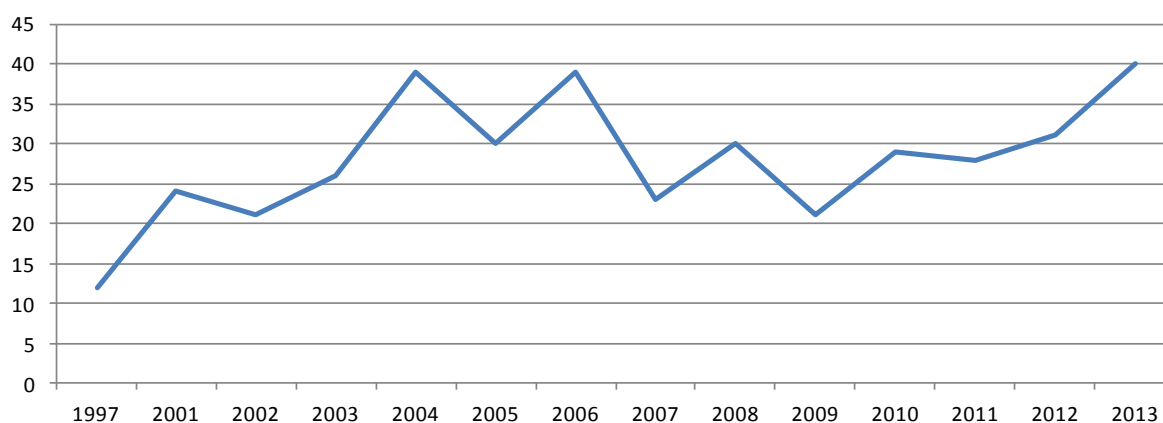
PAYS	NOMBRE
France	495
Suisse	33
<i>Non renseigné</i>	24
Italie	7
Belgique	7
Portugal	5
La Réunion	2
Sénégal	1
Total	574

2/ La composante recherche

Une composante hétérogène

Initialement, le séminaire d'ethnobotanique a été pensé par ses organisateurs comme un lieu de réflexion pour « *les chercheurs travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique* ». Compte tenu de la relative souplesse avec laquelle le terme « ethnobotanique » est entendu, plusieurs profils de participants se sont reconnus dans la mission du séminaire. Reste que les chercheurs continuent d'en constituer la cible prioritaire. Danielle Musset le concède : « *personnellement c'est ce public là que je veux toucher* ». Leur participation au séminaire est d'ailleurs relativement stable : il y a toujours entre 20 et 40 chercheurs dans l'assistance (exception faite de la table ronde de 1997 où ils étaient 12) avec une moyenne de 28,1, une médiane de 28,5, un minimum de 21 pour les séminaires de 2002 et 2009 et un maximum de 40 en 2013 (cf. graphique 2/g.).

Graphique 2/g : Participation des chercheurs au séminaire de Salagon



Proportionnellement au reste du public, c'est en 1997 et en 2004 qu'ils furent le plus nombreux : ils occupaient alors respectivement 52% et 49% des sièges. Et c'est en 2007, pour le colloque sur les jardins, qu'ils furent le moins représentés dans l'assistance : ils ne représentaient que 21% du public.

La surreprésentation des femmes au sein du public (68% contre 32% d'hommes) est autant marquée chez les chercheurs : 67,3% des chercheurs sont des chercheuses. Mais au sein de cette composante différents profils de chercheurs se côtoient. Il y a finalement peu de points communs entre un agronome et un étudiant en sociologie, peu de ressemblances entre un maître de conférences de latin-grec et un chercheur indépendant en ethnobotanique. Si ce n'est qu'ils sont tous, à différents niveaux, producteurs et transmetteurs de savoirs. Pour réaliser cette sociographie de la composante recherche nous travaillerons à partir des informations de la base de données des personnes. Ainsi, s'ils étaient 393 dans la base de données des participants, ils ne sont plus que 205 dans la base de données des personnes (cf. tableaux 2/d et 2/e).

Tableau 2/d : Profession des participants identifiés comme membres de la composante recherche

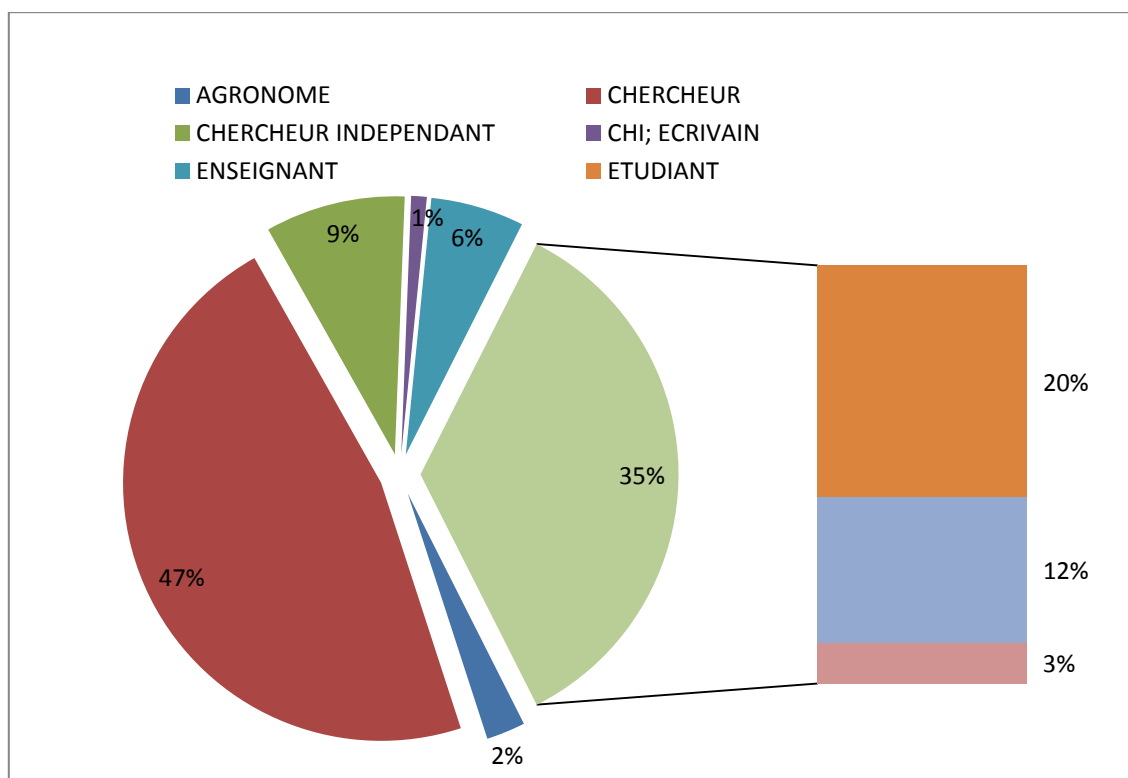
RECHERCHE	NOMBRE
Chercheur	180
Etudiant	68
Chercheur indépendant	52
Doctorant	33
Enseignant	24
Universitaire	13
Chercheur indépendant et écrivain	13
Agronome	10
Total	393

Tableau 2/e : Profession des personnes identifiées comme membres de la composante recherche

RECHERCHE	NOMBRE
Chercheur	96
Etudiant	40
Doctorant	25
Chercheur indépendant	18
Enseignant	12
Universitaire	7
Agronome	5
Chercheur indépendant et écrivain	2
Total	205

Les chercheurs (maîtres de conférences et professeurs à la faculté, chercheurs CNRS) constituent presque la moitié de cette composante : ils représentent 46,8% des personnes évoluant dans la recherche. Les étudiants et doctorants constituent le second groupe le mieux représenté : 19,5% pour les étudiants, 12, 2% pour les doctorants, soit 31,7% de la composante. Les enseignants (5,8%) sont les professeurs du secondaire, les universitaires (3,4%) constituent les personnes travaillant à l'Université mais n'ayant pas précisé sur leur fiche d'inscription le poste précis qu'elles y occupent (cf. graphique 2/h).

Graphique 2/h : Professions des membres de la composante recherche (base de données des personnes)



Les chercheurs sont-ils les intervenants ?

Laurence Chaber, qui est intervenue trois fois au séminaire de Salagon, l'a constaté « *Danielle [Musset] préfère choisir les étudiants, c'est son choix* ». La directrice de l'ethnopôle l'admet volontiers « *c'est vrai qu'on souhaite leur donner leur chance, car c'est facile d'intervenir au séminaire de Salagon. Parce que justement ce ne sont pas des gens méchants, ce ne sont pas des chercheurs qui vous attendent au coin du bois pour vous dire "ahaha vous avez dit cela et c'est pas vrai". C'est très ouvert, les gens sont ouverts* ». Par ailleurs « *en faisant intervenir des chercheurs ça attire le monde étudiant, universitaire* ».

Sur les 205 « chercheurs » ayant participé au séminaire de Salagon, 113 ont eu l'occasion de donner une conférence, soit un peu plus de 55% de l'effectif. Ces 113 chercheurs représentent 75,3% de l'ensemble des orateurs de Salagon. La composante recherche est donc surreprésentée dans la population des intervenants.

Tableau 2/f : Catégories professionnelles des intervenants

Catégories professionnelles	Nombre d'intervenants	%
Recherche	113	75,30%
Culture	13	8,70%
Education à l'environnement	8	5,30%
Nature	8	5,30%
Agriculture	3	2%
Divers	2	1,30%
Médical	2	1,30%
Herboriste	1	0,70%
Total général	150	100,00%

Les membres de la composante recherche ayant donné une intervention sont essentiellement des chercheurs : ils représentent 64% de cette population. Les doctorants constituent ensuite le groupe le mieux représenté (cf. tableau 2/g).

Tableau 2/g : Professions des intervenants membres de la composante recherche

Composante recherche	Nombre d'intervenants	%
Chercheur	75	66%
Doctorant	16	14%
Chercheur indépendant	10	9%
Etudiant	4	4%
Universitaire	4	3%
Agronome	2	2%
Chercheur indépendant écrivain	2	2%
Enseignant	0	0%
Total	113	100%

Ainsi, tandis que dans l'assistance du séminaire 64% du public ne fait pas partie de la composante recherche, parmi les intervenants, les chercheurs sont largement majoritaires (75,3%). Le rapport s'inverse donc complètement selon que l'on regarde la population qui parle ou la population qui écoute. Laurent Gall l'a constaté *« j'ai quand même l'impression qu'il y a énormément de passionnés de plantes et de savoirs humains avant les chercheurs. Les gens qui interviennent sont plus des chercheurs, ça c'est clair. Mais dans la salle j'ai l'impression que le rapport s'inverse complètement »*. Pour Danielle Musset, c'est important de laisser l'estrade aux chercheurs, du moins *« il faut au moins les deux, le mélange des deux. Sinon moi je l'ai vu parfois il y a eu des séminaires où la discussion après l'intervention ça tourne à "et toi tu l'utilises à quoi cette plante ? Ma grand-mère elle l'utilisait à ça". Et bon c'est peut être intéressant mais c'est un peu limité quand même »*. Pierre Guardiola le constate également *« la qualité de ce séminaire c'est que chaque année elle est relevée par les personnes qui font des recherches »*.

Mais pour d'autres, telle que Caroline Carrat, *« le choix des intervenants ne doit pas être une ventilation des différentes catégories professionnelles. Pour moi le plus important c'est que ce soit des gens qui savent parler en public et qui savent structurer une conférence, qui savent gérer leur temps. C'est bien qu'il y ait de la diversité mais le plus important c'est que ce soit des gens qui puissent communiquer et restituer »*. Or tous les intervenants ne disposent pas de cette capacité de communication et plusieurs informateurs m'ont avoué s'être endormis à certaines conférences, surtout à celles qui ont la malchance d'être programmées après la pause déjeuner. Par ailleurs, plusieurs informateurs reprochent également à Salagon de confier chaque année le micro aux mêmes intervenants. Et il est vrai que si les participants sont « fidèles » au séminaire, les orateurs sont également des serviteurs zélés ! 23,4% des intervenants, soit près d'un quart, est intervenu plus d'une fois à Salagon. Et quatre sont intervenus entre 9 et 12 fois !

Tableau 2/h : Fidélité des intervenants au séminaire de Salagon

Nombre d'intervention	Qualité	Nombre d'intervenants	%
1	Nouveaux	115	76,7%
2	Familiers	23	15,3%
3	Réguliers	4	2,7%
entre 4 et 8	Habitués	4	2,7%
entre 9 et 12	Assidus	4	2,7%

Néanmoins la grande majorité des intervenants est renouvelée chaque année puisque 76,7% des orateurs ne sont intervenus qu'une fois au séminaire.

Les chercheurs indépendants

Sur la base de données des personnes, 9,7% des chercheurs sont des chercheurs indépendants. Sur la base de données des participants, ils sont un peu plus nombreux : ils représentent 16,5% de l'effectif de la composante recherche. Ces participants travaillent essentiellement en ethnobotanique (40% de l'effectif) et bien que témoignant de parcours différents, la plupart travaillent sur des courtes missions, souvent dans le cadre d'appels à projet portés par des structures associatives, et souvent de façon isolée. Comme le constate Magali Amir, chercheuse indépendante en ethnobotanique *« j'aime bien travailler seule, j'en ai marre de travailler seule mais j'ai l'habitude, j'ai beaucoup à faire dans ma vie donc c'est souvent que par obligation je suis toute seule dans mon boulot. Mais je trouve que des partages, un réseau, ça serait super bien »*.

Ces chercheurs travaillent donc indépendamment des centres de recherches et bien que pour certains telle qu'Elise Bain il peut s'agir d'un choix *« j'avais décidé de sortir un peu de l'université, j'avais pas envie d'aller au CNRS »*, beaucoup se plaignent de la précarité de cette situation professionnelle et des difficultés liées à l'isolement. C'est précisément pour répondre à ce problème qu'à l'occasion du séminaire d'octobre 2012 un réseau de chercheurs professionnels et débutants en ethnobotanique s'est constitué. Après s'être rencontrées à Salagon, ils ont formé un collectif afin d'échanger sur leurs pratiques de l'ethnobotanique. Il s'agit de gens qui font des enquêtes ethnobotaniques ou qui ont pour projet immédiat d'en faire. La première rencontre du collectif a eu lieu les 4, 5 et 6 février 2013 en bord de Loire, à Sancerre dans le Berry. Une seconde fut hébergée par Salagon le 12 octobre 2013, à la suite du douzième séminaire d'ethnobotanique. Elise Bain a participé aux deux rencontres pour *« représenter Salagon, car Danielle [Musset] me l'avait demandé, mais aussi car je suis en train de monter une grosse enquête ethnobotanique dans les Vosges du sud et j'avais envie de me nourrir d'autres choses, d'autres projets. Les projets anciens on les connaît mais discuter avec des gens qui sont en train de faire de l'ethnobotanique c'est toujours super enrichissant »*.

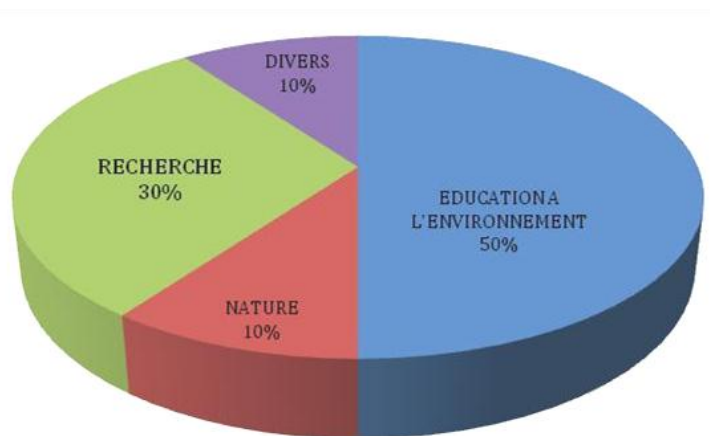
Destiné à fonctionner comme un véritable groupe de travail, le collectif ne dispose pas encore d'un statut, d'un nom ou d'une ligne directrice claire. Il s'agit pour l'heure d'un réseau qui fonctionne essentiellement par envois d'emails et par ces quelques temps de rencontre. Un projet commun pourrait réunir les énergies mais il s'agit avant tout de proposer un espace de réflexion sur la méthodologie de l'ethnobotanique. Les difficultés du terrain, les possibilités de financement, les outils bibliographiques et méthodologiques sont autant de sujets qui peuvent être abordés au sein du collectif. Le programme de la première rencontre rappelait ainsi que l'objectif du collectif est de rassembler *« différents acteurs de terrains et coordinateurs de projets d'enquêtes ethnobotaniques locaux [qui] ont souhaité échanger autour de leurs pratiques pour nourrir les différents projets en cours. Une des idées était que cet espace puisse permettre la rencontre et les échanges entre des personnes "expérimentées" et des "moins*

expérimentées” en la matière. Un des traits principaux de ces rencontres est l’échange et la réflexion collective plutôt qu’une formation proprement dite ».

Pour Elise Bain « *c’est quelque chose qui aurait dû exister depuis très longtemps car quand j’y suis allée j’ai vraiment senti que c’était une bouffée d’oxygène autant pour moi que pour tous les gens qui font des enquêtes et qui rament un peu dans leur coin. Car au séminaire on vient parler d’ethnobotanique sur un thème précis, mais finalement on ne parle pas d’enquêtes (...). Moi quand je suis allée à ce truc là je me suis vraiment dit que c’était fou que ça n’ait pas eu lieu plus tôt* ». Ainsi, le collectif représenterait en quelques sortes les forces vives de l’ethnobotanique. Il est en effet notable de constater que la plupart des membres du collectif sont assez jeunes, la moyenne d’âge des participants ayant répondu au questionnaire est de 33 ans, l’âge médian est 32 ans et l’écart type entre les différents âges relevés est de 4,7.

Par ailleurs, parallèlement à la création du collectif, un rajeunissement du vivier d’intervenants a eu lieu. Cela n’a pas échappé à Claude Marco qui raconte avoir « *découvert cette année toute une nouvelle génération, essentiellement des jeunes femmes* ». Ces deux générations d’ethnobotanistes se distinguent par leur accès à la discipline. Les membres du collectif d’ethnobotanique font de la recherche sans forcément réussir à en vivre. Comme l’explique Laurent Gall : « *je suis un intermittent de l’ethnobotanique, je travaille à côté pour gagner de l’argent* ». La plupart travaillent ainsi dans l’éducation à l’environnement (cf. graphique 2/i). En revanche, les jeunes ethnobotanistes dont parlent Claude Marco sont étudiantes.

Graphique 2/i : Catégories professionnelles des membres du collectif des rencontres ethnobotaniques



En effet, en 2013, Vanessa Cholez, doctorante au laboratoire d’éco-anthropologie et d’ethnobiologie du Muséum, Mélanie Congretel, agronome, ancienne étudiante au Muséum et actuellement en première année de doctorat à l’AgroParisTech, Pauline Mayer, étudiante en Master II au Muséum et Emilie Letouzey, doctorante au Centre d’Anthropologie Sociale de Toulouse, proposèrent toutes les quatre des interventions. Mais aucune de ces jeunes chercheuses n’a été intégrée au collectif des rencontres ethnobotaniques.

Au-delà de leur statut professionnel, ces deux générations d'ethnobotanistes se distinguent par leur sujet d'enquêtes. Tandis que le collectif travaille exclusivement sur l'Europe francophone, les étudiantes en ethnobotanique travaillent en Himalaya, au Brésil et au Japon. Seule Pauline Mayer travaille actuellement sur un terrain français. Toutefois, la même méthodologie semble appliquée par les deux groupes dans leur recherche de compréhension des relations hommes/plantes. En effet, pour 40% des membres du collectif interrogés, l'ethnobotanique est un champ de l'ethnologie. Par ailleurs, questionnés sur les pratiques de l'ethnobotanique, la plupart des membres du collectif ont identifié les outils de l'ethnographe (cf. tableau 2/i).

Tableau 2/i : Les pratiques de l'ethnobotaniste identifiées par les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques

Quelles pratiques pour l'ethnobotaniste ?	Nombre	%
<i>Enquête</i>	9	33,3%
<i>Transmission</i>	5	18,5%
<i>Bibliographie</i>	4	14,8%
<i>Jardin</i>	3	11,1%
<i>Listes d'usages de plantes</i>	3	11,1%
<i>Herborisation/cueillette</i>	2	7,4%
<i>Observation participante</i>	1	3,7%

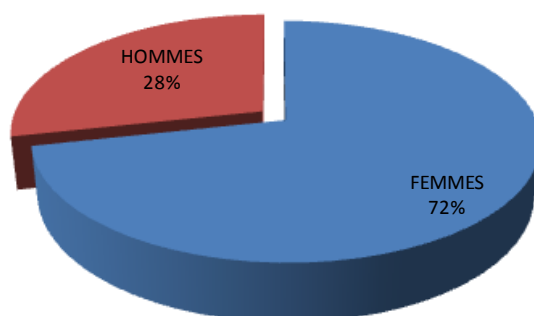
Ainsi, bien qu'évoluant séparément, ces deux réseaux de chercheurs en ethnobotanique semblent mobiliser des outils ethnographiques similaires et proposer, sur des terrains différents, le même type d'interprétations ethnobotaniques.

3/ La composante des « fidèles »

Qui sont les fidèles ?

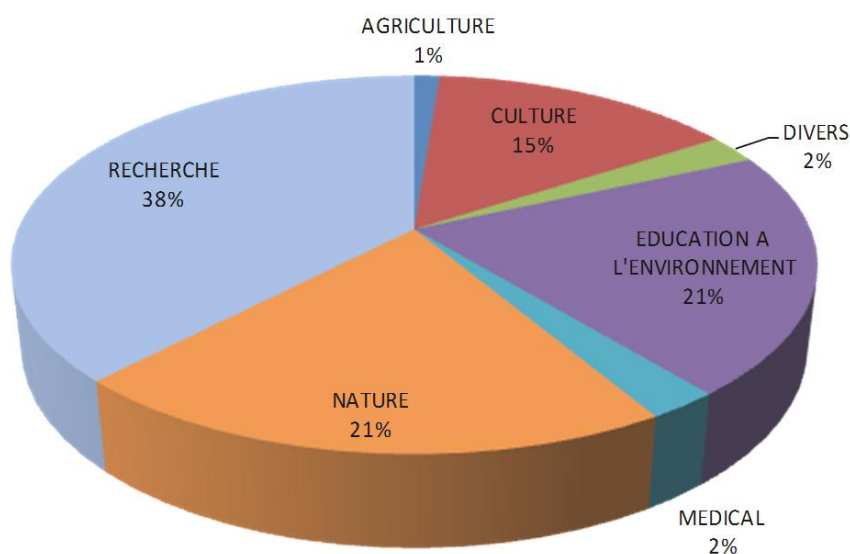
Au-delà des chercheurs, qui fréquentent assidument le séminaire, de nombreux participants gravitent autour de Salagon sans forcément chercher à monter sur l'estrade. Identifiés comme les « fidèles », ils sont venus entre 3 et 14 fois au séminaire. 88 personnes (soit 15,3% de l'ensemble des 574 personnes) sont concernées. Il s'agit essentiellement de femmes : elles représentent 72% de l'effectif de cette composante (cf. graphique 2/j).

Graphique 2/j : Répartition hommes/femmes chez les fidèles



Si la catégorie professionnelle « recherche » est majoritaire dans cette population, les catégories « nature » et « éducation à l'environnement » constituent à elles deux 42% de l'effectif total (cf. graphique 2/k).

Graphique 2/k : Catégories professionnelles des fidèles



A qui est-on fidèle ?

Céline Hélary fait partie de cette population des fidèles. Elle est venue trois fois au séminaire et le reconnaît volontiers « *moi je suis très fan de Salagon !* ». Comme d'autres, elle manifeste un attachement très fort pour l'institution. Mais plus que le Musée de « Salagon », si souvent cité pour résumer l'ensemble de choses qui attirent les participants, c'est aussi pour le lieu — et pour Lieutaghi — que les fidèles font le déplacement.

Illustration 2/a : Photographie du Prieuré de Salagon



Installé dans un prieuré médiéval monumental, paré de jardins splendides, le Musée de Salagon cumule de nombreux atouts. Des détails susceptibles de forger des représentations et des attaches qui résonnent dans l'esprit des participants, et d'autant plus dans celui des fidèles. Ainsi d'Eva Bruneau pour qui « *Salagon c'est un lieu très fort, qui a un esprit, une force* ». Lorsqu'elle a découvert le site il y a douze ans ce fut comme un « *coup de foudre, j'ai adoré cet endroit, donc c'est toujours resté un endroit important pour moi, parce qu'il me parle, c'est un endroit avec des jardins, où j'ai aimé venir me ressourcer, presque un lieu de ressource* ». De la même façon, pour Raphaëlle Garreta, « *c'est un peu le pèlerinage, je viens faire ma cure à Salagon* ». De nombreux participants m'avoueront aussi ne pas regretter la suppression des sorties botaniques, qui clôturaient habituellement le séminaire. Ainsi de Céline Hélary qui explique « *être contente d'être enfermée pendant deux jours* ». De même pour Magali Amir qui constate toutefois qu'à la fin des deux journées « *je suis saturée, j'ai ma dose pour un an* ».

Enfin, de nombreux fidèles expriment leur investissement dans ce séminaire comme une fidélité à Pierre Lieutaghi, le « *mentor* », l'esprit « *tutélaire* ». Comme le constate Clotilde Boisvert, le midi, « *c'est un peu la guerre pour être assis à côté de Pierre* ». La « caution » Pierre Lieutaghi participe indéniablement du succès remporté depuis 2001 par ce séminaire. Danielle Musset en a conscience « *la place de Pierre Lieutaghi est majeure dans le succès du séminaire. Il est évident qu'il y a beaucoup de gens qui viennent car c'est le séminaire de Pierre Lieutaghi, moi je ne me fais pas d'illusion là-dessus* ». La fonction légitimatrice exercée par l'ethnobotaniste sera étudiée en détail dans la suite de ce rapport. Mais incontestablement, Pierre Lieutaghi a contribué à la réorientation professionnelle de nombreux participants. D'ailleurs, pour Claude Marco, « *la façon de lui être fidèle à Pierre c'est de creuser des endroits où il n'est pas allé trop voir, ce n'est pas d'être en adoration devant lui* ». C'est ce qu'a fait Magali Amir, qui a commencé à faire des enquêtes ethnobotaniques dans le Parc du Luberon sur les conseils de Pierre Lieutaghi : « *j'avais contacté Pierre Lieutaghi pour savoir comment je pouvais travailler avec les plantes, c'était ma référence* ». Et c'est sans doute le cas d'autres personnes identifiées dans la composante des « transfuges ».

Les transfuges

Certaines personnes ont, au cours de leurs successives participations au séminaire, changé de profession. Les transfuges sont donc les personnes pour qui il a été constaté qu'à plusieurs années d'intervalles, l'organisme de rattachement mentionné sur les fiches d'inscription avait changé. C'est le cas de 86 personnes, soit presque 15% de l'effectif total. Bien entendu la réorientation professionnelle concerne tout le monde, qu'on ait suivi ou non un séminaire de Salagon. Il ne s'agit donc pas de dire que chaque changement de carrière identifié sur les fiches d'inscription est à mettre sur le compte de Salagon. Mais si la réorientation professionnelle touche en moyenne 15% des personnes ayant suivi un séminaire d'ethnobotanique, elle concerne à plus de 56% les fidèles de Salagon (cf. tableau 2/j).

Tableau 2/j : Reconversions professionnelles des personnes venues assister au séminaire de Salagon

	ASSIDU	HABITUE	REGULIER	FIDELES	FAMILIER	NOUVEAU	Total
Ne change pas de CP	8	13	17	38	72	378	488
2 CP renseignées	3	20	8	31	34	2	67
3 CP renseignées	2	13	3	18	0	0	18
4 CP renseignées	0	1	0	1			1
Total	13	47	28	88	106	380	574

Caroline Carrat fait partie de cette population des « fidèles » « transfuges ». Et elle en témoigne volontiers, sa rencontre avec Salagon y est pour quelque chose. Lorsqu'elle décide d'abandonner son poste de cadre à Paris, elle part vivre dans la région de Montpellier et participe dès 2001 au séminaire d'ethnobotanique. Elle raconte alors que dès son arrivée *« j'ai été complètement prise, j'ai tout de suite cherché à habiter ici, je me suis très rapidement installée en troc, jardinage contre logement. Et pendant des années j'ai fonctionné comme cela. Donc j'avais ça au fond de moi mais lors de ma rencontre avec Salagon je me suis dit "enfin je suis à la maison !" »*. Le collectif des rencontres ethnobotaniques témoigne également de l'influence que peut avoir Salagon sur les changements de carrière de ses participants. Nul doute que les membres de ce réseau auraient, avec ou sans le collectif, poursuivi d'entreprendre des projets en ethnobotanique. Mais participer au séminaire et a fortiori construire ce réseau a incontestablement permis d'accélérer le processus.

Par ailleurs, plusieurs membres du collectif ont découvert l'ethnobotanique grâce à Pierre Lieutaghi. Ainsi d'Elise Bain *« ma re-rencontre avec Pierre Lieutaghi qui, au début des années 2000 m'a "incité" à faire de l'ethnobotanique, proposition à laquelle je n'ai pas réagi tout de suite, a pu (et c'est avec le recul que je pense cela aujourd'hui), m'amener sur cette voie »*. Et de Julie Le Bigot qui se rappelle qu'*« en lisant la quatrième de couverture [de la Plante Compagne] et en feuilletant le livre dans la librairie je me souviens m'être dit "mais c'est tout à fait ça qui m'intéresse !" . Je me suis sentie vraiment heureuse »*.

B) Enquête ethnographique

« *Salagon ce sont des belles rencontres. C'est un peu comme une famille, il y a une espèce de fraternité au niveau de l'approche, de l'amour des plantes et au niveau du comportement avec les autres* ». Thierry Thévenin, producteurs de plantes médicinales et herboriste.

1/ La fonction de formation

Arguments avancés par les participants

De nombreux participants prévoient longtemps à l'avance leur venue au séminaire d'ethnobotanique, c'est devenu pour beaucoup un rendez-vous annuel, un temps de formation privilégié. Mais qu'est ce qui fait la spécificité du séminaire dans le processus de transmission des savoirs ? De nombreux arguments sont avancés par les participants pour justifier leur venue régulière à Salagon.

Tout d'abord, c'est assurément le seul séminaire d'ethnobotanique proposé en France. Seul le Master Environnement, Dynamique, Territoires, Sociétés (EDTS) co-habilité par le Muséum et AgroParisTech propose un module d'ethnobotanique, dispensé uniquement aux étudiants qui suivent cette formation.

Par ailleurs, comme le relève Corinne Duque, « *c'est toujours une histoire de coût et de temps* ». Ainsi il faut bien faire un choix et si le séminaire de Salagon est le seul à traiter à proprement parler d'ethnobotanique, de nombreux congrès/colloques/séminaires abordent la relation homme/plante sous d'autres aspects (ethnopharmacologiques notamment). Chacun est alors amené à faire sa sélection et tandis que certains comme Céline Héлары suivent plusieurs séminaires : « *j'ai Salagon et il y a un autre congrès qui se fait à Digne au mois de septembre, qui est beaucoup plus scientifique, beaucoup plus sur les huiles essentielles et ça tourne aussi autour des parfums. Et là j'arrivais à compléter entre Salagon qui me plaisait beaucoup, Digne moins mais qui m'apportait ce côté beaucoup plus scientifique. Donc je me réserve toujours quinze jours de vacances entre fin septembre et début octobre pour faire le séminaire de Salagon et le congrès de Digne* » ; beaucoup comme Magali Amir se consacrent exclusivement aux journées de Salagon « *je me souviens de séminaires, de congrès, il y a des choses qui me sont passées mais ça coûte cher, ça prend du temps, et quand on est en free lance comme ça ce n'est pas évident* ».

Par ailleurs, nous l'avons vu plus haut, c'est assurément les régionaux qui se déplacent le plus volontiers. Habitant la Bretagne, Corinne Duque ne fera pas le voyage cette année « *si j'habitais la région je serai sans doute déjà venue, au séminaire également, mais habitant la Bretagne ça va être difficile* ». Pierre Guardiola en revanche se félicite d'habiter si près « *moi ça m'intéresse tellement que dès que j'ai les dates je bloque deux jours de congés auprès de mon employeur ! Mais bon j'habite à côté, j'ai cette chance de pouvoir venir régulièrement !* ».

Enfin la notion d'argent rentre en ligne de compte puisque la participation au séminaire de Salagon est payante bien que peu coûteuse. La participation demandée est en moyenne de 40€ par personne (sans compter les repas) pour les deux journées de formation. Ce qui fait de Salagon, comparativement aux autres offres de formation, un séminaire très attractif. A titre d'exemple, pour participer au congrès international des plantes aromatiques et médicinales organisé en septembre 2011 à Digne, il fallait déboursier en moyenne 450€ pour trois jours de formation. Céline Hélary, qui participe aux deux évènements, l'a constaté : *« ceux qui habitent plus loin ne viendront pas [au congrès de Digne], ça fait trop loin et trop cher. Par contre le séminaire de Salagon c'est le moins cher des séminaires donc chaque année ils réservent celui de Salagon car le rapport qualité/prix leur convient tout à fait »*.

Ainsi, le bilan coût/avantage du séminaire de Salagon étant relativement intéressant, de nombreux participants se laissent tenter et viennent à Salagon pour se former à l'ethnobotanique. Beaucoup le noteront : l'attitude est studieuse dans les rangs du séminaire. La majeure partie des participants prend des notes pendant les conférences. Ainsi de Magali Amir qui pendant plusieurs années a même retranscrit ses notes sur l'ordinateur *« du coup je pouvais retrouver plus facilement les infos, maintenant c'est plus des notes comme cela, par écrit »*. Certains comme Laurence Chaber font un tri *« si ce sont des personnes que je connais ou qui ont une thématique qui m'intéresse particulièrement j'enregistre et je prends toujours des notes. Il y a en a certains qui ne m'intéressent pas spécialement alors je suis là mais je ne prends pas de notes »*. D'autres comme Dominique Coll range et classe leur prise de notes *« je classe bien à la maison et je reprends mes notes et je sais que je vais m'en resservir, car je retourne dans les notes quand je prépare mes animations ou conférences. Mais je sais toujours où retrouver ce que j'ai écrit »*. Mais si certains sont très appliqués, beaucoup m'avoueront ne jamais revenir sur leurs notes. Ainsi d'Eva Bruneau *« je prends bien mes notes même si je ne les ai jamais relues »*, de Raphaëlle Garreta *« je prends des notes mais je les relis jamais, rarement, enfin ça dépend »* et de Magali Amir *« j'ai des cahiers entiers des séminaires de Salagon. Je ne les relis pas forcément, ou si, des fois, je veux retrouver telle ou telle chose que j'ai entendue »*.

Par ailleurs, plusieurs participants choisissent de venir au séminaire parce qu'ils aiment la région, parce qu'ils souhaitent visiter les jardins ou dans l'espoir de rencontrer Pierre Lieutaghi. Enfin c'est aussi pour rencontrer des ethnobotanistes (professionnels et amateurs) et pour revoir les personnes rencontrées aux précédentes éditions que les gens viennent et reviennent à Salagon. Ces éléments seront traités dans les parties suivantes. Reste qu'interrogés sur leurs attentes vis-à-vis du séminaire de Salagon, 66,7% des membres du collectif des rencontres ethnobotaniques estiment avant tout venir à Salagon pour se former à l'ethnobotanique. C'est donc bien pour entendre parler de la relation homme/plante que la majeure partie des participants fait le déplacement. Il est temps de voir ce qui fait la spécificité de Salagon dans le traitement de cette question.

Analyse des thématiques

Dans la première partie de ce rapport nous l'avons constaté, la notion d'ethnobotanique est floue et sujette à interprétations. Nous avons toutefois délimité plusieurs formes d'ethnobotanique et admis que celle pratiquée par Salagon relève d'une ethnobotanique scientifique laissant une large place aux approches plus appliquées. Mais cette démarche ne dit rien des sujets de prédilection de l'institution. Or Salagon forme ces participants à un champ thématique relativement circonscrit : il s'agit prioritairement d'inviter le public à réfléchir sur la relation qui unit et (surtout unissait) les hommes et les plantes dans les espaces ruraux, en privilégiant l'étude des savoirs immatériels.

En effet, malgré de nombreuses tentatives, les organisateurs n'ont pas réussi à changer cette patte, cette marque, que beaucoup attribuent à Pierre Lieutaghi. Ainsi de Magali Amir : *« je pense que la couleur de Pierre apparaît très nettement dans le séminaire d'ethnobotanique, parce qu'effectivement lui son grand truc c'est les savoirs populaires et ruraux et anciens, traditionnels »*. Bien que comme le constate Bernadette Lizet *« Danielle [Musset] est très liée aux savoirs naturalistes populaires, à l'appel d'offre, à l'entrée en scène de l'ethnobotanique »*. Les savoirs naturalistes populaires seraient donc la préoccupation principale des intervenants de Salagon. Depuis 2001, 205 interventions ont été programmées à Salagon. Voici la classification retenue pour identifier les thématiques traitées lors de ces conférences.

Tableaux 2/k : Classification des thématiques abordées au cours des séminaires de Salagon

Production des savoirs			
MATÉRIEL	Place du végétal dans le domaine privé	Place du végétal dans le domaine public	Monographies
	Médecine humaine	Domestication des plantes	
	Emplois vétérinaires	Appropriation de la nature	
	Emplois alimentaires		
	Economie domestique		
	Culture/Cueillette		
	Usages psychotrope et cosmétique		
	Emplois artisanaux		
IMMATÉRIEL	Place du végétal dans les pratiques	Place du végétal dans les représentations	
	Dans les fêtes et pratiques religieuses	Dans les symboles et discours	
	Dans les pratiques magiques	Dans les mythes et légendes	
	Dans les fêtes et pratiques profanes		

Transmission des savoirs	Traitement des savoirs
Tension entre savoirs vernaculaires/savoirs savants	Questions épistémologiques
Classification des savoirs	Questions méthodologiques
Transmission des savoirs	

Voici la classification générale obtenue lorsque l'on considère le champ thématique prioritaire des 205 interventions :

Tableau 2/l : Thématiques traitées lors des séminaires de Salagon

<i>Savoirs immatériels</i>	67	32,70%
<i>Savoirs matériels</i>	61	29,80%
<i>Monographie</i>	31	15,10%
<i>Traitements des savoirs</i>	30	14,60%
<i>Production et circulation des savoirs</i>	16	7,80%
Total	205	100,00%

Les savoirs immatériels et plus spécialement les représentations et légendes sur le végétal constituent donc la thématique la plus développée par les intervenants de Salagon.

Tableau 2/m : Thématiques traitées à Salagon et ayant trait aux savoirs immatériels

Place du végétal dans les pratiques	%		Place du végétal dans les représentations	%	
Dans les pratiques profanes	13	7%	Dans les symboles et discours	28	14,70%
Dans les pratiques magiques	8	4%	Dans les mythes et légendes	14	7,30%
Dans les fêtes et pratiques religieuses	4	2%			

Elise Bain considère en effet qu'à « l'école » de Salagon « *on n'est pas que sur les usages et les propriétés des plantes, le petit usage médicinal transmis par la grand-mère, on est vraiment axé autour des représentations et de la linguistique aussi puisqu'on répertorie* ». Par ailleurs, sur 205 interventions, si 152 ne relèvent pas précisément d'une ethnobotanique rurale ou urbaine, 21,5% traitent spécifiquement des relations qui unissent les hommes à la nature à la campagne et à peine 3,9% s'intéressent à celles qui se nouent en ville. 23 interventions questionnent directement les savoirs anciens, traditionnels, populaires, vernaculaires. Enfin voici les aires temporelles traitées par les intervenants :

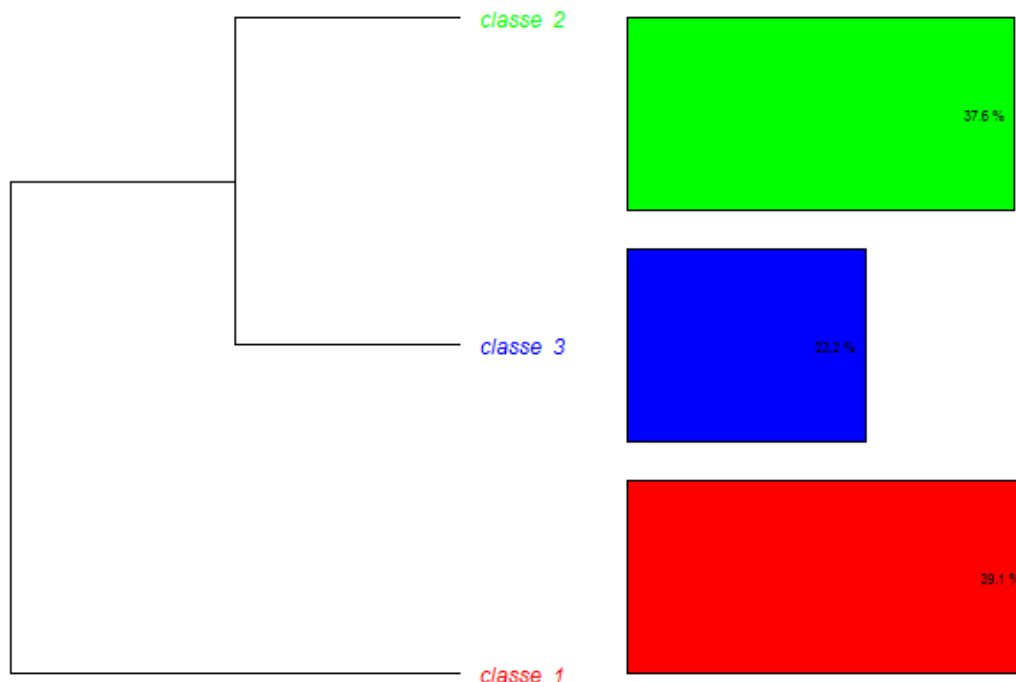
Tableau 2/n : Aires temporelles considérées dans les interventions proposées à Salagon

<i>Temps Présent</i>	104
<i>Temps Long</i>	52
<i>Antiquité</i>	19
<i>Epoque Contemporaine</i>	12
<i>Non Renseigné</i>	5
<i>Moyen Age</i>	4
<i>Période Contemporaine</i>	4
<i>Préhistoire</i>	2
<i>Néolithique à l'Antiquité</i>	1
<i>Néolithique au Moyen Age</i>	1
<i>De l'Antiquité à la Renaissance</i>	1
Total Général	205

Iramuteq est un logiciel libre qui propose de décrire un corpus de texte grâce à une analyse détaillée de son vocabulaire. Le logiciel va tout d'abord constituer le dictionnaire des mots utilisés et repérer leur fréquence d'utilisation. Le logiciel découpe ensuite le texte en classes de mots (ou formes) et procède à une classification de ces segments en fonction des oppositions repérés. Iramuteq permet donc de décrire un corpus en extrayant des classes de sens qui ne sont pas forcément repérées par l'informateur ou par l'ethnographe. Prioritairement utilisé par les chercheurs en psychologie sociale, ce type de logiciel est aujourd'hui utilisé par l'ensemble des sciences humaines et sociales.

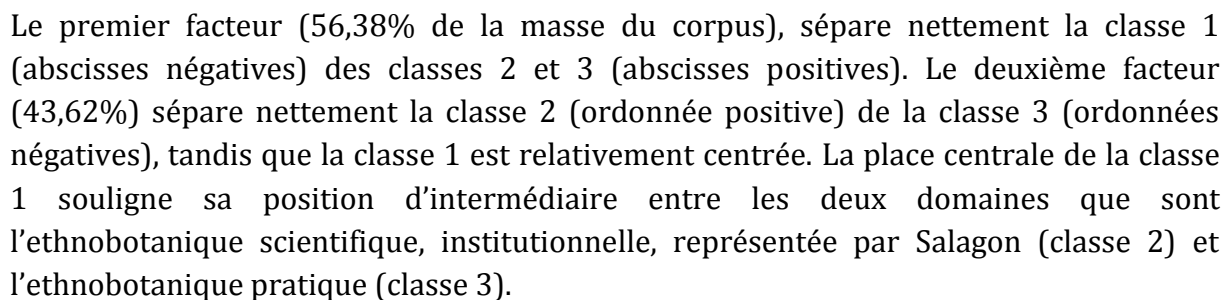
Nous avons passé dans le logiciel l'ensemble des 26 entretiens effectués au cours de cette ethnographie, ce qui représente un total de 150 396 mots. Trois algorithmes ont été lancés sur ce corpus : une Classification Descendante Hiérarchique (CDH), une Analyse Factorielle de Correspondances (AFC) et une Analyse Des Similitudes (ADS). La CDH et l'AFC proposent une approche globale du corpus. Après partitionnement de celui-ci, la CDH identifie des classes statistiquement indépendantes de mots. Ces classes correspondent à des profils, qui sont caractérisés par des mots spécifiques corrélés entre eux. Sur les 89% de segments de textes classés, trois classes ont été identifiées.

Illustration 2/b : Classification Descendante Hiérarchique du corpus par Iramuteq

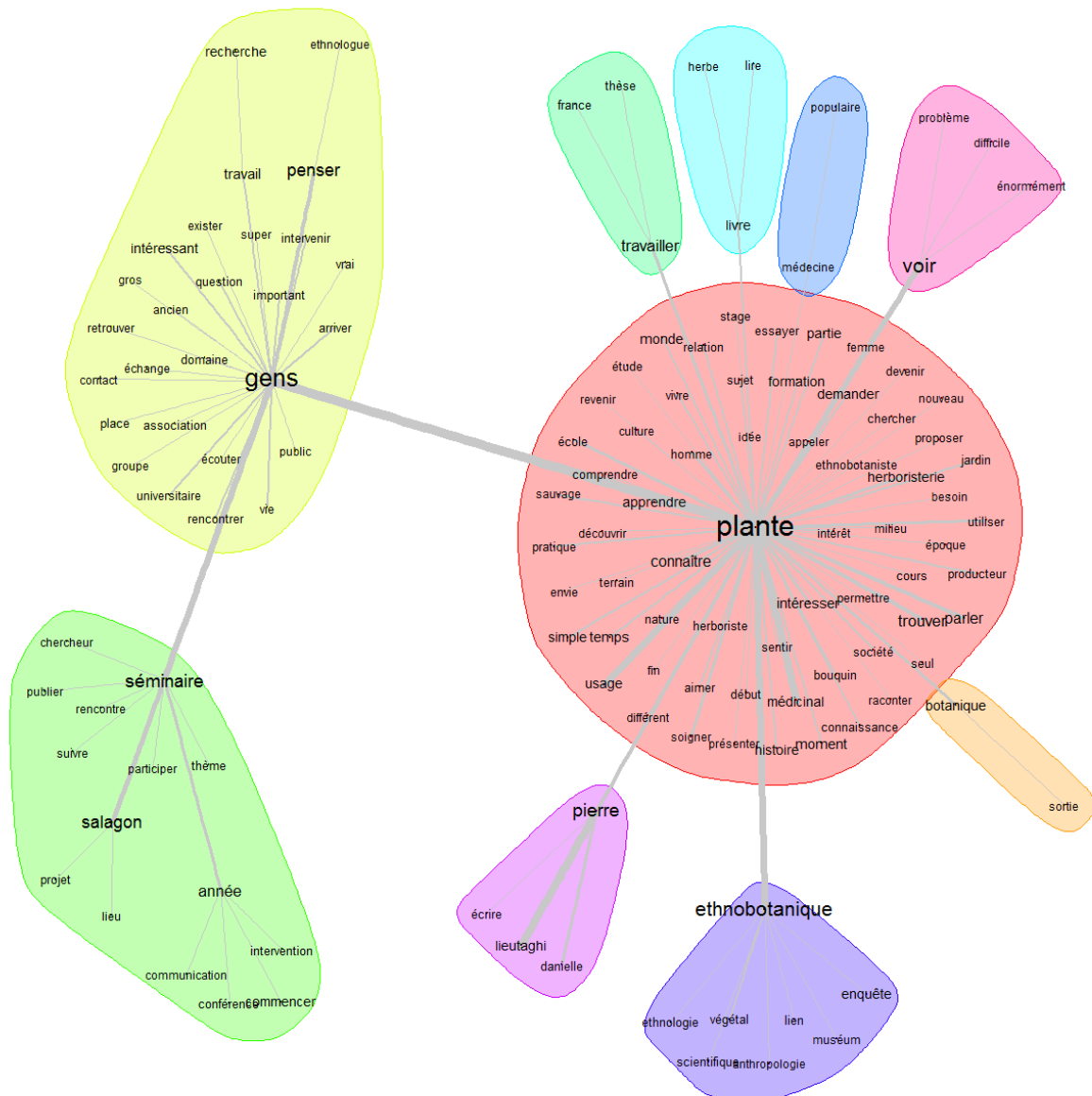


La CDH (illustration 2/b) distingue 3 classes de mots. Les classes 2 et 3 sont les plus grandes avec 23,2% et 37,6% des mots. Leur regroupement constitue l'une des 2 branches du dendrogramme. La classe 1 représente 39,1% des formes actives.

Illustration 2/c : Analyse Factorielle des Correspondances du corpus par Iramuteq



L'ADS envisage le corpus d'une façon complètement différente. L'approche repose sur des propriétés de connexité du corpus. Elle aboutit à une représentation graphique en arbre où les nœuds sont les mots. Cet algorithme a tendance à renforcer les relations de voisinage entre les formes. Pour faire cette analyse, seuls les mots référencés plus de 50 fois dans le corpus ont été retenus. Par ailleurs, certaines formes jugées « inactives » n'ont pas été gardées. Il s'agit des mots : aller, chose, venir, vraiment, petit, prendre, mettre, coup, passer, fois, donner, premier, coté, truc, grand, rapport, ça, plein, façon, exemple, rester, dernier, partir, forcément, compte, niveau, rendre, aspect, jour, part, poser, continuer, plutôt, complètement, vendre, acheter, etc., cas, jean, général.



2/ La fonction de socialisation

Rencontrer de nouvelles personnes

Chaque participant au séminaire d'ethnobotanique de Salagon récupère lors de la matinée qui ouvre sur les deux journées de conférence un petit badge mentionnant ses nom et prénom ainsi qu'un dossier contenant le programme des interventions et un tableau indiquant les coordonnées des participants et intervenants. Pour Elise Bain, les participants tiennent à ce dossier car « *le séminaire est un lieu de sociabilité énorme autour de cette discipline. Je pense que c'est vraiment important. Donc les gens sont vraiment très friands d'avoir le contact des autres, de savoir ce qu'ils font. Il n'y a jamais personne qui nous a demandé de ne pas être dans la liste. Une personne seulement est venue nous dire qu'elle n'était pas d'accord qu'on publie son contact. Mais je pense qu'au contraire les gens sont contents car on vient là pour entendre parler d'ethnobotanique mais aussi énormément pour rencontrer des gens qui gravitent autour de l'ethnobotanique* ».

Interrogés sur les motivations qui les encouragent à renouveler chaque année leur participation au séminaire, les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques ont fait la part belle à cet aspect du séminaire. La moitié des raisons invoquées avaient en effet trait à la perspective de rencontrer de nouvelles personnes (cf. tableau 2/o).

Tableau 2/o : Raisons invoquées par les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques concernant leur participation au séminaire de Salagon

<i>Rencontrer des ethnobotanistes amateurs</i>	26,60%
<i>Rencontrer des ethnobotanistes professionnels</i>	24,10%
<i>La thématique du séminaire</i>	13,40%
<i>L'ethnobotanique</i>	12,20%
<i>La méthodologie de l'ethnobotanique</i>	11,00%
<i>La présence de Pierre Lieutaghi</i>	8,20%
<i>Rencontrer des gens passionnés</i>	2,20%
<i>Autres</i>	2,20%
Total	100%

Ce sentiment est largement partagé par l'ensemble des participants au séminaire. Qu'on veuille ou non se professionnaliser dans l'ethnobotanique et a fortiori se constituer un réseau, les moments de sociabilité sont importants. Comme le note Pascal Luccioni, on vient à Salagon pour les « *aspects intellectuels et amicaux. C'est aussi pour rencontrer des gens que j'estime. Ca me permet de rentrer en contact avec les travaux de mes contemporains en ethnobotanique. J'ai lu la thèse de Raphaële Garreta et je n'aurai jamais su qu'elle faisait cette thèse si je n'étais pas passé au séminaire* ».

Mais l'ambiance est studieuse dans les rangs du séminaire. Crayon à la main, la plupart des participants prennent des notes et peu se permettent, comme Laurent Gall, de faire « l'ethnobota buissonnière ». C'est durant les temps de pause que les langues se délient. Pour Cécile Michel, *« tout se passe lors des pauses, le petit café du matin, très important, très apprécié, ce petit temps c'est super »*. Les participants sont également invités à déjeuner ensemble, dans un restaurant situé à proximité de la salle de conférence. Et si tous n'y participent pas, beaucoup comme Eva Bruneau reconnaissent quand même que *« c'est là où il y a plein de choses qui se jouent. C'est là que tu peux rencontrer les gens. La pause c'est trop court, c'est plus furtif. Souvent ils sont obligés de nous appeler pour qu'on revienne. Mais les repas sont des moments d'échanges précieux »*. D'ailleurs Dorothy Dore le concède *« c'est vrai qu'avant j'assistais systématiquement aux repas, après je l'ai plus fait mais je vais recommencer à le faire car c'est là que ça se passe en fait ! (rires) »*. Un constat partagé par Dominique Coll pour qui *« tout ce qui se passe à côté, c'est au moins aussi important que le séminaire »*.

Laurent Gall résume bien le sentiment général *« j'apprécie vraiment les moments du resto du midi (et du soir, quand c'est possible) : c'est là que se rencontrent les gens, là que les échanges se font moins « standard », moins feutrés. On peut palper la densité de la passion qui anime les participant-e-s, dans la vraie vie ! Pas celle d'un format officiel, d'une salle avec une estrade »*.

Ainsi, Salagon est indéniablement un lieu fort de sociabilité. Mais pour les participants de la première heure, cet aspect était encore plus présent dans les premières années du séminaire. Comme le constate Caroline Carrat *« au départ il y avait une familiarité. On s'est retrouvé les 3/4 premiers séminaires où vraiment on ne savait pas trop pourquoi on était là les uns les autres mais on avait ce truc en commun et la facilité de discuter. Et pour moi qui suis un peu timide de nature ça m'était beaucoup plus difficile d'entrer en contact. Ensuite quand le groupe s'est un peu élargi, quand on a commencé à bouger, j'ai un peu décroché, je ne suis pas revenue toutes les années »*. Et *« aujourd'hui il y a des groupes sur place, des gens qui vont se retrouver car ils se connaissent par ailleurs, ils communiquent entre eux, du coup c'est peut-être pas évident pour les nouveaux de s'intégrer »*.

Retrouver des personnes

En effet, si l'on vient à Salagon pour rencontrer des ethnobotanistes amateurs et professionnels, on espère également y retrouver les amis que l'on s'y est fait les années précédentes. Ainsi de Céline Hélary, qui avoue que *« même si le sujet m'intéresse pas plus que ça, je vais y aller pour pouvoir retrouver les amis »*. Céline fait partie *« d'un groupe d'amis qui s'est formé en 2011, on s'est rencontré car on n'allait pas manger au restaurant, on avait un pique-nique. Et après on se retrouvait aux pauses, on déjeunait ensemble. (...) Donc on a été une petite dizaine à se rencontrer à ce moment là et à se revoir ensuite »*.

Le groupe rassemble une dizaine de personnes. Il s'agit de jeunes participants arrivés au séminaire en 2011 et qui travaillent essentiellement dans la catégorie professionnelle « herboristerie ». Prioritairement tournés vers cette activité, ils partagent, comme le constate Céline, *« cette passion commune pour les plantes médicinales, c'est bien car on peut parler 24h/24 de plantes médicinales, on sait qu'on ne déranger personne ! »*. Contents de se retrouver au séminaire, ils ne se verront pas forcément le reste de l'année mais engagent sur ces deux journées des réflexions qu'ils poursuivent le soir, autour d'un repas partagé chez l'un ou chez l'autre. Et comme le constate Céline, *« ça peut faire des liens professionnels. Je sais qu'on va se revoir un peu plus à la Fête des Simples qui se fait à côté. (...) Il n'y a pas de concurrence, c'est plus ce qu'on va pouvoir s'apporter, sur des conférences ou des discussions »*.

De nombreux informateurs ont fait part de cette dimension amicale, qui encore une fois, est des plus manifeste durant les moments de repas. Si les participants côtoient les intervenants lors du déjeuner, le repas du soir réunit en comité plus restreint les organisateurs, les intervenants et éventuellement les participants qui le demandent. Thierry Thévenin a participé à plusieurs de ces diners et constate que *« le soir c'est un peu rituel, ça fait un peu messe, mais c'est quand même propice aux discussions, ça se mélange assez bien. Pour moi ces temps de pause sont presque les plus importants. (...) C'est un espace où l'on sait qu'on est deux trois jours ensemble, après j'imagine qu'il y a plusieurs cercles mais je suis allé plusieurs fois chez Pierre ou chez Laurence pendant une semaine, tout le monde est logé dans des maisons et ça discute, c'est un peu non stop quoi »*. Raphaëlle Garreta partage cette grande affection pour Salagon. Pour l'ethnologue *« c'est un peu une famille, une famille sans l'être car ce sont des gens que je ne vois pas du tout en dehors du séminaire »*. Une expression utilisée également par Thierry Thevenin, pour qui *« Salagon ce sont ces belles rencontres, il y a quelque chose d'assez familial c'est un peu comme une famille »*.

Mais la famille Salagon ne se réunit pas en dehors de Salagon. Beaucoup comme Thierry Thévenin le reconnaissent : *« on se voit pas très souvent, on est tous très loin les uns des autres et là il y a un moment de disponibilité, on est là, pour les plantes, et donc ça débouche sur des choses concrètes »*. Très contents de se retrouver au séminaire, les amitiés s'entretiennent autour de ce rendez-vous comme *« un relai social, on revoit des*

gens qu'on a connus ici, on revoit des gens qui habitent dans d'autres régions » constate Cécile Michel. « Ils nous ont vu sans enfants, avec notre première fille, notre deuxième fille, notre garçon, ils m'ont vu enceinte, on pique-niquait ensemble avec les enfants, c'est un réseau, quelque chose qui s'est fait au niveau de l'amitié, sans qu'on le cultive ailleurs dans l'année, c'est là. On ne va pas se revoir à d'autres moments dans l'année mais ça suffit, on est contents de se voir. Le séminaire c'est l'occasion ». Pour Jean-Yves Durand « c'est l'occasion de mettre les informations à l'heure ».

L'aspect amical et la dimension plus professionnelle sont ici très liés. Car on rencontre à Salagon des personnes avec qui on partage un même amour des plantes, qui peuvent très vite devenir des amis, mais qui sont aussi des professionnels de la relation homme/plante. Ainsi de cette émulation peuvent naître des projets. Thierry Thévenin en a fait l'expérience *« c'est aussi un des points communs avec la fête des simples, ça donne envie de faire des choses, des petits projets se bâtissent, soit éditoriaux, soit des actions, comme Populus. Les continuations du projet Populus ont été faites pendant le séminaire avec Aline et Claire, l'AFC (association française des cueilleurs), est née à Salagon suite à des discussions avec Raphaëlle, on parlait des problématiques de cueillette, savoir si le conservatoire pouvait faire quelque chose, ça a participé de cela. Le courrier qu'on avait fait à tous les cueilleurs avec Claire, qui a débouché sur l'AFC, on l'a écrit à Salagon. C'est un lieu où peuvent naître des projets, des idées ».*

Former des réseaux

Relai social, Salagon met en relation des passionnés qui pourront devenir amis mais aussi partenaires. De nombreux participants à Salagon demandent une facture lorsqu'ils règlent leur frais de participation, sans doute pour obtenir un remboursement de leur employeur. En effet, on vient aussi à Salagon pour se former, pour développer son réseau professionnel, pour dénicher des idées, découvrir des auteurs : autant d'information qui enrichiront par la suite le travail du quotidien. D'où l'intérêt de prendre des notes mais également d'acheter les actes qui constituent pour beaucoup un véritable outil de travail. Ainsi de Grégory Nombret qui explique *« prendre des notes dans le but de les utiliser. J'en fais une synthèse à mon retour et j'essaie d'isoler des paragraphes qui peuvent s'inscrire dans d'autres thématiques, ou les retranscrire ailleurs, sur des sujets sur lesquels je travaille. Et j'achète les Actes ! ».*

Certains participants contacteront directement les intervenants, ainsi de Vanessa Cholez qui se souvient avoir échangé après le séminaire de 2012 avec une anthropologue qui travaille sur la Corse. Ou de Claude Marco qui sollicite souvent Pascal Luccioni. A n'en pas douter, de nombreuses cartes de visite s'échangent lors du séminaire et les listes de coordonnées diffusées à chacun sont aussi là pour entretenir cette mise en réseau. Pierre Coste le constate, Salagon permet de *« parler avec des collègues, échanger,*

raconter où tout le monde en est, envisager des projets en commun. C'est très net ça dans les intercessions, dans les repas, dans les soirées. Il y a des réseaux qui se sont constitués et de façon très chaleureuse par rapport à d'autres colloques où je peux assister où les gens sont un peu dans leur coin et s'ennuient. Le séminaire de Salagon c'est très chaleureux ». Mais si les temps de pause et les repas permettent de prolonger les réflexions qui émergent pendant les conférences, certaines discussions se poursuivent en dehors.

D'ailleurs, pour plusieurs membres du collectif, ces temps d'échanges sont insuffisants. Certains considèrent en effet que *« le choix de ne faire que des conférences rend le séminaire un peu statique, sans réelle effusion d'idées. Ça serait super si, à côté des interventions, il y avait des moments de discussions et d'échanges selon différentes formules (en sous-groupes, etc.). Qu'on sente quelque chose (notre savoir) qui se construit ensemble »*. D'autres s'estiment *« frustrés du peu d'approfondissement que suscite chaque intervention. Malgré une thématique annuelle, l'ensemble me paraît bien disparate. Un séminaire sur le mode "tables rondes" avec des sujets préétablis comme base de travail et de réflexion me paraîtrait être une idée à creuser »*. Cette idée est d'ailleurs proposée par plusieurs membres : *« pourquoi ne pas mettre en place des petits ateliers, pour un temps d'échange, de travail et de réflexion en petits groupes, lors de la dernière demi-journée ? Afin que nous puissions échanger sur ce que nous avons appris durant ces deux jours, permettre à chacun de s'exprimer »*.

Le collectif des rencontres ethnobotaniques a ainsi pour but de prolonger les réflexions méthodologiques et bibliographiques afin d'ouvrir sur un temps d'échanges que ne permet pas d'avoir le séminaire. Né à Salagon et grâce à Salagon, le collectif évolue de façon autonome mais la question se pose de savoir quels liens le groupe naissant doit entretenir avec l'ethnopôle. Les membres du collectif sont partagés sur ce point. A la question *« souhaitez-vous que les "rencontres ethnobotaniques" et le collectif qui en est issu restent associés à l'ethnopôle ? »*, un informateur a répondu « oui », un autre a répondu « non », deux ne se sont pas prononcés et les 6 restants pensent que le collectif peut rester associé à Salagon s'il réussit à rester autonome.

Par ailleurs, à la question *« avez-vous le sentiment que participer au séminaire de Salagon peut vous donner une crédibilité ou une lisibilité particulière sur la scène de l'ethnobotanique européenne ? »*, 33,3% des informateurs ont répondu non. Pour Grégory Nombret, *« tout dépend de ce que l'on recherche. Je ne cherche pas à m'afficher "ethnobotaniste-qui-travaille-en-partenariat-avec-Salagon", mais je dois avouer que ma situation actuelle me permet d'en jouer. Pour rappel, je suis actuellement la formation dispensée par François Couplan "Collège Pratique d'Ethnobotanique", et c'est une manière pour moi de dire à Couplan : "regarde ce que je fais en parallèle à ta formation. Tu vois, une vie existe en dehors de François Couplan". Ce qui me permet aussi de faire découvrir cette "facette" de l'ethnobotanique aux autres personnes qui suivent la formation avec moi »*.

D'autres réseaux d'échanges plus originaux se sont également mis en place à Salagon. Notamment des systèmes de trocs entre universitaires et praticiens de la relation homme/plante. Jean-Yves Durand en témoigne : *« je pense vraiment que des échanges se font. Je ne pense pas que les gens soient simplement assis côte à côte. Dans les moments de socialisation, dans les repas, on discute, toute sorte d'échanges se font. Toutes les années j'apporte des graines à une participante qui me donne en échange des fruits confits »*. Pascal Luccioni constate également que durant le séminaire *« s'échangent des tonnes de recettes, des pâtes de coing, des idées pour comment se soigner contre un truc, quel bois utiliser pour faire tel truc. Il y a des graines qui s'échangent. Pendant des années j'ai eu dans mon jardin les graines d'une femme extraordinaire qui avait fait une communication sur les salades sauvages. J'avais relu son texte et elle m'avait payé en graines ! »*.

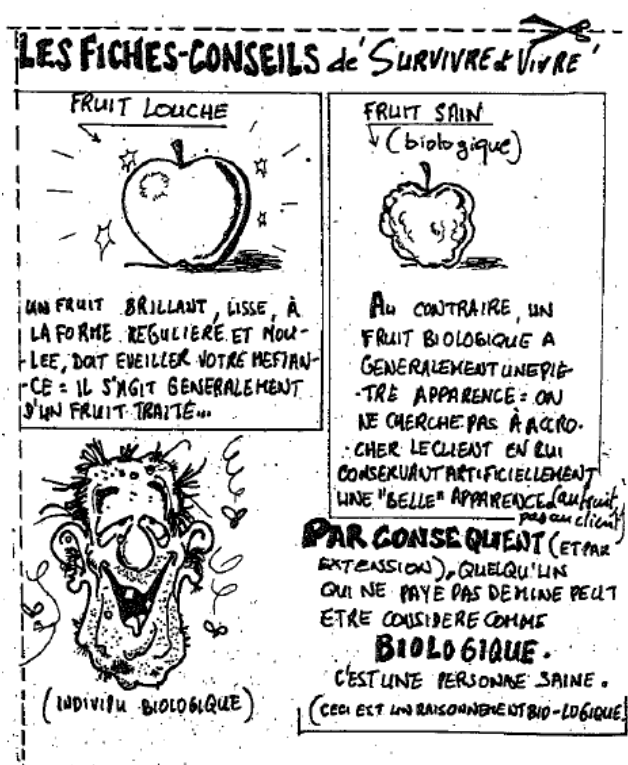
Enfin on rencontre au séminaire des producteurs de plantes chez qui l'on va faire des stages. C'est le cas de Céline Hélary, qui a réalisé un stage chez une productrice de plantes médicinales rencontrée à Salagon, et qui admet beaucoup *« utiliser le panel de gens que j'ai rencontré à Salagon »*.

3/ La fonction d'adhésion

Salagon, pépinière d'idées politiques ?

A demi-mot, plusieurs informateurs me feront part d'une dimension qui participe selon eux de l'enthousiasme bien particulier que suscite Salagon. Ainsi de Thierry Thévenin, qui « trouve que c'est un milieu super fréquentable, il y a une espèce de bienveillance ». Pour Elise Bain, cette bienveillance révèle en réalité un engagement politique, impulsé par Pierre Lieutaghi « j'ai l'impression qu'il y a un aspect, un peu, allez, je vais oser employer le mot, politique. Alors je vais peut être un peu loin en disant cela mais au moins éthique. Dans le sens où il est clair et net que les écrits de Lieutaghi sont évidemment naturalistes, ethnobotanistes, mais l'écriture politique de Lieutaghi elle est en fil rouge, c'est évident ».

Illustration 2/e: Illustration publiée dans le numéro 14 de *Survivre et Vivre*, octobre-novembre 1972



Dans les années 1970, Pierre Lieutaghi fut membre du groupe « *Survivre... et Vivre* » de Marseille. « *Survivre... et Vivre* » est le nom d'une revue et d'un mouvement de critique des sciences. Céline Pessis, qui vient de coordonner la rédaction du livre *Survivre.... Et Vivre, Critique de la science, naissance de l'écologie*⁵⁹ s'est intéressée à l'émergence du mouvement dans son mémoire de Master II réalisé sous la direction de Christophe Bonneuil.

Elle y explique que « le groupe *Survivre de Marseille* organise aussi des débats de subversion culturelle, un film sur Fos ainsi qu'une exposition itinérante sur les enjeux écologiques de la région. La mobilisation contre le complexe de Fos comprend également une lutte contre les forages de grandes compagnies pétrolières américaines qui enfouissent des

hydrocarbures dans des zones de sel du Lubéron dont Pierre Lieutaghi, du groupe de *Survivre...et Vivre Méditerranée*, se fait l'écho dans *Survivre...et Vivre* n° 12 »⁶⁰.

⁵⁹ PESSIS Céline (sous la direction), 2014, *Survivre et vivre. Critique de la science, naissance de l'écologie*, Paris, L'Échappée, coll. « Frankenstein », 480 pages.

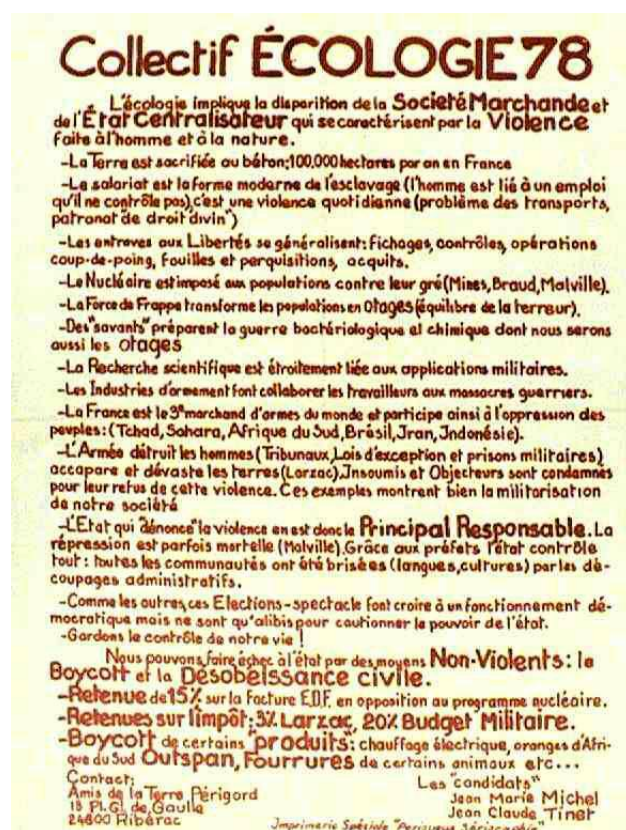
⁶⁰ PESSIS Céline, 2008-2009, sous la direction de Christophe Bonneuil, *Les années 1968 et la science, Survivre ... et Vivre, des mathématiciens critiques à l'origine de l'écologie*, Mémoire de Master II, Mention Histoire des sciences, technologies et sociétés, EHESS-Centre A. Koyré, non publié.

En 1972, Pierre Lieutaghi rédige également *L'environnement végétal*. Dans une interview donnée à la revue écologiste *Le Sauvage*, l'ethnobotaniste explique que « ce livre a été pour moi l'occasion d'une crise très salutaire. J'étais alors un naturaliste assez imbu de son petit savoir, jouant au spécialiste, et surtout profondément pessimiste. Je condamnais l'humanité entière pour son aveuglement sans me remettre en cause moi-même. Je suivais la voie de tous ces gens qui prétendent lutter pour la vie et qui, au fond, ne font pas confiance à la vie dont ils n'ont qu'une approche rationnelle, qui oublient leur propre désir de vie. Au moment de la correction des épreuves, j'ai eu la chance de rencontrer des scientifiques qui ébauchaient une critique de fond du pouvoir absolu des experts, qui avaient un langage politique très nouveau pour moi. Ils n'ont pas eu beaucoup de mal à démonter mes mécanismes rétrogrades. Je n'ai pas pu récrire tout mon bouquin, mais j'ai du moins cessé de faire passer les plantes avant l'homme et de proférer, à bonne distance, des invectives contre la société. J'ai compris que le refus, ça devait commencer au niveau individuel, que la liberté ne se trouvait pas plus au contact des plantes qu'ailleurs, qu'elle tient d'abord à notre désir d'exister pleinement »⁶¹.

Par ailleurs, en 1978, l'ethnobotaniste se présente aux élections législatives dans la deuxième circonscription des Alpes de Haute Provence. Le « Collectif Ecologie 78 », ancêtre du parti vert, remporte 5,2% des suffrages dans la circonscription de Forcalquier⁶².

Ainsi, il n'est pas invraisemblable de considérer que, dans une certaine mesure, le séminaire de Salagon porte un regard engagé sur la relation homme/plante. En invitant à respecter le cycle des saisons, en rappelant qu'il est utile de s'intéresser prioritairement aux richesses de la flore locale, le séminaire pose des repères qui permettent aux hommes de mieux appréhender leur environnement végétal. En invitant le public à réinvestir les savoirs naturalistes populaires, en proposant parfois des présentations critiques sur la médecine allopathique, Salagon injecte des questionnements qui peuvent susciter de véritables remises en question.

Illustration 2/f : Affiche du « Collectif Ecologie 78 » présentée en Dordogne

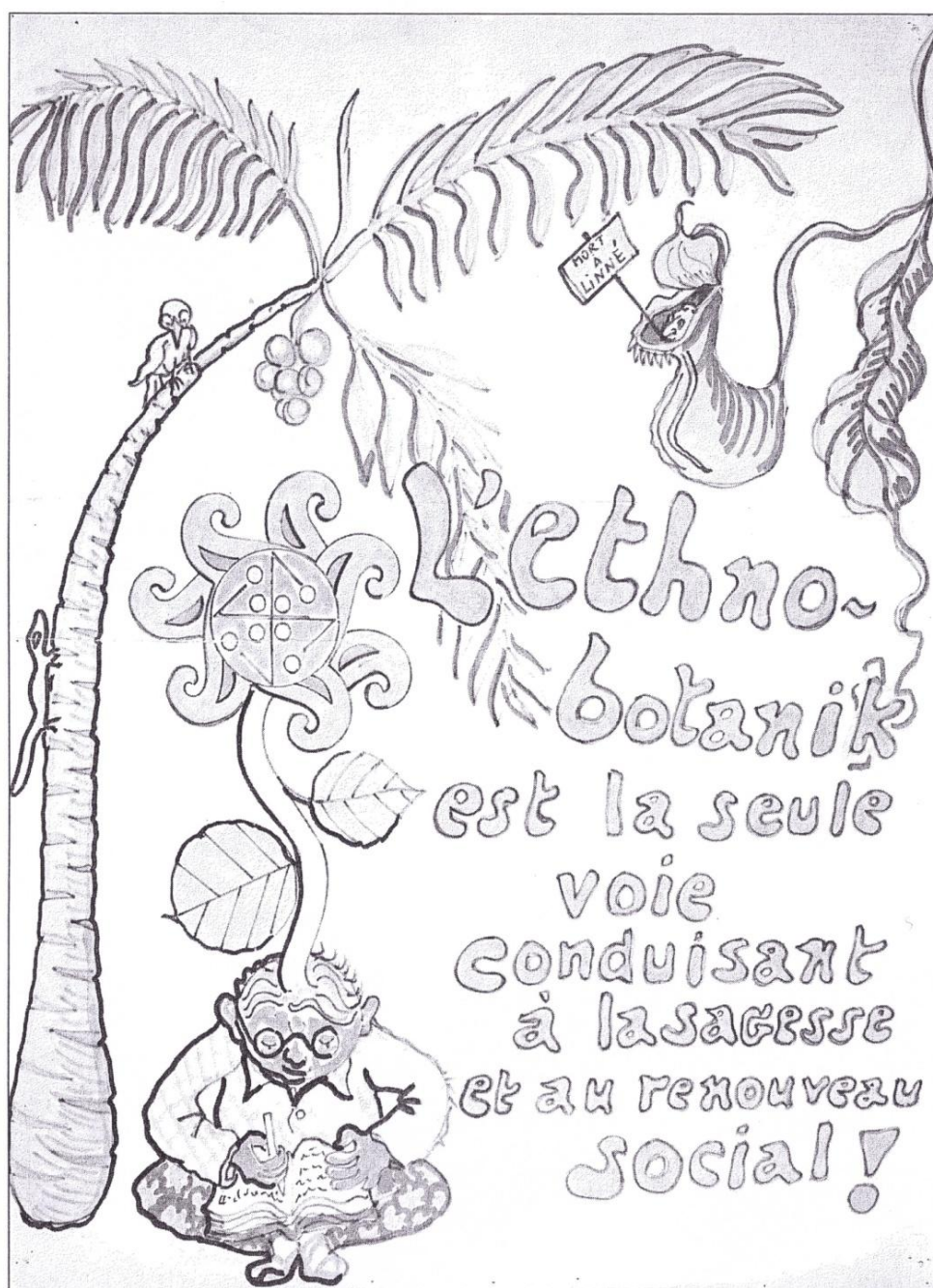


⁶¹ *Le sauvage*, « Conversation avec un botaniste », interview publiée en avril 1975 et mise en ligne sur le site de la revue le 14 janvier 2011.

⁶² *Nice Matin*, 13 mars 1978 n°11025, page 1. Archives électorales du CEVIPOF, Boîte EL 102 et EL 118.

D'ailleurs, n'est-ce pas le propre de l'ethnobotanique que de renouveler la confiance qui lie les hommes à leur environnement ? Pour Dorothy Dore, l'ethnobotanique « doit d'abord être porteur d'une réflexion, sur ce qu'on vit, comment on vit, parce que les plantes c'est un domaine particulier, c'est lié vraiment, ça ne peut pas être de la consommation ». Partageant ce constat, Jacques Barrau estimait que « l'ethnobotanique est la seule voie conduisant à la sagesse et au renouveau social ! ».

Illustration 2/g : Dessin publié dans Un terrien des îles, À propos de Jacques Barrau, Revue d'ethnobiologie 42, 2000-2004



Dessin aux feutres de couleur, Jacques Barrau, février 1969

Un lieu chargé d'histoire

La dimension symbolique du séminaire recouvre cet aspect politique, incarné par le parcours de Pierre Lieutaghi, mais comprend également un ancrage affectif, lié à l'histoire particulière de Salagon. De nombreux informateurs m'expliquent en effet qu'ils sont fiers de marcher dans les pas des pionniers, ainsi de Pascal Luccioni qui suit les traces de « *Pierre [Lieutaghi] le franc tireur entre les francs tireurs* ». Pour Raphaëlle Garreta, le lieu repose sur « *un vrai fondement. Peut-être que c'est l'histoire de Pierre [Lieutaghi], de Dorothy [Dore], de Danielle [Musset], de Laurence [Chaber], moi j'imagine que c'est un peu eux le groupe fondateur* ».

Quand Salagon émerge, au début des années 1980, le contexte, explicité plus en avant, encourage la mise en patrimoine des savoirs naturalistes populaires. Pierre Coste, aujourd'hui éditeur des Actes, assure à l'époque la direction du lieu. L'historien se souvient qu'en « *1987 quand je n'avais plus la responsabilité de Salagon mais des éditions Alpes de Lumières, on avait imaginé un séminaire d'histoire et d'ethnologie, annuel, où des gens faisant des recherches en amateur viendraient exposer leur résultat et pourraient à cette occasion rencontrer d'autres chercheurs et pourraient être entourés de l'avis de chercheurs professionnels. On a fait trois séminaires sur ce canevas là, deux sur les souvenirs de la guerre et un sur les ruchers muraux. Donc sur les différentes façons traditionnelles en Provence de loger des abeilles dans des murs ou dans des maisons. Et puis ce n'est pas allé plus loin. Mais ça nous a sensibilisé à cette idée de proposer des moments de rassemblement pour la recherche* ».

A la même époque, Danielle Musset participait aux premières rencontres nationales des Ecomusées à L'Isle d'Abeau en Isère. Cette manifestation faisait suite à différentes tentatives, impulsées en partie par le nouveau ministre de la culture Jean-Philippe Lecat, de définition et d'organisation des écomusées. Dans une lettre adressée aux Musées de France, le ministre expliquait ainsi que cette « *idée lancée par Georges Henri Rivière au début des années 1950, expérimentée à partir des années 1968 dans les parcs naturels régionaux, en 1971 au Creusot, est devenue depuis lors un phénomène culturel d'ampleur nationale. L'écomusée répond sans aucun doute au désir de plus en plus vif des Français de s'approprier pleinement leur patrimoine ethnographique et de rechercher ainsi le sens profond du territoire sur lequel ils vivent, dans toutes ses dimensions spatiales et temporelles. Laboratoire, école, conservatoire, l'écomusée englobe et dépasse le concept classique de musée : la diversité de ses missions donne à cette institution une vocation pluridisciplinaire et suppose une organisation interne particulière pour assurer la participation de tous les intervenants, scientifiques, gestionnaires, population* »⁶³.

La définition officielle de l'écomusée, adoptée en 1971 lors de la Neuvième conférence du Conseil International des Musées, explique qu'il s'agit d'un « *musée éclaté*,

⁶³Lettre datée du 4 avril 1981, signée du Ministre de la culture Jean-Philippe Lecat et adressée aux Musées de France, Archives nationales, 19930615-13.

interdisciplinaire, montrant l'homme dans le temps et dans l'espace, dans son environnement naturel et culturel, invitant la totalité d'une population à participer à son propre développement par divers moyens d'expression basés essentiellement sur la réalité des sites, des édifices, des objets, choses réelles plus parlantes que les mots ou les images qui envahissent notre vie ». Identifié comme tel et partie prenante du réseau des 1986, Salagon fait donc partie des « membres fondateurs » de cette organisation. Aujourd'hui, la Fédération des Ecomusées et des Musées de Société compte 180 structures muséales, parmi lesquelles Salagon.

Illustration 2/h : Carte des Musées, écomusées, conservatoires, participant à l'étude, la protection, la diffusion de savoir-faire techniques menacés, Archives nationales, Cote 19930615-13



Cette histoire longue participe donc de l'aura du lieu. Nul doute que de nombreux participants sont fiers de participer à l'aventure, de pouvoir dire « j'y étais ». D'ailleurs, beaucoup se remémorent avec nostalgie les premiers séminaires. Ainsi de Pascal Luccioni « quand je suis arrivé ici les premières années il y avait plein de gens qui dormaient dehors, et c'était extra, on parlait à bâtons rompus, il y a eu des grands moments ». Fondateur, défricheur, cet aspect de Salagon doit encore une fois beaucoup à la personnalité et au parcours de Pierre Lieutaghi. « Pour moi c'est un pionnier » explique Claude Marco. Un avis partagé par Thierry Thévenin puisqu'« il avait 25-30 ans d'avance par rapport à la véritable vague. Donc du coup ça fait un peu comme un guide, comme quelqu'un que tu suis, il a commencé à baliser le chemin et toi tu cours derrière ».

Bien sûr de nombreux participants viennent *pour* Pierre Lieutaghi. Pourtant, l'ethnobotaniste prend de plus en plus ses distances avec Salagon : il ne vient plus que l'après-midi et ne donne pas systématiquement de conférence. Malgré tout, la fréquentation du séminaire reste exponentielle. Dès lors, il semblerait que les participants ne viennent pas dans l'espoir de parler à Pierre Lieutaghi ou pour pouvoir le rencontrer, mais apprécient de le savoir associé au lieu⁶⁴. Le fait que son nom soit attaché à Salagon rehausse l'image du séminaire, en légitime le contenu. Comme le constate Thierry Thévenin « *c'est une crédibilité, une caution, il donne du vent dans les voiles* ». Et en effet, la notoriété de l'ethnobotaniste ne se dément pas dans les rangs du séminaire. Beaucoup comme Céline Hélary l'ont noté : « *il y a le fan club de Pierre Lieutaghi* ».

Plusieurs arguments expliquent ce succès, à commencer par la touche de militantisme et la faveur de la longévité décrites plus haut. Mais de nombreux participants apprécient aussi, comme Raphaëlle Garreta, « *cette patte, cette poésie qu'il y a dans les écrits de Pierre Lieutaghi* ». Pour Pierre Guardiola, ses livres « *c'est la cerise sur le gâteau ! Je les lis comme je dévorerais un roman !* ». Tous s'accordent ainsi pour reconnaître à l'écrivain « *une belle écriture* », « *un vocabulaire hyper choisi* ». D'entre tous ses livres, *La plante compagne* recueille le plus de suffrage. Voici le classement obtenu auprès des membres du collectif des rencontres ethnobotaniques.

Tableau 2/p : Ouvrages de Pierre Lieutaghi les plus appréciés par les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques

<i>La Plante Compagne</i>	33,30%
<i>L'herbe qui renouvelle</i>	18,50%
<i>Ne se prononce pas</i>	18,50%
<i>Le livre des Bonnes Herbes</i>	11,10%
<i>Simple Mercis</i>	7,40%
<i>Badasson & co</i>	7,40%
<i>Le jardin du Chêne Blanc</i>	3,70%
Total	100,00%

Plusieurs informateurs ont découvert l'écriture de Pierre Lieutaghi avec *Les Simples entre nature et société : histoire naturelle et thérapeutique, traditionnelle et actuelle, des plantes médicinales françaises* publié en 1983. Ainsi de Cécile Michel qui se souvient que « *le livre de Pierre Lieutaghi édité par l'EPI, il était dans la bibliothèque du bureau de ma mère, sans qu'elle ne me l'ait jamais montré, elle l'avait dans sa bibliothèque. Et quand j'ai commencé mes études à la fac en 1992 je l'ai trouvé dans la bibliothèque et ça a été le*

⁶⁴ C'est particulièrement flagrant chez les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques qui à 55,6% n'ont pas cherché, au cours du séminaire, à entrer en contact avec Pierre Lieutaghi.

premier livre de Pierre Lieutaghi que j'ai eu en main. C'était comme un trésor, je l'ouvrais de temps en temps, je regardais les illustrations, les photos, c'était mon grimoire. Et c'est tout ce que j'ai construit autour, Pierre Lieutaghi, Salagon, le monde des plantes et je m'en suis fait mon univers ». Raphaëlle Garreta aussi se souvient avoir « *acheté Les plantes entre nature et sociétés à l'Ecole des plantes, c'était le moins cher, le plus petit. Et de là à La plante compagne que j'ai adoré, vraiment adoré. Et puis L'herbe qui renouvelle. Et je suis passée après aux Livres des bonnes herbes. (...) Je me disais que j'aurai aimé écrire cela, car je sentais que tout était sincère et beau, et que ce que lui traduisait de son savoir et de son expérience, moi j'avais aucunement ce savoir, aucunement cette expérience, mais c'est comme si j'avais l'intuition toute de toute cette beauté, c'était cela, j'avais envie de cela. Le monde des plantes pour moi c'était cela* ». Clotilde Boivert est également tombée sous le charme de l'écriture de Pierre Lieutaghi « *ses livres sont superbes, son dernier est délicieux. C'est ravissant. Il a une façon tout à fait original d'exprimer des idées* ».

Des idées qui font aussi la force de l'écrivain. Présents dans presque toutes les bibliothèques universitaires parisiennes, ses livres sont des outils de travail précieux pour de nombreux chercheurs. Ainsi de Vanessa Cholez pour qui l'ethnobotaniste est devenu une référence « *parce qu'il pose des choses auxquelles j'avais pensé mais que je ne parvenais pas à exprimer clairement. Je me reconnais dans son approche actuelle de l'ethnobotanique (...). Pour moi ce qui le différencie des autres c'est qu'il a une approche biogéographique qui m'intéresse beaucoup et puis surtout il prend en considération l'incidence de la flore sur les individus, ce qui est peut-être pas aussi présent avec les travaux de Serge Bahuchet ou de Claudine Friedberg à l'époque. Il fait un vrai aller retour entre les hommes et le végétal* ». Pour Dorothy Dore « *c'est quelqu'un qui a un vaste savoir et puis au niveau analyse il est très profond* » ; pour Céline Hélary, « *même au cours d'une petite conversation il a toujours beaucoup de choses à nous apprendre* ». Jean-Yves Durand l'a constaté également « *il est évident que son savoir — qu'on ne sait même plus comment qualifier — est très utile dans les discussions, stimulant. Il n'est pas le seul parmi les participants, à avoir un savoir de ce type, mais il est sûrement celui qui sait le mieux le communiquer d'une façon efficace, agréable, souvent drôle* ». Ainsi, autant dans le fond que dans la forme, les interventions de Pierre Lieutaghi font l'unanimité. Poétiques et précises, drôles et pertinentes, originales et audacieuses, elles charment les spectateurs.

Toutefois, autant les uns adorent le style poétique de l'écrivain, autant les autres avouent être un peu « *perdus dans la brume* ». Ainsi de Corinne, stagiaire à Salagon, qui reconnaît trouver que « *c'est toujours très compliqué, ça demande énormément de temps pour arriver à l'information qu'on cherche. Il faut lire beaucoup, beaucoup, beaucoup et peut-être que ce sont des bouquins, pas romancés, mais la manière dont s'est écrit c'est pas toujours très direct, faut se poser hein pour lire ses livres ! C'est pas facile ! Je ne suis pas une grande littéraire non plus ! C'est pas un manuel !* ». Si le style romancé décourage certains lecteurs, d'autres renoncent à lire des livres qu'ils conservent néanmoins précieusement dans leur bibliothèque. Plusieurs informateurs m'ont avoué en effet n'avoir jamais lu un seul livre de Pierre Lieutaghi en entier.

Ainsi d'Eva Bruneau qui avoue « *ne lire jamais les préfaces, c'est plus un manuel pour apprendre. Je les ai toujours pas lu d'ailleurs les introductions, c'est là dedans peut être qu'il explique la démarche ethnobotanique. Je ne sais plus comment je les ai trouvé mais c'est vite devenue une bible. Moi ses livres je les utilise comme un manuel* ». Les livres qu'on ne lit pas en entier font alors office de glossaires, de dictionnaires, qu'on feuillette pour relever une recette. Une recette que l'on confrontera ensuite à celle trouvée dans d'autres livres ou bien sur internet. Si ces livres trouvent leur place dans l'armoire à pharmacie, plutôt que sur la table de nuit, il n'en reste pas moins des grimoires que l'on conserve précieusement. Cécile Michel se souvient ainsi comment après un séjour aux Etats-Unis elle a acheté son deuxième livre de l'écrivain : « *dans la librairie "clac", je vois le livre de Pierre Lieutaghi qui venait de sortir : La plante compagne. Et là, je m'en rappellerai toujours, pour moi c'était un signe, je revenais en France, La plante compagne, ça en remettait une couche. Je revenais dans un pays que je connaissais, c'était un repère, ça m'a servi de balise, tous ses livres. Tous les autres je les ai achetés bien après, à cette époque là j'avais le livre édité par l'EPI et donc ensuite La plante compagne. Je l'ai acheté mais je ne l'ai pas lu entièrement. C'était un deuxième trésor, je mettais cela dans une bibliothèque, un peu comme un trésor caché, ça m'accompagnait sans que j'aie le lire* ».

Ainsi, si des arguments « rationnels » permettent de comprendre pourquoi les participants tiennent en grand respect l'œuvre de Pierre Lieutaghi, certains comportements sont plus difficiles à expliquer. D'ailleurs, beaucoup l'ont constaté, l'adulation se substitue parfois à la considération. Elise Bain ne se l'explique pas mais reconnaît avoir « *toujours vu ce truc là autour de Lieutaghi* ». Rachel Reckinger, qui l'a précédé au poste d'organisatrice du séminaire, se souvient « *qu'il y avait une espèce de fascination charismatique autour de Pierre, de la part des dames surtout, qui fréquentaient ce séminaire et qui étaient un peu dans une relation d'élève à maître* ». Toutefois, comme le constate Claude Marco « *ça a baissé mais il y a une dizaine d'années c'était désagréable, ils voulaient lui donner le statut de gourou quoi. J'exagère mais il y avait ce risque là. Des gens étaient trop dans l'admiration* ». Mais beaucoup de participants parlent toujours de l'ethnobotaniste en des termes très élogieux : « *quand je suis venue au séminaire et que j'ai vu Pierre Lieutaghi j'étais en transe* » ; « *Pierre Lieutaghi je l'ai mis sur un piédestal* » ; « *qu'est ce qu'on peut dire à un mec comme cela qui est un pont absolu* » ; « *quand elle l'a rencontré elle était tétanisée car pour elle c'était un Dieu vivant* » ; « *je suis une admiratrice de Pierre* » ; « *Pierre, que je démystifie un peu maintenant* » ; « *je suis un fana de Pierre Lieutaghi* » ; « *Pierre c'est quelqu'un d'extraordinaire* » ; « *pour moi c'était la référence, la figure du commandeur, du père* ».

Pour François Couplan, qui n'est jamais venu au séminaire de Salagon, « *c'est un type qui aurait du être porté au pinacle, être élu au Collège de France. Le problème c'est que souvent ces gens qui sont un peu des génies, surtout quand ils sont en dehors du système, sont un peu sur la défensive et jaloux de leur travaux, ça complique un peu les choses. On aurait du lui faire un pont d'or à ce gars, publier tous ces bouquins, lui offrir une chaire au Collège de France, il a cette carrure là* ».

Conclusion

Lieu incontournable de la recherche française en ethnosciences, l'ethnopôle, qui affirme travailler sur « l'ethnobotanique du domaine européen », reste encore profondément ancré sur la scène régionale et s'exporte difficilement à l'étranger. Les Suisses sont les Européens les plus friands de Salagon. 7 Belges, 5 Portugais, 2 Réunionnais et 1 Sénégalais ont assisté au séminaire. On recense aussi 7 Italiens. Par ailleurs, la session d'été du séminaire de 2003 avait été organisée en Italie du nord, dans la Vallée Stura. Cela faisait suite à un partenariat conclu entre le Conseil général des Alpes de Haute Provence et la *Comunità montana della Valle Stura* (Italie) dans le cadre du programme européen Interreg III A. Alcotra. Le partenariat prévoyait autour d'un projet baptisé « Les voix de l'homme et le silence de la nature » de créer un pôle ethnobotanique transfrontalier qui aurait permis d'étendre sur le versant italien des Alpes les recherches conduites au Musée de Salagon.

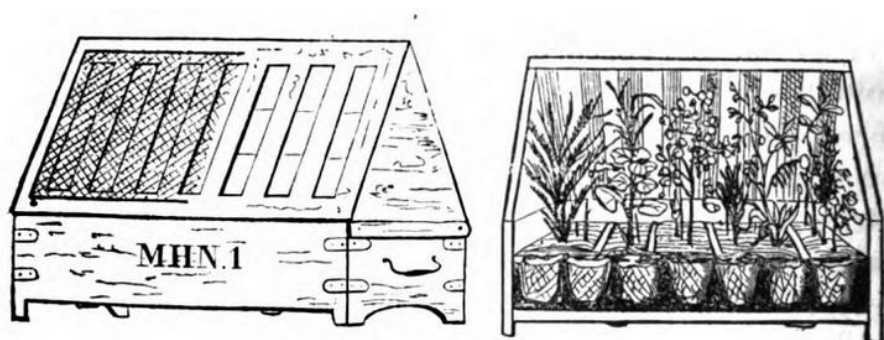
Si des Italiens, des Portugais, des Belges sont parfois venus assister au séminaire, aucun Espagnol, Allemand ou Anglais n'a fait le déplacement jusqu'à Mane. De même, jusqu'à maintenant, personne n'a traversé l'Atlantique pour assister au séminaire d'ethnobotanique annuel. Pourtant, nul doute que les Américains travaillent beaucoup en ethnobotanique. Le terme apparaît d'ailleurs pour la première fois sous la plume du botaniste Américain J.W. Harshberger qui en 1896 définissait la discipline comme l'étude de « *l'usage des plantes par les peuples autochtones* ». Alors inféodée à la botanique économique et cantonnée à une vision taxinomique des usages des plantes, l'ethnobotanique a ensuite été intégrée par les anthropologues de la « *new ethnography* » à l'ethnoscience, champ de réflexion comprenant pêle mêle l'ensemble des savoirs indigènes sur la nature.

C'est le développement de l'anthropologie cognitive qui permit à la fin des années 1970 de définir en France et Outre Atlantique le périmètre et la méthodologie de recherche de l'ethnobotanique devenue ethnobiologie puis ethnoécologie. Investie prioritairement par les anthropologues, l'ethnobotanique américaine fait encore l'objet d'approches plus utilitaristes, résolument tournées vers la botanique économique. En 1995, le botaniste américain Richard Evans Schultes publiait ainsi un état des lieux de 100 ans « d'ethnobotany ». Dans le livre *Ethnobotany: Evolution of a discipline*, le chercheur d'Harvard rangeait définitivement l'ethnobotanique du côté des sciences naturelles « *bien que les plantes ont toujours été importantes pour les hommes et que l'étude de la connaissance et de l'utilisation des plantes doit revenir aux débuts de l'existence humaine, c'est seulement dans notre siècle que l'ethnobotanique est devenue une branche distincte des sciences naturelles* »⁶⁵.

⁶⁵EVANS SCHULTES Richard, VON REIS Siri, 1995, *Ethnobotany: evolution of a discipline*, Portland, Or. : Dioscorides Press.

Travailler sur les multiples prolongements de l'ethnobotanique française, européenne et extra-européenne mais également approfondir l'histoire de l'ethnographie botanique pourraient permettre de poursuivre cette ébauche de cartographie. En 1818, en rédigeant les *Instructions pour les voyageurs et les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle*, l'administration du Muséum National d'Histoire Naturelle allait en effet permettre aux premiers voyageurs naturalistes de récolter les matériaux de recherche des ethnobotanistes. Analyser le regard scientifique porté sur le matériel végétal rapporté par ces premiers collecteurs pourrait permettre de mieux comprendre l'histoire de l'ethnobotanique.

Illustration 2/i : Serres de voyages, inventées en Angleterre par M. N. Ward⁶⁶



**Ces caisses ont de 9 à 11 décimètres de long,
5 de large,
7 à 10 de hauteur.**

Comment les naturalistes puis les ethnologues ont-ils travaillé à partir de l'objet plante ? Quels travaux ont pris appui sur ces collectes ? Quels prolongements ces recherches ont-elles permises ? Aujourd'hui encore, les ethnologues ramènent des échantillons de plantes, dressent des planches d'herbier. Si le laboratoire d'ethnobotanique du Muséum stocke indéniablement une grande partie de ce matériel végétal, l'établissement d'une base de données ethnobotaniques pourrait permettre de mieux identifier les acteurs de l'ethnobotanique française. Mettre en relation ces chercheurs pourrait également permettre de réaliser l'ambitieux projet de Pierre Lieutaghi : dresser les bases d'une écologie des savoirs. Or « *l'étude écologique du remède végétal populaire – qui n'a jamais été tentée à ma connaissance, dans nos contrées – pourrait initier une nouvelle approche de la perception et de l'usage traditionnels de la flore médicale, sinon du rapport global entre les sociétés et le milieu naturel* »⁶⁷.

⁶⁶ Instructions pour les voyageurs et les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle : rédigées sur l'invitation de M. le Ministre de la marine et des colonies par l'administration du Muséum impérial d'histoire naturelle. - 5e éditions. Paris : impr. de L. Martinet, 1860.

⁶⁷ LIEUTAGHI Pierre, 1986, *L'Herbe qui renouvelle : un aspect de la médecine traditionnelle en Haute-Provence*, Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France » n° 6, Paris, 374 pages.

D'ailleurs, une autre dimension nécessite sans doute d'être poursuivie : il conviendrait de dégager plus nettement les relations qui unissent médecine végétale et ethnobotanique. Dans quelle mesure le renouveau de l'herboristerie française encourage-t-il le développement du processus de production et de diffusion de savoirs sur les plantes médicinales ? Inversement, en renouvelant le regard porté sur le végétal, l'ethnobotanique participe-t-elle de la relance de l'automédication par les plantes ? Si pour Jacques Barrau « *la seule règle pour une bonne recherche dans un tel champ interscience paraît être d'avoir un esprit assez subversif pour mettre en cause et transgresser les interdits et préjugés disciplinaires, seul moyen de se dégager des attitudes scientistes et d'accepter, tel qu'il est, le savoir des autres* »⁶⁸, l'ethnologie des ethnobotanistes interrogera l'histoire de la discipline dans une dynamique de recherche-action destinée à accompagner les transformations de l'ethnobotanique.

⁶⁸ BARRAU Jacques, 1984, « Ethnologie : ethnoscience », *Encyclopædia Universalis*, Paris : pages 482-484.

Bibliographie

- Livres

BARRAU Jacques, 1984, « Ethnologie : ethnoscience », *Encyclopædia Universalis*, Paris : pages 482-484.

BARRAU Jacques, 1993, « Les savoirs naturalistes et la naissance de l'ethnoscience », Sheps R. : *La science sauvage. Des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Le Seuil, coll. Sciences : pages 15-27.

DIBIE Pascal, HAUDRICOURT André-George, 1987, *Les pieds sur terre*, Editions Métailié, Paris, 196 pages.

EVANS SCHULTES Richard, VON REIS Siri, 1995, *Ethnobotany : evolution of a discipline*, Portland, Or. : Dioscorides Press.

FRIEDBERG Claudine, 1992, sous la direction de Marcel Jollivet, « Ethnologie, anthropologie : les sociétés dans leurs "natures" », *Sciences de la nature, sciences de la société : les passeurs de frontières*, Paris : CNRS éd, pages 155-166

HAUDRICOURT André-George, HEDIN Louis, 1943, *L'homme et les plantes cultivées*, Gallimard, 233 pages.

HAUDRICOURT André-George, 1991, « Les plantes cultivées d'Europe », *Le grand livre des fruits et des légumes, Histoire, culture et usage* par Daniel Meiller et Paul Vannier, La Manufacture, Besançon, 412 pages.

LEVI-STRAUSS Claude, 1983, « Structuralisme et écologie », in *le Regard éloigné*, Paris, Plon, 398 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1966, *Le livre des bonnes herbes*. Première édition : éditions Robert Morel, Mane, — Dernière édition : Actes Sud, Arles, 1996, 517 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1969, *Le Livre des arbres, arbustes et arbrisseaux*, Première édition : éditions Robert Morel, coll. « Collection d'arts et traditions populaires », Mane, 1386 pages en 2 volumes— Dernière édition : Actes Sud, Arles, 2004, 1322 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1972, *L'environnement végétal : flore, végétation et civilisation*, éditions Delachaux et Niestlé, coll. « Les beautés de la nature », Neuchâtel et Paris, 317 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1983, *Les Simples entre nature et société : histoire naturelle et thérapeutique, traditionnelle et actuelle, des plantes médicinales françaises*, éditions de l'Association Études populaires et initiatives, Mane, 159 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1986, *L'Herbe qui renouvelle : un aspect de la médecine traditionnelle en Haute-Provence*, Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France » n° 6, Paris, 374 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1986, *Renaissance d'un monument, naissance d'un jardin : prieuré de Salagon, Alpes-de-Haute-Provence : fascicule 1 : Au jardin de Salagon, les plantes rencontrent l'homme*, coédition Les Alpes de lumière, Mane et Études populaires et initiatives, Saint-Michel-l'Observatoire, 39 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1990, *Le Livre des simples médecines. Un printemps de la pensée médiévale du corps et de la nature*, d'après le manuscrit français 12322 de la Bibliothèque nationale de Paris, Platéarius, éditions Vilo, Paris, 361 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1992, *Jardin des savoirs, jardin d'histoire ; suivi d'un Glossaire des plantes médiévales*, éditions Les Alpes de lumière, Mane, 148 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 1998, *La plante compagne : pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale*, Actes Sud, Arles, 299 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 2000, *Lisières du temps*, texte sur des photographies de Marie Baille prises en forêt de Fontainebleau, éditions Filigranes, 72 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 2005, *Jardins du chêne blanc : chênaie pubescente méridionale, paysages floraux, économie traditionnelle, évolution*, coédition Actes Sud, Arles, et Musée départemental ethnologique de Haute-Provence, Mane, 119 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, 2005, Les jardins ethnobotaniques de Salagon : entre patrimoine culturel et conservation botanique, in Collectif, *Biodiversité et savoirs naturalistes locaux en France*, Cirad, Iddri, IFB, Inra, pages 136-140.

LIEUTAGHI Pierre, 2006, *Petite ethnobotanique méditerranéenne*, Actes Sud, Arles, 334 pages.

LIEUTAGHI Pierre, HALLE Francis, 2008, *Aux origines des plantes, Tome 1, Des plantes anciennes à la botanique du XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 675 pages.

LIEUTAGHI Pierre, HALLE Francis, 2008, *Aux origines des plantes, Tome 2, Des plantes et des hommes*, Paris, Fayard, 665 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 2009, *Badasson & Cie : tradition médicinale et autres usages des plantes en Haute-Provence*, Actes Sud, Arles, 580 pages.

LIEUTAGHI Pierre, 2012, *Simplex mercis - Des ex-voto végétaux*, illustrations de Christine Patry-Morel, édition Thierry Magnier, 44 pages.

MURDOCK Georges P., 1950, *Outline of cultural materials*, New Haven : Behavior science outlines, 162 pages.

MUSSET Danielle et DORE Dorothy, 2006, *La mauve et l'erba bianca, une introduction aux enquêtes ethnobotaniques* suivie de *l'inventaire des plantes utiles de la vallée de la Stura*, préface de Pierre Lieutaghi, Mane, Musée départemental ethnologique, 216 pages. Ouvrage bilingue français-italien.

PESSIS Céline, (sous la direction), 2014, *Survivre et vivre. Critique de la science, naissance de l'écologie*, Paris, L'Échappée, coll. « Frankenstein », 480 pages.

RAVIS-GIORDANI Georges, (sous la direction), 2009, *Ethnologie(s): nouveaux contextes, nouveaux objets, nouvelles approches*, Paris : Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 239 pages.

- **Actes de colloque**

FLEURENTIN Jacques, CABALION Pierre, MAZARS Guy, DOS SANTOS José, et YOUNOS Chafique, 1991, *Ethnopharmacologie. Sources, méthodes, objectifs, Actes du Premier colloque européen d'ethnopharmacologie, Metz, 23-25 mars 1990*, Paris : Éd. de l'ORSTOM, Metz : Société française d'ethnopharmacologie, 493 pages.

HARDING Sandra, 1996, « La science moderne est-elle une ethnoscience ? », *Les sciences au Sud*, Textes remaniés d'un choix de conférences présentées au colloque organisé par l'ORSTOM et l'Unesco à Paris, septembre 1994, Paris : ORSTOM Éd, 332 pages.

Les Savoirs naturalistes populaires : actes du séminaire de Sommières, 12 et 13 décembre 1983, Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 94 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, dir. 2003, *Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Matériaux pour une ethnobotanique européenne*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, volume 1, année 2001, Mane, Musée-Conservatoire de Salagon et Editions Les Alpes de Lumière, 184 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, dir. 2004, *Plantes, sociétés, savoirs, symboles, L'arbre, dans l'usage et l'imaginaire du monde ; la plante, de l'aliment au remède*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, volume 2, année 2002, Mane, Musée-Conservatoire de Salagon et Editions Les Alpes de Lumière, 208 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, dir. 2006, *Plantes, sociétés, savoirs, symboles, Les plantes alimentaires : du ramassage au jardin ; du symbolique à l'ornemental ; du géranium au paysage*. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, volume 3, année 2003-2004, Mane, Musée de Salagon et Editions Les Alpes de Lumière, 248 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, dir. 2008, *Jardins et médiation des savoirs en ethnobotanique*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, année 2007, Mane, Musée de Salagon et Forcalquier, Editions C'est-à-dire, 160 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, dir. 2010, *Plantes, sociétés, savoirs, symboles, Les plantes des femmes*. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, volume 4, année 2006, Mane, Musée de Salagon et Forcalquier, Editions C'est-à-dire, 152 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, dir. 2011, *Plantes, sociétés, savoirs, symboles, Les plantes et le feu*. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, volume 5, année 2010, Mane, Musée de Salagon et Forcalquier, Editions C'est-à-dire, 183 pages.

LIEUTAGHI Pierre et MUSSET Danielle, dir., 2012, *Les plantes et l'effroi, Vieux fantasmes, illusions, nouvelles peurs*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, année 2011, Mane, Musée de Salagon et Forcalquier, Editions C'est-à-dire, 148 pages.

MUSSET Danielle, 2009, « La montagne de Lure, de l'épopée des marchands droguistes aux réalités des savoirs traditionnels paysans », *Actes du colloque Les plantes de montagne : regards et débats sur un patrimoine*, novembre 2009, Symposcience, Editions Quae, 10 pages.

- Articles

• Revue scientifique

BAHUCHET Serge, 2011, « Haudricourt et les ethnosciences au Muséum », *Le Portique*, 27.

BAHUCHET Serge, 2012, « Du *Jatba-Revue d'ethnobiologie* à la *Revue d'ethnoécologie* », *Revue d'ethnoécologie*, 1.

BARRAU Jacques, 1970, « Activités du laboratoire d'ethnobotanique - Une exposition ethnobotanique en Haute-Provence », *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, 17.

BARRAU Jacques, 1971, « L'ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines », *Bulletin de la Société Botanique de France*, Vol. 118.

BOUILLON Didier, 1983, « Un ethnologue dans les parcs », *Terrain*, 1.

BROUSSE Carole, 2011 « Le patrimoine génétique de *L'homme et les plantes cultivées* », *Le Portique*, 27.

COSTE Pierre, 1983, « Le conservatoire ethnologique de Salagon », *Terrain*, 1.

FRIEDBERG Claudine, 2005, « Ethnoscience et autres ethno « machins » aujourd'hui », *Le Journal de la Société des Océanistes*, 120-121.

HAUDRICOURT André-George, 1962, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, tome 2 n°1.

HOURS Bernard, 1999, « Vingt ans de développement de l'anthropologie médicale en France », *Socio-anthropologie*, 5.

LIEUTAGHI Pierre, 1983, « L'ethnobotanique au péril du gazon », *Terrain*, 1.

LIEUTAGHI Pierre, 1986, « Le livre des simples médecines, un printemps de la pensée médiévale du corps et de la nature », *Bulletin d'ethnomédecine*, 37.

PORTERES Roland, 1961, « L'ethnobotanique : place, objet, méthode, philosophie », *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, 8.

Revue d'ethnobiologie, 2000-2004, *Un terrien des îles, À propos de Jacques Barrau*, volume 42, n°1-8, 206 pages, bibliogr., illustrations, photos.

STURTEVANT William C., 1964, "Studies in Ethnoscience", *American Anthropologist*, 66.

TORNATORE, Jean-Louis, 2004 « La difficile politisation du patrimoine ethnologique », *Terrain*, 42.

- Articles de presse

Conférences, LIEUTAGHI Pierre, « L'arbre qui cache la forêt mère, Chênes et chênaies dans l'histoire des croyances et des cultes », automne 1999, n°9.

L'âge de faire, « Une science pour apprendre à faire simple », novembre 2011, n°58.

La Lettre de l'OCIM, MUSSET Danielle, « Salagon raconte les Hommes de Haute-Provence », mars-avril 1996, n°44.

Libération, « Le zappeur transsciences », 26 septembre 1990.

Le sauvage, « Conversation avec un botaniste », interview publiée en avril 1975 et mise en ligne sur le site de la revue le 14 janvier 2011.

Nice Matin, 13 mars 1978 n°11025, page 1.

Magazine Littéraire, NORA Pierre, « La ruée vers le passé », hors série, La passion des idées : 68-70, 1996.

Survivre et vivre, 1970-1975, 19 numéros, en ligne sur : <http://science-societe.fr/survivre/>

- **Rapports**

BENZAID Redjem, (présenté par), 1979, *Rapport sur l'ethnologie de la France*, Paris : la Documentation française, 86 pages.

BROUSSE Carole, 2010-2011, sous la direction de Christophe Bonneuil, Jean-François Bert et Joseph Bonnemaire, *L'Homme et les plantes cultivées : Genèse, écriture, héritages*, Mémoire de Master II, Mention Histoire des sciences, technologies et sociétés, EHESS-Centre A. Koyré, non publié, 206 pages.

DUBOST Françoise, LIZET Bernadette, ZONABEND Françoise, 1999, *Mission Ethnopôles*, disponible en ligne sur le site du Ministère de la culture et de la communication, non publié, 16 pages.

GERNIGON Muriel, 2009-2010, sous la direction de Richard Dumez, *Relation aux plantes et liens à la nature : Enquête dans les Alpes de Haute Provence sur deux sites de diffusion de savoirs et savoir-faire botaniques*, Mémoire de Master II « Evolution, patrimoine naturel et société », Muséum National d'Histoire Naturelle, non publié, 75 pages.

Instructions pour les voyageurs et les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle : rédigées sur l'invitation de M. le Ministre de la marine et des colonies par l'administration du Muséum impérial d'histoire naturelle. - 5e éditions .Paris : impr. de L. Martinet, 1860.

LIEUTAGHI Pierre, DORE Dorothy, 1984, *Les plantes dépuratives de la pharmacopée populaire haut-provençale, Essai d'ethnopharmacologie comparative*, Mission du Patrimoine Ethnologique, 232 pages.

MUSSET Danielle, AMIR Magali, MARIOTTINI Jean-Marc, 1999, *Les nouveaux habitants et leur rapport à la nature. Un exemple, les pratiques de cueillette et de ramassage*, Mission du patrimoine ethnologique, 262 pages.

NICOLA Laetitia, 2007, *Création d'une base de données sur les savoirs de la nature, 1-inventaire ethnobotanique*, rapport final, non publié, Mane, Musée départemental ethnologique et Paris, Mission à l'Ethnologie.

PESSIS Céline, 2008-2009, sous la direction de Christophe Bonneuil, *Les années 1968 et la science, Survivre ... et Vivre, des mathématiciens critiques à l'origine de l'écologisme*, Mémoire de Master II, Mention Histoire des sciences, technologies et sociétés, EHESS-Centre A. Koyré, non publié, 234 pages.

PORTERES Roland, *Cours d'ethno-botanique générale*, 1969-1970, Paris, Laboratoire d'ethno-botanique et d'ethno-zoologie, MNHN, 151 pages.

Rapport scientifique 1985-1989, Apsonat, URA 882, Muséum national d'histoire naturelle, CNRS, 138 pages.

RECKINGER Rachel, 2000, *Etat des lieux des Formations et de la Recherche en Ethnobotanique du Domaine Européen*, 92 pages, non publié mais disponible en ligne : www.culture.gouv.fr/mpe/ethnopoies/Salagon/documents/rapportethnobot.rtf

- **Films**

ARLAUD Jean, DIBIE Pascal, 1987, *Haudricourt, le passe-muraille*, 1990, 50mn, Films de La Lauze.

PASSUELLO Claude, 2006, Lieutaghi : la Haute-Provence entre ronds-points et tradition.

SANTELLI Claude, 1969, Pierre Lieutaghi, ou le langage des arbres, Emission « Nativité 1969 ».

VIGNE Daniel, 1977, *Les derniers herboristes*, Emission « La France Des Médecines Sauvages ».

Annexes

QUESTIONNAIRE – Rencontres ethnobotaniques

Présentation

1. Sexe : ☐ Femme ☐ Homme
2. Âge :
3. Origine régionale :
4. Domicilié(e) en milieu : ☐ Rural ☐ Périurbain ☐ Urbain
5. Formation initiale :
6. Formation(s) secondaire(s) :
7. Poste occupé actuellement :
8. Poste(s) occupé(s) anciennement dans le domaine de l'ethnobotanique :

Ethnobotanique

1. Qu'est ce qui personnellement vous a fait venir à l'ethnobotanique ?
2. Quelle définition en donneriez-vous ?
3. Quelles pratiques y associez-vous ?
4. Avec quels champs d'études prioritaires ?
5. Est-ce pour vous une discipline à part entière ou une composante de l'ethnologie ?
6. Quels acteurs y associez-vous ?
7. Vous considérez-vous comme un(e) « ethnobotaniste » ? (Justifiez)

Séminaire de Salagon

1. Comment avez-vous eu connaissance du séminaire de Salagon ?
2. Qu'est ce qui a fait que vous êtes venu(e) ? (Attribuez un pourcentage aux propositions et ajoutez-en éventuellement de nouvelles).
 - La thématique annuelle?
 - La rencontre avec des ethnobotanistes professionnels ?
 - La rencontre avec des ethnobotanistes amateurs ou semi-professionnels ?
 - Des questionnements méthodologiques ?
 - Pierre Lieutaghi ?
 -
 -
3. Quelles sont vos attentes par rapport au séminaire ?
4. Quel est votre ressenti sur le choix des intervenants ? Sur le choix des thématiques ?
5. Comment vous comportez-vous pendant le séminaire ? Prenez-vous des notes, posez-vous des questions ?
6. Utilisez-vous vos notes (ou les Actes) après le séminaire et à quelle occasion ?
7. Souhaitez-vous que les « rencontres ethnobotaniques » et le collectif qui en est issu restent associés à l'ethnopôle ?
8. Avez-vous le sentiment que participer au séminaire de Salagon peut vous donner une crédibilité ou une lisibilité particulière sur la scène de l'ethnobotanique européenne ?

Pierre Lieutaghi

1. Connaissez-vous l'œuvre de Pierre Lieutaghi avant de venir au séminaire ? Si oui, comment l'avez vous connu ?
2. Etes-vous allez aborder Pierre Lieutaghi dans le cadre du séminaire ?
3. Quelles sont, par ordre de préférence, les trois livres de Pierre Lieutaghi que vous affectionnez le plus ?

INVENTAIRE DES ARCHIVES DU SEMINAIRE D'ETHNOBOTANIQUE DE SALAGON

BOITE 1 : JARDINS / 200-2001-2002 / Table ronde 1997, Projet PHLOMIS, Colloque Angers
--

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B1.R1	Rapport	<i>Mise en place d'une politique d'insertion et de développement local par la gestion du patrimoine environnemental, Un terrain d'application : les jardins ethnobotaniques de Salagon, février 1997</i>	Pierre Lieutaghi	Février 1997
B1.P1	Pochette	<i>Table ronde ethnobotanique – Inscriptions</i>	<i>Non signalé</i>	Juin 1997
B1.P2	Pochette	<i>Table ronde ethnobotanique – 21 juin 1997</i>	<i>Non signalé</i>	Juin 1997
B1.C1	Cahier	<i>Table ronde ethnobotanique – Prise de notes</i>	<i>Non signalé</i>	Juin 1997
B1.P3	Pochette	<i>Année 2000 (essentiellement demande de subventions)</i>	<i>Non signalé</i>	2000
B1.P4	Pochette	<i>2001 (demande de subventions et courriers divers)</i>	<i>Non signalé</i>	2001
B1.P5	Pochette	<i>Jardins : demande de subvention 2001</i>	<i>Non signalé</i>	2001
B1.P6	Pochette	<i>2002 dont guide du chêne blanc (demande de subvention)</i>	<i>Non signalé</i>	2002
B1.P7	Pochette	<i>Jardin écologique : guide de découverte, demande de subvention 2002</i>	<i>Non signalé</i>	2002
B1.P8	Pochette	<i>Jardins – demande de subvention 2002 (amélioration de l'ensemble des jardins et création du jardin de la noria.)</i>	<i>Non signalé</i>	2002
B1.P9	Pochette	<i>Projet FLOMIS (Rapport de présentation du projet et demande de subventions)</i>	Pierre Lieutaghi et autres	2003-2004
B1.P20	Pochette	<i>Colloque « Végétal et médiations culturelles » 25-26 octobre 2004 Angers</i>	<i>Non signalé</i>	2004
B1.P21	Pochette	<i>Actes sud</i>	<i>Non signalé</i>	2004
B1.P21	Pochette	<i>Pierre Lieutaghi (Projet Flomis, projet d'outil informatique pour une base de données ethnobotaniques méditerranéennes)</i>	<i>Non signalé</i>	1999-2004

BOITE 2 : ETHNOBOTA (Séminaire/publication/formation) 2001

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B2.P1	Pochette	ETHNOBOTANIQUE – Interventions DM 1998-1999	Non signalé	1998-1999
B2.P2	Pochette	ETHNOBOTANIQUE – Fiche d'inscription 2001	Non signalé	2001
B2.P3	Pochette	Programme 2001 + idées et contact	Non signalé	2001
B2.P4	Pochette	Séminaire 2001 – organisation/inscriptions – administration – bilan	Non signalé	2001
B2.P5	Pochette	Courrier aux membres du CS et réponses	Non signalé	2001
B2.P6	Pochette	Pré-programme corrigé par PL (Pierre Lieutaghi) + pistes pour séminaire	Non signalé	2001
B2.P7	Pochette	Ethnobotanique – projet séminaire 2000 et table rond cueillettes – Aspects financiers et administratif	Non signalé	
B2.P8	Pochette	Documents séminaire 2002 publication	Non signalé	2002
B2.P9	Pochette	Interventions DM (Danielle Musset)	Non signalé	2002
B2.P10	Pochette	Projet de convention + Alpes de Lumières (AL) convention générale – volume / ethnobotanique (conventions de co-édition pour la publication des actes de salagon)	Non signalé	2002
B2.P11	Pochette	ETHNOBOTANIQUE FORMATION	Non signalé	2002

BOITE 3 : ETHNOBOTA (Séminaire – publication) 2001 - 2002

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B3.P1	Pochette	PUBLICATION – Séminaire 2001 (contribution des auteurs : manuscrits et disquettes)	Divers	2001
B3.P2	Pochette	SEMINAIRE 2002 -pochette B3.P2A1 : Séminaire juin 2002 (organisation, inscriptions, lettres de commande, adresses) -pochette B3.P2A2 : Séminaire ethnobotanique octobre 2002- L'ARBRE -pochette B3.P2A3 : Séminaire 2002 + publication – demande de subvention -pochette B3.P2A4 : Séminaire ethnobotanique – réflexion / contenu 2001 – Projet 2002	Divers	2002
B3.P3	Pochette	PUBLICATION – Séminaire 2002 (contribution des auteurs)	Divers	2002

BOITE 4 : ETHNOBOTA (Séminaire – publication) 2003 - 2004

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B4.P1	Pochette	<i>Séminaire ethnobotanique – 2003</i>	<i>Divers</i>	2003
B4.P2	Pochette	<i>Séminaire ethnobotanique – 2004</i>	<i>Divers</i>	2004
B4.P3	Pochette	<i>Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon – 2004</i>	<i>Divers</i>	2004-2005

BOITE 5 : ETHNOBOTA (Publication Actes) 2003 - 2004

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B5.P1	Pochette	<i>Séminaire 2003-2004 - Textes/Publication - Programmes</i>	<i>Divers</i>	2003-2004
B5.P2	Pochette	<i>2003 (Contribution des auteurs pour le séminaire de 2003 en vue de la publication des Actes)</i>	<i>Divers</i>	2003
B5.P3	Pochette	<i>2004 (Contribution des auteurs pour le séminaire de 2004 en vue de la publication des Actes : manuscrits, illustrations et CDROM)</i>	<i>Divers</i>	2004-2005
B5.C1	CD-ROM	<i>Séminaire ethnobotanique - 2 dossiers : séminaires ethnobotanique et séminaire ethnobo-textes + 1 avec toute la sauvegarde de mes mails</i>	<i>Inconnu</i>	Inconnue

BOITE 6 : ETHNOBOTA (Séminaire-Publication) 2005 - 2006

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B6.P1	Pochette	<i>Séminaire 2005 (Programme et demande de subvention)</i>	<i>Divers</i>	2005-2006
B6.P2	Pochette	<i>Inscriptions séminaire mai 2005</i>	<i>Divers</i>	2005
B6.P3	Pochette	<i>Inscriptions 2006</i>	<i>Divers</i>	2006
B6.P4	Pochette	<i>Séminaire 2006 (Programme et demande de subvention)</i>	<i>Divers</i>	2006
B6.P5	Pochette	<i>Actes du séminaire 2005-2006 (manuscrits (papier + 1 disquette) du séminaire de 2006)</i>	<i>Divers</i>	2006

BOITE 7 : ETHNOBOTA (Colloque) 2007

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B7.P1	Pochette	<i>Inscriptions colloque</i>	<i>Divers</i>	2007
B7.P2	Pochette	<i>Actes du colloque Jardins 27-28 septembre 2007 (manuscrits)</i>	<i>Divers</i>	2007
B7.P3	Pochette	<i>2007 Colloque</i>	<i>Divers</i>	2007

BOITE 8 : ETHNOBOTA (Séminaire+divers) 2008

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B8.P1	Pochette	<i>Séminaire 2008 (inscriptions, demande de subvention, rapport intermédiaire)</i>	<i>Divers</i>	2008
B8.P2	Pochette	<i>Séminaire 2008 – Communications</i>	<i>Divers</i>	2008
B8.P3	Pochette	<i>Devis imprimeurs et éditeurs</i>	<i>Divers</i>	2003-2008

BOITE 9 : ETHNOBOTA (Séminaire+divers) 2009

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B9.P1	Pochette	<i>Documents divers séminaire ethnobota (documentations, lettres, fichiers contacts pour organisation des séminaires ethnobota)</i>	<i>Divers</i>	2002
B9.P2	Pochette	<i>Séminaire 2009 (fiche d'inscriptions)</i>	<i>Divers</i>	2009
B9.P3	Pochette	<i>Séminaire 2009 (programme, actes...)</i>	<i>Divers</i>	2009
B9.R1	Rapport	<i>Du lis à l'orchidée, du nénuphar au ginseng, d'Aphrodite à Saint Valentin : écologie végétale du territoire amoureux</i>	<i>Divers</i>	2009

BOITE 10 : ETHNOBOTA (Séminaire) 2010 - ...
--

CODE	TYPE	NOM	AUTEUR	DATE
B10.P1	Pochette	<i>Séminaire 2010 (Fiches d'inscription)</i>	<i>Divers</i>	2010
B10.P2	Pochette	<i>Séminaire 2010 – Les plantes et le feu (rapport final mission ethnologie, programme, demande de subvention)</i>	<i>Divers</i>	2010
B10.P3	Pochette	<i>Séminaire 2011 (Fiches d'inscription)</i>	<i>Divers</i>	2011
B10.P4	Pochette	<i>Séminaire 2012 (Fiches d'inscriptions)</i>	<i>Divers</i>	2012

ABBREVIATIONS :

RAPPORT : R

POCHETTE : P

CAHIER : C

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	2
INTRODUCTION	4
I) ESQUISSE D'UNE TYPOLOGIE DE L'ETHNOBOTANIQUE	8
A) L'ETHNOBOTANIQUE : CHAMP D'APPLICATION ET METHODOLOGIE	8
1/ <i>Une définition large : l'ethnobotanique comme pratique</i>	8
Faire de l'ethnobotanique ou acheter des tomates	8
L'ethnobotanique appliquée.....	9
L'ethnobotanique scientifique et l'ethnobotanique appliquée : des approches complémentaires.....	10
2/ <i>Une définition plus restrictive : l'ethnobotanique comme discipline</i>	12
Une discipline à part entière ?	12
L'approche naturaliste et l'approche anthropologique	13
Les modalités de l'ethnobotanique.....	14
3/ <i>L'ethnobotanique comme métier</i>	16
L'ethnobotanique ne fait pas l'ethnobotaniste	16
Ethnobotaniste, un métier difficile à exercer.....	17
Un expert compétent et passionné	19
B) EBAUCHE D'UNE CARTOGRAPHIE DE L'ETHNOBOTANIQUE FRANÇAISE	21
1/ <i>L' « école » de Salagon</i>	21
Salagon et la Mission du Patrimoine Ethnologique.....	21
Les membres actifs.....	24
Le comité scientifique.....	26
2/ <i>Salagon et le Muséum</i>	28
Ethnobotanique et Ethnozoologie	28
Ethnobotanique et ethnobiologie	31
Ethnobotanique et éco-anthropologie.....	34
3/ <i>Salagon et les autres acteurs de l'ethnobotanique</i>	36
Ethnobotanique et ethnopharmacologie.....	36
Ethnobotanique et ethnomédecine	38
Ethnobotanique et herboristerie	41

II) LA NEBULEUSE « SALAGON »	44
A) ANALYSE SOCIOGRAPHIQUE DE LA POPULATION DU SEMINAIRE	44
1/ <i>Composition générale</i>	44
Un public fidélisé	44
Un séminaire genré ?	46
Des profils hétérogènes	48
2/ <i>La composante recherche</i>	54
Une composante hétérogène	54
Les chercheurs sont-ils les intervenants ?	56
Les chercheurs indépendants	58
3/ <i>La composante des « fidèles »</i>	61
Qui sont les fidèles ?	61
A qui est-on fidèle ?	62
Les transfuges.....	63
B) ENQUETE ETHNOGRAPHIQUE.....	65
1/ <i>La fonction de formation</i>	65
Arguments avancés par les participants	65
Analyse des thématiques	67
Iramuteq	68
2/ <i>La fonction de socialisation</i>	72
Rencontrer de nouvelles personnes	72
Retrouver des personnes.....	74
Former des réseaux	75
3/ <i>La fonction d'adhésion</i>	78
Salagon, pépinière d'idées politiques ?	78
Un lieu chargé d'histoire	81
Pierre Lieutaghi, le mentor	83
Conclusion.....	86
Bibliographie.....	89
Annexes	96
QUESTIONNAIRE – RENCONTRES ETHNOBOTANQUES	96
INVENTAIRE DES ARCHIVES DU SEMINAIRE D'ETHNOBOTANIQUE DE SALAGON	98

TABLE DES TABLEAUX, CROQUIS ET GRAPHIQUES

Tableau 1/a : Disciplines de rattachement des participants au séminaire de Salagon.....	14
Tableau 1/b : Catégories professionnelles des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des personnes.....	18
Tableau 1/c : Catégories professionnelles des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des participants	18
Tableau 1/d : Liste des mots composés autour du radical « passion ».....	20
Tableau 1/e : Fidélité des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des personnes.....	25
Tableau 1/f : Interventions des personnes identifiées comme travaillant dans le domaine de l'ethnobotanique dans la base de données des personnes.....	25
Tableau 1/g: Part des assidus dans les différentes catégories professionnelles.....	25
Tableau 1/h : Fidélité des chercheurs	25
Tableau 2/a : Fidélité des participants au séminaire de Salagon	46
Tableaux 2/b : Huit tableaux détaillant les professions et catégories professionnelles des participants au séminaire de Salagon.....	48
Tableau 2/c : Pays d'origine des personnes ayant assisté au séminaire de Salagon	53
Tableau 2/d : Profession des participants identifiés comme membres de la composante recherche.....	55
Tableau 2/e : Profession des personnes identifiées comme membres de la composante recherche	55
Tableau 2/f : Catégories professionnelles des intervenants.....	56
Tableau 2/g : Professions des intervenants membres de la composante recherche	56
Tableau 2/h : Fidélité des intervenants au séminaire de Salagon.....	57
Tableau 2/i : Les pratiques de l'ethnobotaniste identifiées par les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques	60
Tableau 2/j : Reconversions professionnelles des personnes venues assister au séminaire de Salagon	63

Tableaux 2/k : Classification des thématiques abordées au cours des séminaires de Salagon.....	67
Tableau 2/l : Thématiques traitées lors des séminaires de Salagon	68
Tableau 2/m : Thématiques traitées à Salagon et ayant trait aux savoirs immatériels	68
Tableau 2/n : Aires temporelles considérées dans les interventions proposées à Salagon	68
Tableau 2/o : Raisons invoquées par les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques concernant leur participation au séminaire de Salagon	72
Tableau 2/p : Ouvrages de Pierre Lieutaghi les plus appréciés par les membres du collectif des rencontres ethnobotaniques	83
Croquis 1/a : Participants originaires de la région PACA.	26
Croquis 2/a : Origine régionale des personnes ayant assisté au séminaire de Salagon	53
Graphique 2/a : Evolution du nombre de participants	44
Graphique 2/b : Répartition hommes/femmes chez les participants au séminaire de Salagon....	46
Graphique 2/c : Catégories professionnelles des participants au séminaire de Salagon.....	50
Graphique 2/d : Participation des herboristes au séminaire de Salagon.	51
Graphique 2/e : Statuts professionnels des participants au séminaire de Salagon	51
Graphique 2/f: Evolution de la participation au séminaire des différentes catégories professionnelles.....	52
Graphique 2/g : Participation des chercheurs au séminaire de Salagon	54
Graphique 2/h : Professions des membres de la composante recherche (base de données des personnes)	55
Graphique 2/i: Catégories professionnelles des membres du collectif des rencontres ethnobotaniques.....	59
Graphique 2/j : Répartition hommes/femmes chez les fidèles	61
Graphique 2/k : Catégories professionnelles des fidèles	61

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Illustration 1/a : Evolution du laboratoire d'ethnobotanique du Muséum National d'Histoire Naturelle (1897-201...)	28
Illustration 1/b : Bulletin d'ethnomédecine, dessin de couverture : Chez les fulbe bandé : « Un gars qui cherche des remèdes », Dessin de Doudou Ba, Ibel, Sénégal Oriental	39
Illustration 1/c : Interfaces entre les sciences et les ethnosciences, schéma présenté par Pierre Cabalion au cours du Premier colloque européen d'ethnopharmacologie, Metz, 23-25 mars 1990	40
Illustration 1/d : Cartographie des principaux acteurs de l'ethnobotanique française © Carole Brousse	43
Illustration 2/a : Photographie du Prieuré de Salagon © Carole Brousse	62
Illustration 2/b : Classification Descendante Hiérarchique du corpus par Iramuteq © Carole Brousse	69
Illustration 2/c : Analyse Factorielle des Correspondances du corpus par Iramuteq © Carole Brousse	70
Illustration 2/d : Analyse Des Similitudes du corpus par Iramuteq © Carole Brousse	71
Illustration 2/e : Illustration publiée dans le numéro 14 de Survivre et Vivre, octobre-novembre 1972	78
Illustration 2/f : Affiche du « Collectif Ecologie 78 » présentée en Dordogne	79
Illustration 2/g : Dessin publié dans Un terrien des îles, À propos de Jacques Barrau, Revue d'ethnobiologie 42, 2000-2004	80
Illustration 2/h : Carte des Musées, écomusées, conservatoires, participant à l'étude, la protection, la diffusion de savoir-faire techniques menacés, Archives nationales, Cote 19930615-13	82
Illustration 2/i : Serres de voyages, inventées en Angleterre par M. N. Ward, illustration publiée dans les <i>Instructions pour les voyageurs et les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle</i> : rédigées sur l'invitation de M. le Ministre de la marine et des colonies par l'administration du Muséum impérial d'histoire naturelle. - 5e éditions .Paris : impr. de L. Martinet, 1860	87